

Les cahiers de Rié



**Sébastien de LUXEMBOURG et Marie de BEAUCAIRE,
baron et baronne de l'Isle de Rié**

N° 8, décembre 2006

Histoire et Patrimoine

NATURE ET CULTURE

85270 Saint-Hilaire-de-Riez

Prix : 10 €



EDITO

Après une longue (trop longue) période de vie au ralenti, la commission *Histoire et Patrimoine* a le plaisir de proposer à ses lecteurs la parution du n°8 des *cahiers de Rié*.

Si le temps de gestation a été long, le résultat en est une brochure plus épaisse que d'habitude, qui correspond presque à un numéro double.

La lecture du sommaire fait ressortir une galerie de portraits de femmes et d'hommes marquée par la diversité : différence d'époque, de milieux sociaux et d'activités.

Avec **Marie de Beaucaire et sa fille, Marie de Luxembourg**, baronnes de l'Isle de Rié, vous ferez connaissance avec deux personnalités importantes et influentes de leur époque. On dirait aujourd'hui, des « *Grands de ce monde* ». A l'inverse, **la sage-femme**, si présente dans la vie de nos campagnes, est un personnage beaucoup plus modeste. Ce sont des anonymes aussi, **ces soldats anglais**, au destin tragique, venus mourir sur notre sol pour défendre la liberté. Il existe une troisième catégorie de personnages : l'artiste. Nous évoquerons donc **Louis Toffoli** et sa présence en Vendée. Celui-ci a utilisé ce qu'il a vu autour de lui pour le transfigurer à travers ses toiles.

Enfin, un passé récent a vu hélas la disparition d'un ami, **Joël Crestois**, collaborateur passionné de notre brochure, et à qui nous avons voulu rendre hommage.

Gérard CHUSSEAU

HISTOIRE ET PATRIMOINE

Commission de l'association

NATURE ET CULTURE

64, rue Clemenceau

85270 – Saint-Hilaire-de-Riez

Tél : Colette Gengoux : 02 51 54 22 18

Association loi 1901 fondée en 1985

Déclarée le 20 décembre 1985 n° 3061

Insertion au J.O. du 22 janvier 1986

Notre périodique : *Les cahiers de Rié*

Directeur de la publication : Bernard Taillé

Rédactrice : Colette Gengoux

Impression :

- Nature et Culture

- Atlantic Bureau

Route de la Roche – St-Gilles-Croix-de-Vie

Les articles publiés paraissent sous la responsabilité de leurs auteurs.

La reproduction, totale ou partielle, de notre brochure est strictement interdite sans l'accord de l'auteur et de l'association.

Ont participé à la rédaction et (ou) à la diffusion de ce numéro :

Jean Béthus

Jean-Paul Bouffet

Guy Briand

Gérard Chusseau

Anny Garcia

Colette Gengoux

Christiane Morineau

Jean-Claude Pelloquin

Prix du numéro du n° 8 : 10 €

S O M M A I R E

Page **1** : Edito

Page **2** : La Commission H. et P. - Sommaire

Pages **3-39** : Marie de Beaucaire, baronne de Rié - Colette Gengoux

Pages **40-46** : Neuf soldats anglais enterrés à Saint-Hilaire-de-Riez – Jean Béthus et Colette Gengoux

Pages **47-53** : Louis Toffoli, peintre de la lumière - Colette Gengoux et Gérard Chusseau

Pages **54-58** : La niole : un élément d'identité du marais – Gérard Chusseau

Pages **59-73** : Victorine Touzeau, dernière sage-femme à domicile à Saint-Hilaire-de-Riez – Anny Garcia, Colette Gengoux, Christiane Morineau et Gérard Chusseau

Pages **74-75** : Joël, notre ami – Gérard Chusseau et Jean-Paul Bouffet

Page **76** : « *Tertout à vos plumés* » - Colette Gengoux

1^{ère} de couverture

Sébastien de Luxembourg (portrait de François de Clouet – Musée Condé à Chantilly) et Marie de Beaucaire (portrait d'un auteur inconnu – Bibliothèque Nationale de Paris)

MARIE DE BEUCAIRE, BARONNE DE RIE (v.1535-1613)

Ses origines, sa vie, ses descendants

Le 12 juillet 2003, Monsieur Jacques Fraisse, maire de Saint-Hilaire-de-Riez, reçoit des mains de Monsieur Ricordeau, président de la Société d'Histoire de Saint-Jean-de-Boiseau (Loire-Atlantique), 15 actes notariés datés de 1600 à 1640, époque où la famille de Luxembourg-de Beaucaire et leurs descendants sont propriétaires de l'Isle de Rié¹. Ces feuillets appartenaient aux héritiers du dernier seigneur de Rié (de 1775 à la Révolution), René de Martel du Pé de Saint-Jean-de-Boiseau. Ces documents datant de 400 ans, découverts avec d'autres au château du Pé, ont été confiés par Monsieur Pierre Gauthier à cette société d'histoire qui a fait don à notre commune de ceux qui concernent la baronnie de Rié. Ils représentent une tranche de son histoire.



Cliché du journal *Ouest France* du 15 juillet 2003

Remise des documents par Monsieur Ricordeau (à gauche) à Monsieur le Maire, Jacques Fraisse. Puis de gauche à droite : Joël Crestois (décédé en 2003), historien local, Jacques Baud, 1^{er} adjoint, Colette Gengoux (responsable des *cahiers de Rié*), Jean-Pierre Coste, adjoint à la Culture.

*Ces archives sont particulièrement intéressantes, mais pas toujours faciles à lire sauf pour les spécialistes en paléographie (nous faisons appel à vos connaissances). Nous avons pu résumer leur contenu : 1575, **rachat des revenus du fief d'Aulnay** situé « sur la partie hors les ponts » **par Marie de Beaucaire**, duchesse de Penthievre (Bretagne), princesse de Martigues (Provence), **dame des Essarts, de Rié...**(Poitou) **à Robert Cothouis** (Couthouis), fermier général de l'Isle de Rié, (c'est-à-dire que la terre et la seigneurie de l'Isle de Rié lui ont été afferméées auparavant) ; 1604, fondations de messes demandées par des notables dont le revenu, sur ordre de Marie de Beaucaire ou de sa fille Marie de Luxembourg, doit être distribué aux pauvres ; 10 mars 1609, **contrat passé au nom de Marie de Luxembourg par Etienne Lugreteau, son procureur fiscal, et Etienne Augereau, saulnier à Saint Hilaire de Ryé, pour s'occuper des salines de Dahouët et de Hillion situées sur la côte de Penthievre** (Côtes-d'Armor) ; 1610, réparation d'un pont à Notre Dame de Ryé ; 1612, entretien de la gabarre qui relie les rives de la Vie entre Croix de Vie et Saint Gilles ; 10 février 1616, naufrage d'une barque qui semble venir de Noirmoutier...*

1) Nous trouvons dans les documents l'écriture Rié ou Ryé. Nous adopterons Rié pour l'écriture de l'Isle de Rié et Ryé lorsque nous reproduirons un écrit.

Château du seigneur de Rié, René de Martel du Pé, à Saint-Jean-de-Boiseau en Loire-Atlantique



Collection de Monsieur Ricordeau : Façade nord du château du Pé de la famille de Martel, originaire de Normandie, arrivée au XVII^e siècle dans la région nantaise. René de Martel, seigneur du Pé, devient seigneur de Rié en 1775. La vieille demeure a été rachetée par la municipalité.

Cette remise d'actes a été, pour l'auteur de cet article, une raison supplémentaire de continuer les recherches déjà effectuées sur la famille de Luxembourg-de Beaucaire.

Pour cela, ont été consultées des archives ou des ouvrages :

- du Cercle généalogique et héraldique du Bourbonnais (région d'où est originaire Marie de Beaucaire) à Moulins : Copie du texte de la *Causerie sur la famille de Beaucaire* faite par Daniel Bonnet à l'occasion de la réunion décentralisée du Conseil d'administration à Montmarault le samedi 30 septembre 2000,

- des Archives départementales de l'Allier : livre d'Albert Lesmaris : *Un historien du XVI^e siècle : François de Beaucaire de Puyguillon, évêque de Metz, seigneur de Liénèsse (1514/1591) – sa vie - ses écrits - sa famille ; imprimerie G. de Bussac – Clermont-Ferrand.*

- de l'Office de Tourisme de Lamballe (Côtes-d'Armor) et de l'association « *Les Amis de Lamballe* » : Réédition de 1990, du 1^{er} volume de l'« *Histoire de Lamballe* » imprimé en 1918, écrit par C. Dutemple, licencié es-lettres, curé-doyen de Saint-Alban, qui a vécu quelques années à Lamballe et s'est intéressé à son histoire.

- des Archives départementales de la Loire-Atlantique : *Dictionnaire de Bretagne, Ogée, C30 / in 8 / 282.*

- des Archives départementales de la Vendée : *Fonds de la baronnie de Rié ; Dictionnaire Historique et Généalogique des Familles du Bas-Poitou - Beauchet-Filleau.*

- de la médiathèque de Nantes : *Fonds de la Bretagne.*

- de la médiathèque de Saint-Hilaire-de-Riez et de Nantes : plusieurs ouvrages écrits sur la vie des rois de France.

- de la bibliothèque de Saint-Jean-d'Angély (Charentes-Maritimes). Copie de feuillets extraits de *Histoire de la Ville, Commune et Sénéchaussée de Saint Jean d'Angély* – Eugène Réveillaud, 1909.

L'auteur de l'article a lu également plusieurs récits relatant la vie de personnages ayant côtoyé les seigneurs de Rié (collections privées) et a visité Lamballe et ses environs où vécut Marie de Beaucaire après son deuxième mariage avec Sébastien de Luxembourg.

Pour une meilleure compréhension de l'article, nous avons résumé sous forme de tableau, comment généalogiquement Marie de Beaucaire devient comtesse de Penthièvre et baronne de Rié.

La famille de Penthièvre est issue d'une branche cadette des ducs de Bretagne qui donna les comtes de Penthièvre et les seigneurs de Rié.

Nous indiquons : **à gauche**, les rois de France (1) et *les ducs de Bretagne* (2) sous lesquels, **à droite**, les comtes de Penthièvre et seigneurs de Rié ont vécu.

Les dates correspondant à celle des règnes.

- 1) **Philippe VI le Valois**, 1328-1350
Jean II le Bon, 1350-1364
Charles V le Sage, 1364-1380
2) *Jean I de Montfort*, 1341-1345, et son fils,
Jean II de Montfort, 1345-1365
se sont déclarés ducs de 1341 à 1365.
Jean II est reconnu duc de 1365 à 1399, sous le nom de Jean IV.

X : mariage

Guy de Penthièvre a une fille unique,
Jeanne de Penthièvre X 1337 **Charles de Blois-Chastillon**
Comtesse et comte de Penthièvre
Reconnus duc et duchesse par le roi de 1341 à 1365,
d'où la guerre de Succession de Bretagne

Jean de Blois-Chastillon X 1388 **Marguerite de Clisson**
Comte et comtesse de Penthièvre

- 1) **Charles VI le Fou**, 1380-1422
Charles VII, 1422-1461
2) *Jean V*, 1399-1442
François 1^{er}, 1442-1450
Pierre II, 1450-1457
Arthur III, 1457-1458

Charles de Blois-Chastillon X 1412 **Isabeau de Vivonne** qui apporte l'Isle de Rié.
Comte et comtesse de Penthièvre et seigneur et dame de Rié

- 1) **Charles VII**, 1422-1461
Louis XI, 1461-1483
2) *Jean V*, 1399-1442
François 1^{er}, 1442-1450
Pierre II, 1450-1457
Arthur, 1457-1458
François II, 1458-1488

Nicole de Blois-Chastillon X 1437 **Jean II de Brosse**
Comtesse et comte de Penthièvre, dame et seigneur de Rié

- 1) **Louis XI**, 1461-1483
Charles VIII, 1483-1498
2) *François II*, 1458-1488

Jean III de Brosse X 1468 **Louise de Laval**
Comte et comtesse de Penthièvre, seigneur et dame de Rié

- 1) **Louis XII**, 1498-1515
François 1^{er}, 1515-1547
2) *Anne de Bretagne*, reine et duchesse 1488-1514
puis sa fille *Claude de France* X *François 1^{er}*

René de Brosse, comte de Penthièvre et seigneur de Rié
X 1504 **Jeanne de la Cyte de Commes**
XX 1516 **Françoise de Maille**
XXX 1521 **Jeanne de Gruffy de Compey**

- 1) **François 1^{er}**, 1515-1547,
rattache la Bretagne à la France
en 1532.
Henri II, 1547-1559
François II, 1559-1560
Charles IX, 1560-1574
Henri III, 1574-1589
Henri IV, 1589-1610
Louis XIII, 1610-1643

Jean IV de Brosse, comte de
Penthièvre, seigneur de Rié
X 1532 **Anne de Pisseleu**
Sans enfant

Frère et sœur

Charlotte de Brosse
X 1526 **François de
Luxembourg**

Jean IV de Brosse fait de son neveu Sébastien, l'héritier d'une partie de ses biens.

Sébastien de Luxembourg (v.1530-1569)
X 1560 **Marie de Beaucaire**(v.1535-1613)
Comte et comtesse de Penthièvre, baron et baronne de Rié

Dans ce numéro des *cahiers de Rié*, nous parlerons de l'histoire de l'Isle de Rié et de celle des seigneurs et dames de Rié devenus comtes et comtesses de Penthievre en Bretagne. En ce qui concerne Marie de Beaucaire, nous évoquerons principalement sa vie avec sa famille. Dans le prochain, nous retracerons l'œuvre de Marie et de sa fille, en particulier sur l'Isle de Rié.

Marie (v.1535-1613) est la fille de Jean de Beaucaire, seigneur de Puyguillon dans le Bourbonnais, et de Guyonne du Breuil. Elle s'est mariée en **deuxièmes nocés** à **Sébastien (ou Bastien) de Luxembourg**, prince de Martigues, **neveu de Jean IV de Brosse** dit de Bretagne, comte de Penthievre, duc d'Etampes, **seigneur** de Boussac (Creuse)..., **de Rié**, des Essarts, d'Aspremont, de Palluau... en Vendée, lieutenant général pour le roi et gouverneur de Bretagne.

Jean de Brosse a été propriétaire de l'Isle de Rié qu'il a vendue en 1545. L'île est entrée par alliance dans la famille de Brosse en 1437.

En qualité de descendant des seigneurs de Rié, Sébastien de Luxembourg a le droit de racheter le domaine de Rié par le droit de *retrait lignager*². Le rachat est fait le 10 février 1563, mais au nom de Marie de Beaucaire qui devient ainsi baronne de Rié.

Pour mieux comprendre l'histoire des familles de Brosse, de Luxembourg et de Beaucaire ainsi que celle de l'Isle de Rié, nous devons remonter un peu le temps.

LA BRETAGNE ET LE DUCHE DE PENTHIEVRE

La Bretagne

La Bretagne, duché indépendant du royaume sous la France féodale, est gouvernée selon les époques par des rois, puis des ducs ou duchesses, des comtes et enfin des ducs de Bretagne et pairs de France. En 1488, le duc régnant, François II, décède et laisse comme héritière sa fille Anne, duchesse de Bretagne, qui épouse deux rois de France : Charles VIII (1491) et Louis XII (1499). **Le roi François 1^{er}**, époux de la duchesse Claude de Bretagne, une des deux filles d'Anne et de Louis XII, **rattache la Bretagne à la couronne de France en 1532.**

Le Penthievre



Carte du département des Côtes d'Armor qui correspond à peu près au domaine des Penthievre.
(Nous trouvons Goëlo ou Goëllo. Nous adoptons Goëlo)

2) Droit de rachat, dit aussi droit lignager : qui donne possibilité au vendeur d'un bien de le racheter sans que l'acheteur ne puisse s'y opposer, sous réserve que la mention figure dans l'acte de transaction.

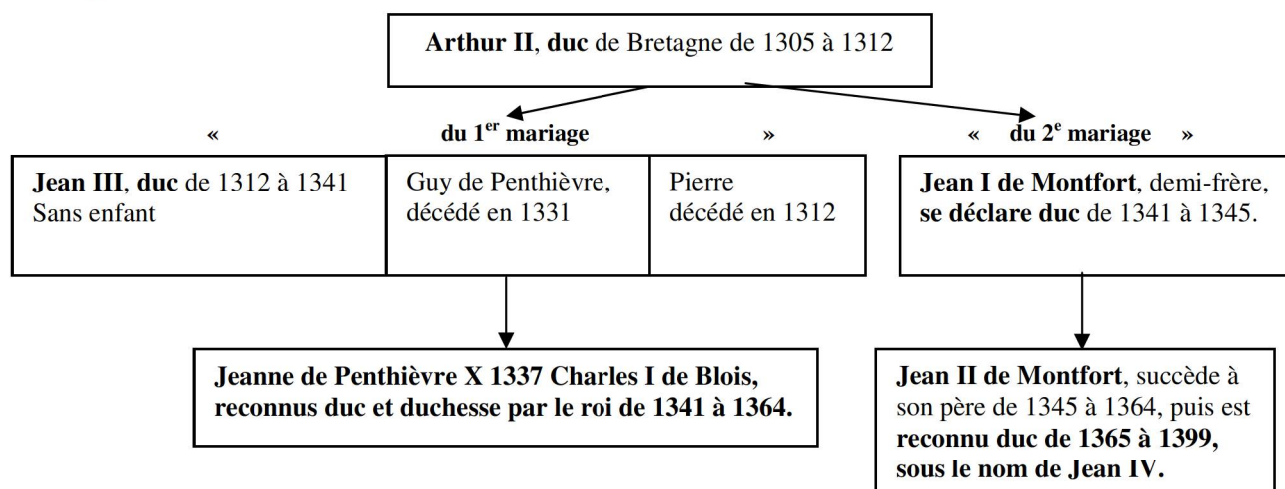
Le domaine de Penthièvre est mêlé à l'histoire de la Bretagne car il fait partie de la région bretonne (Tréguier, Goëlo et Penthièvre) cédée en 1034, par le duc de Bretagne Alain III à son frère, Eudes/Eudon (999-1079), 2^e fils du duc Geoffroy (†1008) et de Havoise (†1034), sœur du duc de Normandie. Le domaine donné en apanage (portion de fief donné aux fils ou frères cadets) à Eudon correspond à peu près à ce qu'est actuellement le département des Côtes-d'Armor. Cette branche cadette prend le nom de Penthièvre et réside à Guingamp puis à l'Est de leur domaine, dans la ville de Lamballe.

Au fil des générations, le domaine est découpé suite aux différents partages d'héritage et aux guerres fratricides. En 1209, **Henri de Penthièvre**, fils d'Alain de Goëlo, hérite de son cousin du Penthièvre, reconstituant ainsi le grand fief de ses ancêtres. Malheureusement pour Henri, en 1222, un conflit éclate entre lui et **le duc de Bretagne** dit Pierre II, de Maclerc (†1250) qui, au nom de sa première épouse Alix de Thouars dite de Bretagne (†1221), **le dépouille de ses terres** ne lui laissant que le Goëlo dont Châtaudren est la ville principale. Henri prend le titre d'Avaugour, nom d'une de ses châtelainies située à Bourbriac.

En 1317, **la partie spoliée est détachée** du domaine ducal **pour Guy de Bretagne**, frère puîné du duc de Bretagne, Jean III. Elle comprend le Tréguier et le Penthièvre proprement dit (entre deux petits fleuves, l'Arguenon à l'Est et le Gouët à l'Ouest) qui possède des forteresses, dont Lamballe, Moncontour et Jugon. Puis en 1318, à part quelques enclaves, **le domaine retrouve toute son ampleur** (*contenait environ trois journées de chemin de longueur et une de largeur*) **par le mariage de Guy, dit de Penthièvre, avec Jeanne d'Avaugour, comtesse du Goëlo**. De cette union naît une fille unique, Jeanne (1339-1384).

Au moment de préparer sa succession, le duc Jean III (1286-1341) est très embarrassé car, malgré 3 mariages, il n'a pas d'enfant et ses deux frères, Pierre (1289-1312) et Guy (1287-1331) sont décédés. Le duc qui déteste Yolande de Dreux, la deuxième épouse de son père, s'est toujours refusé à reconnaître son demi-frère, Jean 1^{er} de Montfort, comme héritier. Guy ne laisse qu'une fille, Jeanne (1319-1384), encore jeune, mais à qui il faut trouver un mari. Le duc choisit un capétien, Charles 1^{er} de Blois-Chastillon, fils de Marguerite, la sœur du roi de France, Philippe VI, et du comte de Blois, Guy de Chastillon. Le mariage a lieu en 1337, année où débute la guerre de Cent Ans³. **Le duc doit désigner son remplaçant, Charles 1^{er} de Blois, en tant qu'époux de sa nièce, ou son demi-frère**. Finalement, **il meurt en avril 1341, sans avoir assuré sa succession ce qui entraîne la guerre de Succession de Bretagne** la plus connue, dite aussi « *guerre des deux Jeanne* », du prénom des deux épouses des opposants qui reprenaient le flambeau lorsque ces derniers étaient prisonniers.

La guerre de Succession



3) Son origine est dû à un conflit de succession : Edouard III, roi d'Angleterre, au nom de la loi salique qui s'applique dans ce royaume, a des prétentions sur le trône de France par sa mère Isabelle de France, sœur du roi de France Charles IV le Bel (†1328) qui est remplacé par Philippe VI le Valois, cousin d'Edouard III.

A la mort du duc Jean III, les deux prétendants à la couronne bretonne sont :

- la fille de Guy, **Jeanne de Penthièvre, dite la Boiteuse**, qui, en tant que nièce du duc, **a des droits sur le duché puisque la loi salique ne s'applique pas en Bretagne**,

- le demi-frère du duc, **Jean 1^{er} de Montfort**, comte de Montfort-L'Amaury et seigneur de Guérande qui fait valoir que la Bretagne relève de la Couronne royale puisque le duc de Bretagne rend hommage au roi. Dans ce cas, c'est **la règle française** qui s'applique : **pas de transmission de la Couronne ducal par les femmes**, de plus, un demi-frère a un degré de parenté plus proche du défunt qu'une nièce.

Aucune des parties ne se soumettant aux arguments de l'autre, **la guerre de Succession ne peut être évitée** et scinde en deux la noblesse bretonne. Jean 1^{er} de Montfort entame une course au pouvoir : il s'empare de Nantes et se fait reconnaître duc de Bretagne, après quoi il se rend à Limoges récupérer le trésor ducal transféré par Jean III dans le comté maternel. Devenu riche, Jean s'attire de nombreux barons avec qui il forme une puissante armée. Mais le titre de duc doit être reconnu par le roi, alors Charles 1^{er} de Blois-Chastillon et Jean 1^{er} de Montfort partent à Paris rendre hommage au roi. **Le 7 septembre 1341, Philippe VI désigne son neveu Charles 1^{er} comme duc de Bretagne au nom de son épouse Jeanne, comtesse de Penthièvre.**

La guerre est ouverte et durera 34 années, entrecoupées de périodes de trêve. Charles 1^{er} de Blois reçoit l'appui du roi de France et Jean 1^{er} de Montfort, l'aide du roi d'Angleterre. Ce conflit plonge la Bretagne dans une guerre civile qui met le duché à feu et à sang. Jean 1^{er} de Montfort est tué en 1345 à Hennebont (Morbihan). Le 20 juin 1347, à la défaite de la Roche-Derrien (Côtes-d'Armor) contre les Anglais, Charles, blessé, est fait prisonnier puis emmené en Angleterre. Il est libéré en 1356, mais doit laisser ses 2 fils aînés en otage : Jean, libéré en 1387 grâce à son futur beau-père, Olivier V de Clisson (1336-1407), connétable de France après du Guesclin (1320-1380), et Guy décédé en prison (1386). Jeanne de Penthièvre qui vivait à Guingamp s'installe dans sa forteresse de Lamballe.

Après le décès de Jean 1^{er} de Montfort, son fils Jean II continue la lutte et sort vainqueur en septembre 1364 par sa victoire à la bataille d'Auray (Morbihan) où Charles de Blois trouve la mort. L'année suivante, **Jean II est reconnu duc de Bretagne, sous le nom de Jean IV, par le traité de Guérande du 12 avril 1365. Jeanne de Penthièvre garde ses biens bretons** et la vicomté de Limoges, reçoit des espèces et une rente, **mais renonce à la couronne ducal**. Le château de la Motte à Guingamp et la citadelle de Lamballe restent les résidences principales. Entre temps, la France, toujours en guerre contre les Anglais, signe le 19 août 1360 le célèbre traité de Brétigny (Beauce).

Malgré le traité de Guérande, les descendants de Jeanne continueront de réclamer leurs droits à la couronne ducal, sans y réussir. C'est Philippe-Emmanuel de Mercœur, époux de Marie de Luxembourg (fille de Marie de Beaucaire), descendante de Jeanne de Penthièvre, qui y renonce définitivement par la signature d'un traité avec le roi Henri IV en 1598.

L'Isle de Rié se trouve mêlée aux affaires bretonnes par le mariage, en 1412, d'un petit-fils de Jeanne de Penthièvre avec la dame de Rié.

L'ISLE DE RIE ET LES AFFAIRES DE BRETAGNE

La lignée des seigneurs de Rié

Saint-Hilaire-de-Riez s'est développé sur un îlot rocheux qui faisait partie, avec celui de Notre-Dame-de-Riez et quelques pointes rocheuses éparses, du domaine appelé l'Isle de Rié. Progressivement rattachée au continent, le fief de Rié a toutefois longtemps gardé son appellation d'île (voir sa formation dans « *Les cahiers de Rié* », numéros 2 et 6).

Sous l'ancien régime, l'Isle de Rié située dans le Poitou dépendant de la province de l'Aquitaine, est la propriété d'une suite de seigneurs issus du Poitou puis de Bretagne. Elle se transmet par héritage dont les familles poitevines connues sont celles **de Rié, d'Aspremont, de Vivonne.**

Puis par le mariage en 1412, d'Isabeau de Vivonne, dame des Essarts, de Rié..., avec un petit-fils de Jeanne de Penthièvre, Charles de Blois-Chastillon dit de Bretagne, comte de

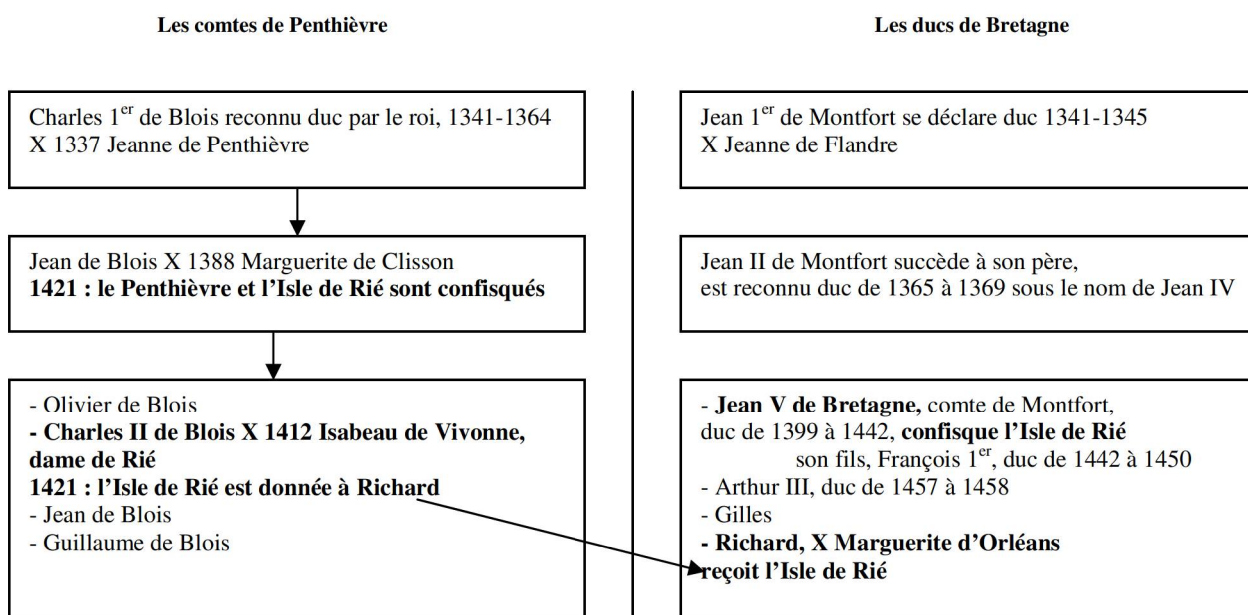
Penthièvre, fils de Jean de Blois-Chastillon et de Marguerite de Clisson, l'Isle de Rié passe dans la maison bretonne.

Ensuite, elle tombe dans les lignées des de Brosse, de Luxembourg-Beaucaire, de Mercœur, de Bourbon-Vendôme et de Savoie pour être vendue définitivement en 1715 par Jeanne-Baptiste de Savoie, dernière héritière.

Enfin, trois propriétaires se succèdent : 1715, Jérôme Phelypeaux de Pontchartrain ; 1767, Sylvestre François du Chaffault, seigneur de la Guignardière à Avrillé (Vendée) par son mariage ; 1775, René de Martel du Pé de Saint-Jean-de-Boiseau.

Les trois paroisses de l'île deviennent après la Révolution, les communes de Croix-de-Vie, Notre-Dame-de-Riez et Saint-Hilaire-de-Riez.

L'Isle de Rié et la Bretagne



Dès son arrivée dans le domaine de la famille de Penthièvre par Isabeau de Vivonne, dame de Rié, la destinée de l'Isle de Rié se trouve étroitement liée aux affaires de la Bretagne, et particulièrement lors des conflits qui opposent les comtes de Penthièvre aux ducs de Bretagne et aux rois : c'est ainsi que *l'Isle de Rié* se trouve confisquée en 1421 par le duc Jean V. En effet, **Marguerite de Clisson** (1366-1441), une fois veuve du fils de Jeanne de Penthièvre, Jean de Blois-Chastillon (1347-1403) qui avait renoncé à la couronne ducal, continue sa reconquête pour son fils aîné Olivier. Le temps n'a pas effacé de son esprit le souvenir des droits que son beau-père, Charles 1^{er} de Blois, et son mari avaient eu sur le duché. Elle veut obtenir réparation et semble avoir prémédité l'acte qu'elle commet en 1420, car, en vue de représailles, elle fait fortifier le château de Lamballe (devis du 9-1-1417).

En février 1420, avec l'aide de ses fils **Olivier et Charles II, seigneur de Rié**, et la complicité du dauphin Charles, Marguerite fait enlever le duc **Jean V** et son frère **Richard** en les attirant dans un guet-apens dans son château de Champtoceaux. Ensuite, ils sont séquestrés dans ceux de Clisson, des Essarts, de Palluau et de Vendrennes, domaines des Penthièvre.

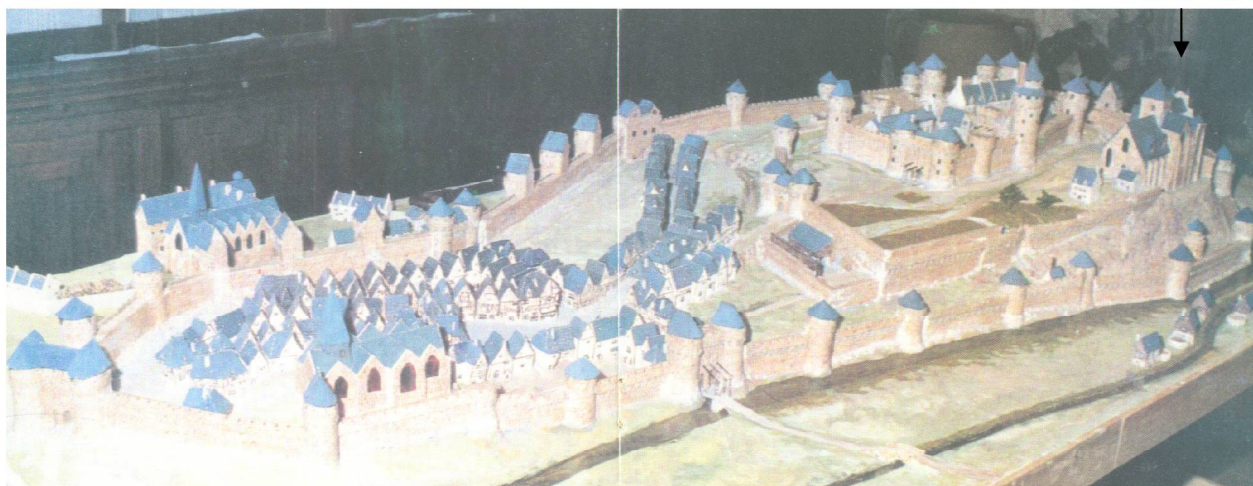
La comtesse de Penthièvre veut obtenir l'abdication du duc, mais c'est un échec, Jean V et Richard sont libérés en juillet par les Bretons. Le duc ordonne aussitôt la démolition ou fragilisation des places fortes des Penthièvre comme la ville close de Lamballe dont ses habitants ont la douleur de détruire eux-mêmes la grande enceinte et le château.

Olivier et Charles écrivent une lettre de regrets au duc qui accepte leur pardon mais garde prisonnier (1420-1448) à Auray, le jeune frère Guillaume arrêté dès le début de l'enlèvement : « Nostre très redouté seigneur, par mauvais conseil et par jeunesse, nous avons pris, mis les

mains en vous et en Monseigneur Richard et congusement detenus contre vos volontés, follement et mal conseillez, dont nous deplaist et suimes rependant, et vous en crions merci en vous suppliant qu'il vous plaise nous pardonner et nous impartir vostre grâce et mesericorde. »

Toutefois, le duc fait part aux deux frères de sa tolérance, mais contre certaines exigences. Olivier et le seigneur de Rié ne se plient pas aux ordres de Jean V. Finalement, au cours du procès intenté à leur encontre, où ils ne sont pas présents, **les deux fils** de Marguerite, par l'arrêt définitif rendu à Vannes le 16 février 1421, sont déclarés coupables des crimes de félonie et de lèse-majesté. Ils **sont condamnés à mort par contumace** pour 9 fautes et **ordre est donné de les saisir là où on les trouverait et de confisquer leurs biens**. La famille de Penthièvre trouve refuge auprès du roi puis dans quelques petits fiefs loin de la Bretagne.

Notre-Dame



Reconstitution du site de Lamballe que le seigneur et la dame de Rié, Charles de Blois et Isabeau de Vivonne ont connu.
« La maquette de la cité féodale et du château clos de murailles, aujourd'hui disparus, a été réalisée par MM. Roger Texier, Yvon Pincemin et une équipe de bénévoles. Elle représente Lamballe en 1420, date de sa première destruction. ». Seule la Collégiale Notre-Dame est encore debout.

Reproduit avec l'aimable autorisation de l'association « Les Amis de Lamballe et du Penthièvre ».

Jean V constitue en apanage à ses frères, ses enfants, ses neveux et son entourage les domaines spoliés. Selon les registres des inventaires des archives départementales de Loire-Atlantique, sous la cote E page 67, 1431-1439 :

- **son frère Richard, se voit attribuer** une partie des domaines du Poitou appartenant à Marguerite de Clisson et à sa belle-fille, Isabeau de Vivonne, dame de Rié : « *seigneuries, terres et châteaux des Essarts, Poiroux, **Rié**, Aisenay, Ardelay, Nalliers, Châtaigneraie, Motte, Fontenay, Guerche, 1/3 de Mortagne et 1/4 de la châtellenie d'Aspremont...* »,

- son fils François reçoit : « *Jugon, Moncontour, Lamballe, Ingrandes, Champtocé...* »,

- son fils Gilles obtient : « *Princé, Motte Achard* »,

- ses fils Pierre et Gilles se partagent : « *Lannion, Dinan, Guingamp, Gouesnant, Rospor-den, Huelgoat, Chateaufort du Fou, Landeleau, Beaufou, Quiberon, Bénate, Machecoul, Vue, Motte-Achard, Marières, Chesnes, Hédé...* ».

Les Penthièvre finiront leurs jours loin de leur Bretagne dont :

- Olivier, décédé le 8 septembre 1433 à Avesnes-sur-Helpe (Nord) où il se cachait depuis 1422, toujours poursuivi par les hommes du duc Jean V. Il est enterré dans l'église avec sa deuxième épouse Jeanne de Lallaing et ses enfants morts jeunes. (1^{er} X Isabeau de Bourgogne)

- **Charles II, seigneur de Rié, mort en 1434**, dont le lieu d'inhumation nous est inconnu. Nous ignorons également où vit la dame de Rié.

- l'ambitieuse Marguerite de Clisson qui finit obscurément en Poitou sa vie agitée en 1441.

Quant aux deux autres fils de Marguerite, en 1441, l'un, Jean de Blois, vit en Périgord - il combattra pour le roi Charles VII lors de la reconquête de la Guyenne (1450) - et l'autre, Guillaume, est toujours en prison.

Après le décès survenu en 1438, de Richard de Bretagne, seigneur de Rié, sa veuve se montre conciliante :

« *Accord passé par Marguerite d'Orléans, veuve du défendeur, avec Isabeau de Vivonne à laquelle elle cède les terres (confisquées), pour mettre fin à tous les procès commencés.* » (Registre des inventaires de Loire Atlantique, E 35-1436-1490).

Malheureusement, le duc Jean V s'oppose fermement « *contre l'exécution d'un arrêt du Parlement de Paris accordant à Isabeau de Vivonne demanderesse contre Richard d'Etampes la jouissance des terres de : Peyroux, Rié, Chateigneraie, Ardelay, Pouille, Motte de Fontenay, Aisenay, 1/3 chatellenie Mortagne, 1/4 d'Aspremont... jusqu'à la conclusion définitive* ».

Malgré le refus du duc, il semble que l'Isle de Rié ait été redonnée rapidement, puisque Isabeau rend aveu le 14 août 1439, à son suzerain, le prince de Talmont.

Le duc Jean V décède en 1442, son fils François 1^{er} lui succède. Les relations avec le nouveau duc et les Penthievre s'améliorent, ce qui amène, sur la pression du roi Charles VII, la signature à Nantes, le 27 juin 1448, d'un arrêt qui promet de rendre le nouveau comté de Penthievre et les derniers domaines du Poitou et autres fiefs, au nouveau chef de famille Jean de Blois, comte de Penthievre.

De cet arrêt, il en résulte donc que :

- la dame de Rié, Isabeau de Vivonne, retrouve enfin son héritage familial dont elle ne profite pas longtemps car elle décède en 1450. Ses biens reviennent à son unique fille Nicole.

- son beau-frère, Jean de Blois, retrouve le comté de Penthievre, mais bien réduit,

- son autre beau-frère, Guillaume de Blois, est enfin libre après 28 ans de geôle.

Jean reçoit le Penthievre définitivement le 27 décembre 1450, après avoir finalement accepté de signer la clause qui engage tous ses parents à renoncer à leurs droits à la couronne ducal.

Le duc de Penthievre jouit peu du comté car il meurt le 4 novembre 1452. Marié deux fois, il n'a pas de descendant, alors **le Penthievre et d'autres domaines reviennent à sa nièce, Nicole de Blois, de Penthievre, dite de Bretagne.** Jean avait hérité de ses frères décédés.

Entre-temps, Nicole, la nouvelle dame de Rié, a épousé en 1437, Jean II de Brosse, vicomte de Bridiers, seigneur de Boussac, de Sainte Sévère, d'Huriel...

Descendance de Jean de Blois et de Marguerite de Clisson

Un des fils de Jeanne de Penthievre,

Jean de Blois, dit de Bretagne (1347-1403 Lamballe), duc de Penthievre, vicomte de Limoges, comte de Goëlo, seigneur d'Avaugour, d'Avesnes, de l'Aigle..., otage des Anglais pendant 30 ans (1356-1387),

épouse en 1388 à Moncontour Marguerite de Clisson (1366-1441 Poitou), fille d'Olivier V, seigneur de Champtocé, d'Ingrandes, de Montfaucon, de Palluau... Elle est la responsable de la confiscation de l'Isle de Rié en 1421.

Le couple a 6 enfants dont 4 fils :

1) Olivier (1389-1433), comte de Penthievre, vicomte de Limoges avec son frère Jean, seigneur de Landrecies, du Nouvion, d'Avesnes, est enterré, dans l'église d'Avesnes-sur-Helpe avec sa 2^e épouse,

XX 22-7-1406 Arras, Isabeau de Bourgogne (†18/9/1412 Rouvre), sans postérité,

XX 1428 Jeanne de Lalaing (†10-4-1466, enterrée église Avesnes), remariée à son beau-frère Jean de Blois, dont des enfants morts jeunes. Entre ses deux mariages Olivier a eu une fille : Marguerite X Brandelis de Caumont, seigneur de Châteauneuf.

2) Jean (1393-4/11/1452Lamballe), comte de Penthievre, Lamballe, vicomte de Limoges, comte du Périgord, seigneur de L'Aigle, lieutenant général du roi,

X Marguerite de Chauvigny, dame de Chartin,

XX Jeanne de Lalaing, veuve d'Olivier, frère de Jean.

3) Charles (1396-1434), comte de Penthievre, vicomte de Limoges, seigneur d'Avaugour...

X 1412 Isabeau de Vivonne, dame de Thors, des Essarts, de Rié..., qui apporte les biens du Poitou.

Dont une fille Nicole X Jean II de Brosse, seigneur de Boussac, Sainte Sévère et Huriel.

4) Jeanne de Bretagne comtesse du Périgord, Saint-Hilaire-de-Vouhis...,

X Jean III Harpedanne/Harpedenne de Belleville, seigneur de Montargis, de Montaigu, chambellan de Charles VII. Jean III est veuf de Marguerite de France dite de Valois (X 1428), fille naturelle de Charles VI et Odette Champdivers.

XX Robert de Dinan

5) Guillaume, (1402-1454 Guingamp), comte de Périgord, vicomte de Limoges, seigneur d'Avesnes... prisonnier 1420-1448,

X 1450 Isabelle de la Tour d'Auvergne †1488, **XX 1457 Arnaud Amanieu** d'Albret, seigneur d'Orval, baron de Lesparre †1463

dont 3 filles :

Jeanne **X 1475 Jean** de Surgères, seigneur de Balon ; Françoise (1451-1481) comtesse du Périgord vicomtesse Lomagne et Limoges, dame d'Avesnes, **X 1470 Alain** d'Albret ; Charlotte **X Antoine** de Villequier, seigneur de Montrésor.

6) Marguerite X Jacques de Bourbon comte de la Marche.

LA MAISON DE BROSSE



Entrée du château de Brosse

Les ruines du château féodal (propriété privée) ont été classées par le décret signé en 2003.

Selon les historiens et les généalogistes comme Le Laboureur (XVIII^e), la famille des vicomtes de Brosse trouve ses origines dans une branche cadette des vicomtes de Limoges (IX^e siècle). Le château de Brosse est situé sur la commune de Chaillac, près de Saint-Benoît-du-Sault (Indre).

Dans la seconde moitié du XIII^e siècle, deux frères issus de cette branche, Hugues et Roger, se marient à deux filles d'Ebbes de Déols, puissant comte de Châteauroux, qui leur apportent en dot les seigneuries de Boussac (Creuse), Sainte-Sévère (Indre) et Huriel (Allier). **De cette lignée est issu Jean 1^{er}, le père du premier vicomte de Brosse devenu seigneur de Rié.**

Ce qu'il reste des trois fiefs



Ce qui reste du domaine d'Huriel :
La Toque d'Huriel
Cliché de la ville d'Huriel - Détails page 13



Château de Boussac superbement conservé :
Cliché de la ville de Boussac
Propriété privée - Détails page 15



Les ruines du fief de Sainte Sévère : une tour
Cliché de la ville de Sainte Sévère
Ville ou Tati tourna *Jour de fête*, en 1941-

Jean 1^{er} de Brosse, père du seigneur de Rié



Jean Ier de Brosse (1375-1433), né au château d'Huriel, **épouse tardivement en 1419, Jeanne de Naillac**, fille de Guillaume, vicomte de Bridiers (Creuse) et de Jeanne Turpin. Il a gardé les domaines (ci-dessus) de ses ancêtres. Le couple s'installe au château de Boussac qui demande de nombreux travaux pour rendre le site confortable.

A l'époque féodale, les seigneurs s'enrichissent grâce à leurs victoires guerrières, leurs alliances très étudiées, leur fidélité à leur suzerain et leur roi..., mais peuvent perdre toute leur fortune par leur infidélité ou un trop grand dévouement. Au cours des différentes générations, les seigneurs de Rié ont subi la loi de ce système.

Jean 1^{er} de Brosse devient conseiller et chambellan du roi Charles VII, lieutenant-général en Mâconnais, Lyonnais et Charolais et un grand maréchal de France (1426). A partir de 1429, il participe au siège et à la délivrance d'Orléans (nous sommes en pleine guerre de Cent Ans) où il rencontre Jeanne d'Arc qu'il ne cessera de servir. Jean 1^{er} connaît l'apogée de sa carrière quand il a l'honneur, avec trois autres maréchaux dont Gilles de Laval, sire de Rais, de porter la Sainte Ampoule (fiolle qui contient le Saint Chrême) lors du sacre (juillet 1429) du roi Charles VII. Resté fidèle à Jeanne d'Arc, il assiste en témoin impuissant au bûcher tragique du 30 mai 1431. Suite à ce conflit, Jean 1^{er} en sort ruiné car il a financé lui-même son armée et a dû emprunter. Il a vendu jusqu'à sa vaisselle d'argent pour payer ses troupes.

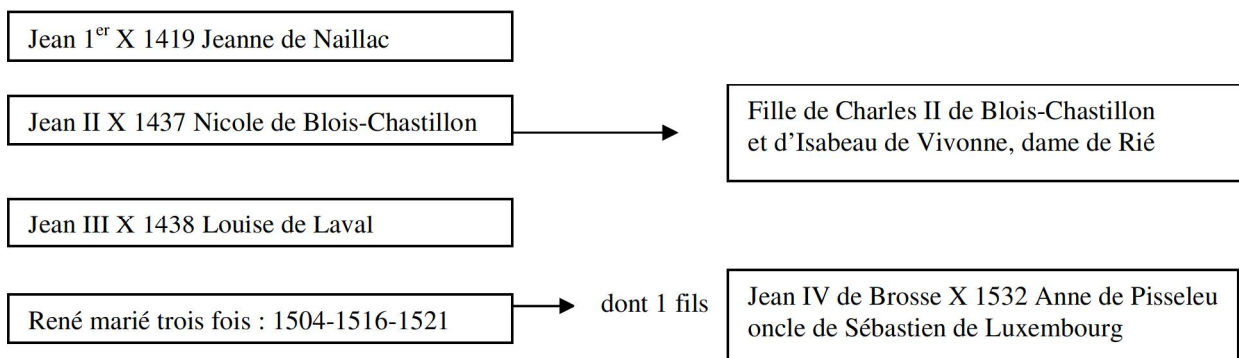
De son union naissent un garçon, Jean II, qui suit, et deux filles :

- **Marguerite**, qui épouse en 1448 le chevalier Germain de Vivonne, seigneur d'Amville (Limousin) et de la Châtaigneraie (Vendée), cousin d'Isabeau de Vivonne.

- **Blanche**, qui s'unit en 1453 à de Jean de Roye. De ce mariage naît Marie qui devient l'épouse du bâtard de Nevers, Philippe, baron de Rosoy, fils de Jean de Bourgogne, comte de Nevers, Rethel et d'Etampes, et de Marguerite de Ghisteltes.

Jean 1^{er} a la douleur de perdre son épouse à la naissance de Blanche. Il se retire et reste à Boussac pour élever ses enfants mais meurt de maladie deux ans plus tard (1433) criblé de dettes. Les créanciers demandent « l'excommunication de son corps », mais son fils Jean II réussit à ce qu'il reste inhumé en terre chrétienne, à l'abbaye de Pré-Benoit, en levant un impôt sur ses terres pour désintéresser ses créanciers. La grand-mère paternelle, Marguerite de Malval (†1443), perd son procès contre Louis de Culant (tuteur) pour avoir la garde des petits orphelins.

Descendance de Brosse



Jean II de Brosse, seigneur de Rié

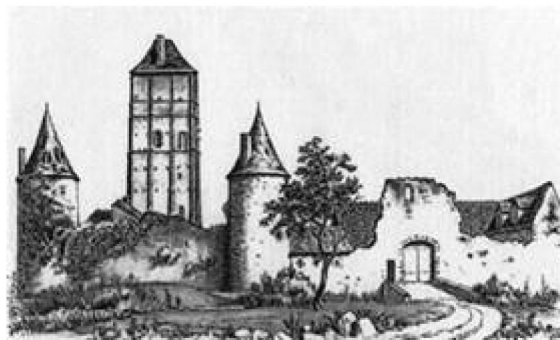


Département de l'Allier

Jean II et Nicole s'installent au château d'Huriel où Jean II décide de rendre son donjon plus habitable : « *Il le coiffe d'un toit à 4 pans, le flanque de 4 tourelles reliées entre elles par une enceinte à chaque angle et lui ajoute des dépendances. Voilà la vieille tour devenue agréable résidence ! Cette campagne se double d'aménagements intérieurs : on perce les grandes fenêtres à meneaux, on construit les cheminées à hottes des étages, et un début d'escalier entre les salles qui remplace l'ancien système d'échelle* ».

C'est ce fils, **Jean II de Brosse** (1423-1485), qui donne naissance à la **branche de Brosse-de Blois, dite de Bretagne, et de Penthievre** en épousant le **8 juin 1437**, selon le souhait de son père et de son tuteur Louis de Culant, **Nicole de Blois-Chastillon (1424-1490), comtesse de Penthievre**, fille de Charles II et d'Isabeau de Vivonne, **dame de Rié toujours dépossédée**.

La succession de Jean 1^{er} a été très difficile, toutefois, Jean II réussit à garder les domaines de son père : Boussac, Sainte-Sévère, Huriel ; de sa mère : Bridiers et Mondon (Creuse), et de sa grand-mère paternelle : Malval (Creuse).



Aujourd'hui, seul le donjon appelé *La Toque d'Huriel* reste debout. Propriété de la commune d'Huriel, elle est restaurée en 1903 : « *Le toit est démoli, et remplacé par une terrasse qui offre un des plus beaux panoramas du Bourbonnais* ».

Jean II, dit de Bretagne est un officier de l'armée royale, placé directement sous les ordres du roi Charles VII puis de Louis XI. Il s'illustre en Normandie aux diverses batailles et sièges qui marquent la fin de la guerre de Cent Ans.

Comme nous l'avons vu plus haut, Nicole hérite de sa mère (1450) et de son oncle Jean de Blois (1452). Maintenant, le seigneur et la dame de Rié font partie des plus riches propriétaires du royaume.

Par son union, Jean II de Brosse est mêlé aux hostilités qui existent entre son épouse et le duc de Bretagne. Les tensions étant tombées depuis la bonne entente avec le nouveau duc Arthur III (1457-1458), Jean II et Nicole s'installent en Bretagne où ils vivent tranquillement pendant quelques années seulement.

En effet, la guerre dite de *la Ligue du Bien Public* (1465)⁴ qui oppose le roi Louis XI et les grands seigneurs, dont **le duc de Bretagne**, François II (neveu d'Arthur), fait surgir un nouveau différend. Le duc demande au seigneur de Rié de lutter à ses côtés, mais obtient un refus. Ce dernier, ayant toujours été très proche du roi dont il est le chambellan et conseiller, reçoit de Louis XI le commandement du ban et arrière-ban du Poitou. Mécontent de l'attitude de Jean II, le duc de Bretagne **confisque tous les biens bretons et poitevins dont l'Isle de Rié qui retrouve rapidement son seigneur. Le comté de Penthievre, lui, devra attendre 70 ans avant de retourner dans la famille de Brosse (1535) après de nombreuses réclamations et procédures.**

La saisie du Penthievre enlève au couple, qui semble être venu vivre aux Essarts, des revenus importants, ce qui le met en difficultés financières. **Le seigneur et la dame de Rié doivent vendre plusieurs biens dont :**

- **l'Isle de Rié (vers 1472)**, qui, par arrêt du parlement de Paris, revient à un des créanciers qui n'est autre que leur oncle par alliance, Jean de Roye veuf de Blanche de Brosse, remarié à Marguerite du Bois de Fienne, remariée à Olivier de la Vernade (Ardèche), seigneur de la Bastie,

- « *Le Châtel et Baronnie d'Urec, ensemble l'enclos de St Martignan pour 10 000 livres à Jean II de Bourgogne, Comte de Nevers, Duc de Brabant, époux de sa fille Paule.* »

Puis Nicole cède, le 3 janvier 1480, ses droits sur le duché de Bretagne au roi Louis XI pour 50 000 livres afin de régler des dettes dont les 35 000 livres restant de la dot de feu sa fille Paule, dues aux héritiers, et 15 000 à sa tante Isabeau de la Tour.

Le seigneur de Rié décède aux Essarts en 1485 et Nicole continue de liquider ses domaines : le 20 septembre 1488, elle vend à Jacques Chabot, seigneur de Jarnac, baron des $\frac{3}{4}$ d'Aspremont (Vendée), le quart d'Aspremont qui lui reste de ses ancêtres. La dame de Rié meurt en 1489.

Le couple a eu 6 enfants :

1) Jean III qui suit, à qui il ne reste que le droit de rachat de l'Isle de Rié,

2) Paule/Pauline (†1479) qui épouse à Boussac le 30 août 1471, Jean II de Bourgogne, duc de Brabant, comte de Nevers, de Rethel, d'Etampes (1415-1491), veuf de Jacqueline d'Ailly, puis un 3^e mariage avec Françoise d'Albert-Orval.

3) Claude/Claudine (†1513), dame de Palluau (Vendée) mariée le 11 novembre 1485 avec Philippe de Bresse (1438-1497), duc de Savoie (sans enfants), veuf de Marguerite de Bourbon, fils de Louis et de Anne de Lusignan,

4) Bernade (†1485), mariée le 6 janvier 1474, à Guglielmo Palaiologos (1420-1483), marquis de Montferrat, fils de Giangiacomo et Jeanne Posthuma de Savoie.

5) Hélène (†1484) uni en 1483, à Bonifacio Palaiologos (1424-1494), marquis de Montferrat, fils de Giangiacomo et Jeanne Posthuma de Savoie.

6) Antoine, chevalier de Malte, entré dans l'ordre de Rhodes qu'il quitte pour épouser en 1502, Jeanne de la Praye.

4) En 1468, 3 000 bretons viennent au château d'Aspremont pour délivrer des prisonniers. Ils obtiennent satisfaction contre promesse de ne pas toucher à la population, mais les Bretons lèvent le siège en dévastant le pays jusqu'à Saint-Gilles et emmènent 200 personnes en captivité.

Jean III de Brosse, seigneur de Rié

Jean III de Brosse, comte de Penthievre seulement de titre (1438-1502), seigneur de Rié, se marie le 15 mai 1468, avec Louise de Laval (1441-1480), fille de Guy et de Isabelle de Bretagne. Louise est la nièce du duc de Bretagne, François 1^{er}.



Nous savons peu de chose sur ce couple si ce n'est qu'il a vécu au château de Boussac, aujourd'hui, superbement conservé, qui dégage une impression d'austérité, due sans doute à son plan rectangulaire. L'écrivain George Sand y a séjourné lors de la guerre de 1870. C'est là qu'elle a situé l'action de Jeanne, son premier roman champêtre : « *La cour et la façade armoriée (ci-contre) regardent la ville ; mais l'autre face plonge avec le roc perpendiculaire qui la porte jusqu'au lit de la Petite Creuse et domine un site admirable.* »⁵

Jean et Louise y ont élevé cinq enfants :

- **René, comte de Penthievre, (1469-1525 Pavie) qui sera seigneur de Rié,**
- **Isabeau** (†1527) qui devient en 1496, la 3^e épouse de Jean IV, sire de Rieux,
- **Madeleine**, unie à Janus de Savoie puis remariée en 1492 à François (1462-1510), comte de Goëlo, seigneur d'Avaugour, de Vertus, de Dreux..., fils du duc François II et de sa maîtresse Antoinette de Magnelais,
- **Catherine**, mariée en 1500 à Jean du Pont-l'Abbé et **Marguerite** dite de Bretagne.

Bien que Jean III soit par alliance le petit-fils du duc de Bretagne, le Penthievre reste toujours confisqué. Peu de temps avant sa mort, **Jean III décide d'entrer en possession de l'Isle de Rié** et pour cela entame la procédure de retrait lignager, mais c'est une affaire compliquée. Rappelons-nous : Sa mère, Nicole de Penthievre, a vendu Rié au veuf d'une des tantes de son mari, Blanche de Brosse. Mais ce veuf s'est remarié, et la deuxième épouse également. Il doit donc s'entendre avec toutes ces familles. La demande est lancée au début de l'année 1500, comme nous l'indique le document du **10 février** : « *retrait de la terre de Rié sur Olivier de la Vernade, seigneur de la Bastie et dame Marguerite du Bois sa femme, femme en premières nocces de Jean de Roye veuf de Blanche de Brosse, par Noble Homme Jean III de Bretagne, fils héritier de Jean II comte de Penthievre* ». **Finalement le domaine de Rié revient à son fils René.**

René de Brosse, seigneur de Rié

Très tôt, René (1469-1525) devient par héritage seigneur de plusieurs fiefs poitevins (Vendée). En 1485, encore célibataire, il hérite de Palluau du fait que sa tante Claude de Brosse, dame de Palluau, femme de Philippe de Savoie, est décédée sans postérité.

Dans un acte, il se dit : « *Très haut et puissant René de Brosse, dit de Bretagne, comte de Penthievre et de Périgord, vicomte de Limoges et de Bridiers, seigneur de l'Aigle, de Boussac, de Saint-Sevère, des Essarts, de Palluau et Chantoceaux* ». La reine Anne de Bretagne avait demandé aux Penthievre de ne plus s'appeler de Bretagne et d'enlever de leur blason les armes de Bretagne. René refusa.



Comme nous l'avons vu plus haut, Rié est revenu au comte de Penthievre, mais cela a dû provoquer une injustice car sa sœur Madeleine veut aussi utiliser le droit de rachat. Cette dernière s'est certainement laissée influencer par son deuxième époux qui n'est autre que le bâtard de Bretagne, François, seigneur d'Avaugour. Une autre procédure est lancée qui se termine par la victoire de René selon l'acte du

5) En 1841, Prosper Mérimée, inspecteur des monuments historiques, remarque dans ses murs les six tapisseries constituant la suite de la « *Dame à la Licorne* ». Ce sont actuellement les pièces les plus admirées du Musée national du Moyen Âge à Paris (Termes et Hôtel de Cluny). La municipalité de Boussac les a vendues en 1882 à Edmond du Sommerard qui les a légués à la ville de Paris.

Depuis 1966, le château est restauré par ses propriétaires qui en ont fait un magnifique lieu : tapisseries, meubles anciens, boiseries anciennes... Le château est classé monument historique (vu à la Télévision en 2006).

19 février 1501. **Le seigneur de Rié ne le reste pas longtemps, puisqu'il revend presque aussitôt la terre de Rié à un de ses créanciers, Philippe de la Clyte de Commynes (1447-1511/15)**, prince de Talmont (Vendée) pour avoir reçu de Louis XI la principauté en 1473. Talmont sera restituée à la famille de le Trémoille de Thouars par l'arrêté du 22 mars 1485.

René de Brosse semble avoir des difficultés financières, mais heureusement il **réussit un beau mariage en épousant, le 13 août 1504**, Jeanne de la Clyte de Commynes, la fille de son créancier, le célèbre confident et historien des rois Charles VIII et Louis XII, seigneur d'Argenton et de Talmont : « *Traité entre ledit René de Bretagne et Philippe de Commynes, chevalier, seigneur d'Argenton et autres lieux, pour l'assiette de 3 000 écus couronne, restant des 18 000 promis par ledit Philippe audit René pour le mariage dudit René de Bretagne avec Jeanne de Commynes, fille dudit Philippe de Commynes et d'Hélène de Chambes, sa femme, pourpalé et traicté le jour même, 13-8-1504 ; quittance par René de Bretagne, comte de Penthievre, à Hélène de Chambes, sa belle-mère, de la vaisselle d'argent reçue d'elle pour son mariage, copie coll. 23-6-1524* » (trésor des chartes – Internet). Il retrouve aussi sa terre de Rié (aveu du 25-05-1505). Malgré ce beau parti, René disperse le domaine familial. En 1514, il vend pour 10.000 écus d'or la baronnie d'Huriel à Jacques Hurault. Le couple a 4 enfants :

- **Jean IV (1505-1565), qui suit - François**, mort jeune,

- **Charlotte**, mariée en 1526 à François II de Luxembourg, vicomte de Martigues, fils de François et de Louise de Savoie, d'où de nombreuses possessions en Savoie.

- **Jeanne**, dame d'honneur, qui épouse le 11 mars 1531, René de Laval, comte de Bressuire, fils de Gilles de Laval et de Françoise de Maillé (même famille que celle de la 2^e épouse de René de Brosse).

Devenu veuf, **le seigneur de Rié se remarie en 1516**, avec Françoise de Maillé (domaine nommé Luynes plus tard), dame de Rillé (Indre-et-Loire), fille de François, vicomte de Tours et de Marguerite de Rohan, veuve en premières noces de Gilles de Laval, seigneur de Bressuire, puis de François de Bastarnay, seigneur de Bouchage (†1513).

René de Brosse a la douleur de perdre sa deuxième épouse mais trouve femme en 1521, en la personne de Jeanne de Gruffy (fief sur le Chéran en Haute-Savoie), de Compey(s), dame de Bourg-Charente (Charente), de Saint-Leu. Jeanne est issue d'une grande famille savoyarde. Elle donne naissance à **Françoise** (†1558) héritière de Palluau, mariée le 23 décembre 1545 au Louvre, à Claude Gouffier, duc de Roannais, comte de Caravaz, marquis de Boissy, seigneur de Pouzauges, de Maulévrier..., qui a eu 5 épouses. Claude a reçu du roi d'Espagne son titre de comte de Caravaz. Célèbre pour sa richesse et pour sa magnificence, il est immortalisé par Charles Perrault qui en fait le *Marquis de Carabas* dans son conte *Le Chat botté*.

René se bat toujours pour reprendre ses droits sur la Bretagne et son duché de Penthievre. Très mécontent du roi François 1^{er} qui refuse toute transaction, il part rejoindre son suzerain du Bourbonnais, le connétable Charles III de Bourbon-Montpensier qui a trahi son roi car il lui a refusé la transmission des biens de son épouse et de sa belle-mère, Anne de Beaujeu, décédées. Charles a monté une armée puis est passé à l'ennemi dans les rangs de Charles Quint. René prend ainsi part, contre François 1^{er}, à la campagne d'Italie, mais meurt le 24 février 1525 des suites de ses blessures reçues à Pavie.

Par la félonie de René, l'Isle de Rié est une fois de plus confisquée et donnée en 1523 à Philippe de Chabot, plus connu sous le nom de l'amiral de Brion, baron d'Apremont (Vendée) et grand ami du roi.

Après le décès de René de Brosse, la mère de sa première épouse, Hélène de Chambes, veuve de Philippe de la Clyte de Commynes, réclame au nom de ses petits-enfants les biens saisis. Elle intervient auprès de Philippe Chabot, mais en vain. Elle meurt en 1532, laissant les enfants de sa fille sans l'héritage de leurs parents.

Mais grâce à Jean IV de Brosse, fils de René et oncle de Sébastien de Luxembourg, le domaine de Rié reviendra dans la famille en 1542.

L'ONCLE JEAN IV DE BROSSE, COMTE DE PENTHIEVRE, SEIGNEUR DE RIÉ

Jean IV de Brosse (1505-1565) dit de Bretagne, est né au château de Boussac. A l'inverse de son père, Jean IV, très catholique, reste proche du roi. Sous François 1^{er}, les relations sont excellentes puisqu'il est le gouverneur de ses enfants et son chambellan.

Jean, comte de Penthievre, seigneur de Rié et autres, mais toujours dépossédé, est un beau jeune homme, si l'on en croit le portrait de l'époque. A 27 ans, il est toujours célibataire : un seigneur peu fortuné a-t-il des difficultés pour trouver une épouse ou est-il sous l'emprise du roi qui le connaît bien et dont il dépend ? Sa situation va faire l'affaire du roi **François 1^{er} qui doit marier sa maîtresse Anne de Pisseleu** pour lui assurer à la cour une situation inattaquable. Parmi d'autres postulants, **Anne choisit Jean de Brosse** comme « *mari de paille* » qui ne bénéficiera que des largesses matérielles de l'amant. L'élue semble réunir toutes les conditions pour remplir l'emploi qu'on lui destine : « *C'est un homme discret, qui ne fera pas d'histoire et se contentera des profits matériels que lui vaudra son état de cornard. Le mariage est célébré au mois de septembre 1532, à Nantes, devant une vaste assistance, avec au premier rang, le roi. Pour ce mariage en blanc le roi leur alloue 72 000 livres, puis leur offre le duché d'Etampes* ». Cette même année la Bretagne est rattachée à la couronne.



Jean de Brosse, dit de Bretagne, duc d'Etampes ca 1540
(pierre noire, sanguine, craie blanche, crayon bleu)



Anne de Pisseleu, (1508/1580) ca 1558
(pierre noire, sanguine, aquarelle jaune)

Ces deux tableaux font partie de la collection appelée « *les Clouet de Catherine de Médicis* ». Jean Clouet (Bruxelles ? 1475-1485 - Paris, 1540) et François Clouet, son fils (Tours, v.1515 - Paris, 1572.) sont de grands portraitistes de la Renaissance.

A la mort de Jean, Catherine de Médicis recueille tous ses portraits et fut le principal commanditaire de François. Ses portraits combinent pierre noire et sanguine.

C'est au musée *Condé de Chantilly* que se trouve la plus grande partie des « *crayons* » de la reine mère réalisés sous le règne de François 1^{er}, de François II et de Charles X.

Mais qui est cette **nouvelle dame de Rié qui ne s'intéressa pas à notre baronnie** ? Anne de Pisseleu, dame d'Heilly (1508-1580), est la fille de Guillaume de Pisseleu, seigneur d'Heilly en Picardie (près d'Amiens - Somme) et d'Anne Sanguin. Elle reçoit de sa belle-mère, Madeleine de Laval, « *une éducation complète, sachant lui donner le goût de la littérature (elle connaît les littératures grecque et latine et aime à faire des vers), des arts et de la science. Elle arrive à la cour dès son adolescence, en 1522* ». On dit d'Anne de Pisseleu qu'elle est très ambitieuse et que ses actes sont souvent calculés.

C'est une femme très intelligente. Anne, fille d'honneur de la reine-mère Louise de Savoie depuis 1523, devient la favorite de son fils François 1^{er} à son retour (1526) de captivité suite à la défaite de Pavie (1525). C'est, dit-on à l'époque, « *une blanche de blancheur éblouis-*

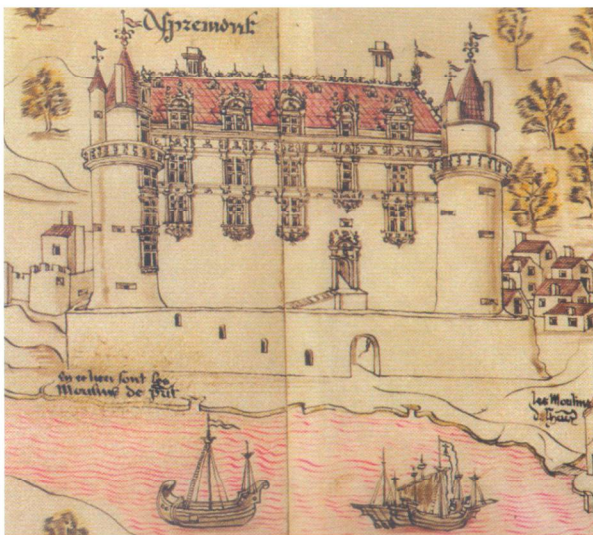


sante », « une fille spirituelle », « la plus belle des savantes et la plus savante des belles ». Elle a « les yeux bleus, le front bombé, le nez long, la bouche charmante... ».

Anne de Pisseleu ne suit pas son mari, le roi l'installe à Fontainebleau. En 1536, le comté d'Etampes est érigé par le roi en duché faisant ainsi le couple duc et duchesse, titres sous lesquels il est le plus connu. Pour éloigner sa favorite de son encombrant conjoint, le roi le fait gouverneur du Bourbonnais et de l'Auvergne.

Quant à **Jean IV de Brosse**, c'est un bon chevalier qui prend part aux premiers conflits (1534) entre les catholiques et les protestants. **Le roi accepte de lui redonner le Penthhièvre mais à condition de renoncer à la couronne ducal**. Le seigneur de Rié se soumet et, **par le traité de Crémieux signé le 23 mars 1535, retrouve son fief** breton moins Guingamp, Lannion, Moncontour et Minibriac. Il peut en prendre possession l'année suivante et fête l'événement par une imposante cérémonie faite à Lamballe le 16 octobre, puis repart en Bourbonnais où il est gouverneur, laissant ses hommes gérer ses affaires.

En 1542, François 1^{er} nomme le seigneur de Rié, gouverneur de Bretagne. Ce dernier entreprend une grande tournée en Bretagne, mais ne s'y installe pas. Il y a encore beaucoup de conflits avec les anciens occupants du Penthhièvre. Il loge au château des Essarts afin d'être plus à proximité de son gouvernement.



Le château d'Apremont dans le rouleau d'Apremont dessiné par Jehan-Baptiste Le Florentin, 1542.
Cliché Jean de Raigniac : *De Châteaux en Logis, Vendée*

Cette même année, **Jean IV devient véritablement seigneur de Rié par la transaction qu'il fait avec Philippe de Chabot** qui a reçu, comme nous l'avons vu plus haut, l'Isle de Rié confisquée au père de Jean IV. En effet, l'amiral de Brion, tombé en disgrâce, **échange Apremont et Rié contre un domaine de Jean IV, la baronnie de l'Aigle (Normandie) et de l'argent**.

Jean, maintenant seigneur de Rié et d'Apremont, continue le projet commencé sous Philippe, de rendre navigable le fleuve la Vie jusqu'au château d'Apremont. Des navires remontent déjà de Croix-de-Vie et de Saint-Gilles-sur-Vie jusqu'à Notre-Dame-de-Riez. Pour cette exécution, il demande au géomètre Jehan-Baptiste Le Florentin de réaliser le plan de la Vie et de ses rives depuis son estuaire. Ce document est connu sous le nom de *Rouleau d'Apremont* qui mesure un peu plus de 5 mè-

tres et est conservé à la Bibliothèque Nationale. Ce projet qui vaut une petite fortune et représente un travail de titan, n'est pas réalisé. Il semblerait que les finances de Jean ne sont pas au mieux car il vend vers 1540, la châtellenie d'Aizenay (Vendée) à René Gourdeau, puis **en 1545, le seigneur de Rié, qui doit beaucoup d'argent à Françoise de Longwy, la veuve de Philippe de Chabot (†1543), lui vend l'Isle de Rié, puis c'est au Poiroux d'être cédé en 1548**.

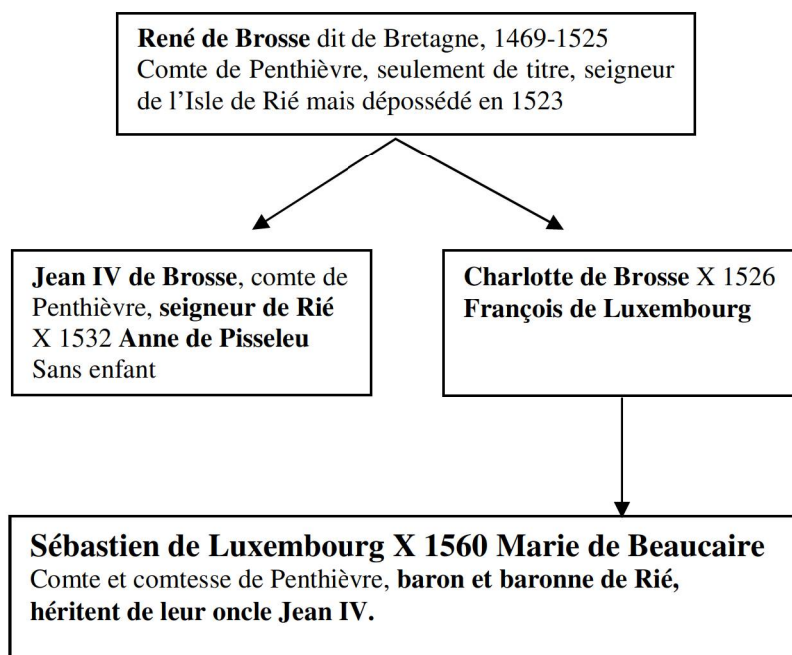
En 1547, le roi François 1^{er} décède. Il est remplacé par son fils Henri II qui a pour maîtresse Diane de Poitiers. La rivalité est grande entre Anne de Pisseleu et Diane qui oblige Anne à quitter la cour et lui confisque à son profit une partie des terres et des bijoux offerts par le défunt roi. De plus, Diane « *exhume le mari trompé, ce Jean de Brosse oublié depuis si longtemps, qui tout heureux de pouvoir profiter des biens de son infidèle épouse, exige qu'elle regagne leur château en Bretagne. L'infortunée duchesse, ainsi contrainte de mener une vie conjugale qui l'insupportait, soupirait souvent : « N'est pas veuve qui veut* ». Son mari la séquestre au château de la Hunaudaye près de Lamballe.

Le seigneur de Rié s'intéresse de plus en plus à Lamballe et décide de reconstruire un château et d'en faire sa résidence principale. Il y habite en 1555, et redonne depuis postérité au Penthievre grâce au port de Dahouët et aux moulins à fouler qui produisent un parchemin de qualité.

Jean IV donne le 4 décembre 1551, à sa demi-sœur Françoise, Palluau, Bourg-Charente, Pouzauges et Saint-Leu. Cette dernière essaie de racheter l'Isle de Rié. En 1552/1553, Jean cède à Guillaume Daniau, demeurant au bourg d'Aspremont : « *tous les droits de propriété possession et jouissance qu'il a et peut avoir sur la terre seigneurie châtelanie de Saint Gilles (sur Vie) : droits d'hommage, devoirs, cens, rentes, trois boisseaux de blé sur le village de Revreure ? et 64 raz d'avoine sur le dit village et sur ceux de la Chemellière et de la Cantinière* ».

Jean est un bon gouverneur pour la Bretagne. Il participe à la lutte contre l'envahisseur anglais en Picardie et en Artois. Après la mort du roi Henri II (1559), il applique loyalement la politique définie par la régente Catherine de Médicis et son chancelier Michel de l'Hospital. Il se heurte à la mauvaise volonté des autorités nantaises qui n'apprécient guère la politique royale, mais par sa sagesse, il évite à son peuple d'être mêlé aux guerres de religion qui débutent en 1562, après le massacre de Wassy.

Jean de Brosse et Anne de Pisseleu n'ont pas d'enfant. Au décès de Jean, survenu le 31 janvier 1565, ses biens vont à son neveu Sébastien, époux de Marie de Beaucaire, et sa nièce Madeleine, mariée en 1563, à Georges de la Tremoille (Tremouille).



LA MAISON DE BEAUCAIRE

Le Bourbonnais

La famille de Beaucaire est issue du duché du Bourbonnais, comme un rameau de la famille de Brosse. Le département de l'Allier et une partie du Cher, jusqu'à Saint-Amand-Montrond et Germiny, représentent presque l'étendue du domaine des grands seigneurs de Bourbon descendants d'un fils du roi Saint Louis. Le dernier duc est ce Charles III de Bourbon passé à l'ennemi, comme nous l'avons vu plus haut. Il meurt en 1527, alors qu'il fait le siège de Rome. Le roi François 1^{er} rattache définitivement le Bourbonnais au royaume.

La branche des Bourbon réussit à monter sur le trône par Henri de Bourbon, de Navarre, dit le roi Henri IV, comme nous le verrons plus loin.

Les domaines des Beaucaire

Nous avons extrait en grande partie ce chapitre et le suivant, de la *causerie* sur la maison de Beaucaire réalisée le 30 septembre 2000, par monsieur Daniel Bonnet, aujourd'hui disparu. Il était membre du Cercle généalogique et héraldique du Bourbonnais à Moulin, dans l'Allier.

Dans son article sur les domaines des Beaucaire, Monsieur Bonnet écrit :

« *La Maison de Beaucaire doit son patronyme au fief qu'elle possédait à l'origine dépendant de la paroisse voisine de Deux Chaises où il ne reste que fort peu de trace de ce passé.*

L'orthographe a varié selon les époques et les personnages : BEAUQUAIRE, BEAUQUERE (orthographe de la signature de Marie de Beaucaire) et BEAUCAIRE.

Selon le dictionnaire étymologique des noms de lieux en France, d'Albert Dauzat et Charles Rostaing, Beaucaire signifie : « belle levée de terre ».

La famille de Beaucaire se trouve mêlée à l'histoire de deux sites de notre Pays de Montmarault : le fief de Salleburne sur la commune de Beaune (sur-Allier) et celui de Puyguillon sur celle de Vernusse :

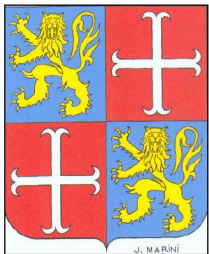


- Le domaine de Salleburne, qui comporte une motte féodale, jouit d'une situation défensive aux limites de l'Auvergne et du Bourbonnais. Il reste encore de l'époque des Beaucaire, une large tour ronde avec encorbellement de mâchicoulis, et toit pointu.

- Le grand fief de Puyguillon est dominé par l'imposant château à l'aspect presque féerique. »
(Photographie page suivante)

Les deux fiefs correspondent à deux branches de la famille : celle de Salleburne à la branche aînée, celle de Puyguillon à la branche cadette. Marie de Beaucaire appartient à cette dernière, la plus illustre.

La famille de Beaucaire



Le grand-père de Marie de Beaucaire, Pierre de Beaucaire, seigneur de Puyguillon (aveu de 1506), marié probablement à Marie de Montaignac ?, a deux enfants connus :

- **François**, né le 15 avril 1514 au château de Puyguillon, est dit seigneur de Puyguillon, de Liénèsse (Nièvre), de Chomières, de la Creste à Audes dans l'Allier.

Il est précepteur des enfants du roi Henri II, abbé de Saint-Germain-d'Auxerre, Rigny et Saint-Cyran, évêque de Metz, et en tant que tel, rapporteur du concile de Trente. François est le rédacteur de l'histoire de la bataille de Dreux (1562). Il se démet de son évêché en 1567 et se retire dans son domaine de la Creste. Il décède dans son château le 14 février 1591 et son tombeau est placé dans l'église d'Audes. Une chapelle de Beaucaire a été édifée dans la cathédrale de Bourges.

- **Jean**, père de Marie, né vers 1503, sans doute à Puyguillon a épousé vers 1525, Guyonne du Breuil, dame d'atours de la reine Claude, femme de François 1^{er}. Leur contrat de mariage est signé à Saint-Reverien le 4 avril 1527.

Sur Jean, monsieur Bonnet nous dit :

« *Jean de Beaucaire, dont la pierre tombale est dans l'église de Vernusse, dès son jeune âge, avait été admis comme gentilhomme de la maison de Jean Stuart, duc d'Albany, (chef de la garde écossaise en France), un personnage assez exceptionnel qui fut même tuteur de Catherine de Médicis. C'est sous les ordres de ce dernier qu'il prit part à la décevante campagne d'Italie qui se termina par la défaite de Pavie (1525).* » Il est donc dans le camp opposé de notre seigneur de Rié, René de Brosse.

« Il profitera vraisemblablement de la notoriété du duc d'Albany pour faire une brillante carrière qui, de premier Maître d'hôtel de la reine d'Ecosse (Marie Stuart, mariée en 1558 au roi de France, François II), comme il est dit sur son épitaphe de l'église de Vernusse, l'amènera à être nommé Grand Sénéchal du Poitou (ca 1559). Il n'est pas impossible qu'il soit encore à Puyguillon au moment de la naissance de Marie vers 1535. » Il décède le 21 juillet 1582.

Le couple aurait eu 4 enfants :

« - **Guy** qui trouva la mort en 1554 au cours de la campagne de Henri II contre Charles Quint,

- **Gilbert**, dernier porteur du nom de cette branche des de Beaucaire », marié en 1550 à Françoise de Bayard qui se remarie à Martin Rollat selon le contrat rédigé le 6 janvier 1556 (sans postérité), « lieutenant servant sous les ordres de son beau-frère de Martigues, il est tué à la bataille de Dreux, le 19 décembre 1562,

- **Marie** épouse de Sébastien de Luxembourg, prince de Martigues,

- **Charlotte**, dame de Puyguillon et de Bartillac, dame d'atours de la reine, mariée en mai 1564, à Gaspard d'Alègre, seigneur de Viverols..., réformateur des eaux et forêts de Poitou ».

Et puis, selon la liste des abbesses de l'Abbaye de Saint-Georges-de-Rennes :

- Marquize de Beauquerre, abbesse de 1592 à 1609.

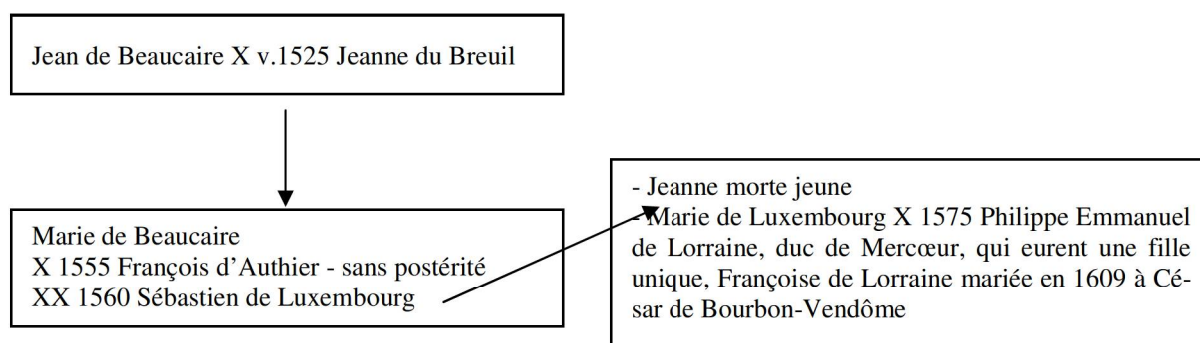
Le château de Puyguillon à Vernusse dans l'Allier



Monsieur Bonnet nous en parle en ses termes suivant : *Le grand fief de Puyguillon est dominé par l'imposant château à l'aspect presque féérique. Il ne reste, à vrai dire qu'assez peu de chose du « chastel fort » du 16^e siècle et qu'a pu connaître Marie de Beaucaire : sa large façade, ses tours, son donjon, sa grande terrasse et ses escaliers monumentaux donnent une idée de son importance.*

Il appartient aujourd'hui à Monsieur et Madame Blanzat qui nous ont aimablement communiqué cette photographie. C'est une propriété privée qui ne se visite pas.

MARIE DE BEUCAIRE : DEUX MARIAGES



Nous avons trouvé peu de chose sur la période qui précède le premier mariage de Marie de Beaucaire. On suppose qu'elle naît aux alentours de 1535. Vit-elle le jour au château de Puyguillon ? C'est possible, nous savons seulement que son père y est présent en 1523, quand il donne asile à un membre de sa famille, François Montaignac (1444-1527), seigneur d'Etangsannes, qui comme René de Brosse, est passé à l'ennemi, Charles Quint.

Marie de Beaucaire (v.1535-1613) a vécu sous 7 rois

« frères »						
François 1 ^{er}	Henri II	François II	Charles IX	Henri III	Henri IV	Louis XIII
°1494- 1515-1547	°1519- 1547-1559	°1544- 1559-1560	°1550- 1560-1574	°1551- 1574-1589	°1553- 1589-1610	°1601- 1610-1643
X 1514 Claude de France XX 1530 Eléonore d'Autriche	X 1533 Catherine de Médicis	X 1558 Marie Stuart	X 1558 Elisabeth de Hasbourg	X 1570 Louise de Lorraine de Vaudémont	X 1572 Marguerite de Valois XX 1600 Marie de Médicis	X 1515 Anne d'Autriche

Dates : ° naissance, règne en gras, X mariage

Avec, à la cour, un père maître d'hôtel, une mère dame d'atours et un oncle précepteur des enfants royaux, nous pouvons donc en déduire que Marie vit très jeune dans l'entourage royal. C'est ainsi qu'elle devient dame d'honneur de la future reine de France, Marie Stuart (1542-1587). Cette dernière est arrivée en France à l'âge de 7 ans car elle était fiancée au jeune dauphin François. C'est le seigneur de Rié, Jean IV de Brosse, qui a eu l'honneur d'escorter (1548) Marie depuis l'Ecosse. Ils se sont arrêtés à Lamballe.

Un premier mariage de 2 ans

Selon Jean Bonnet :

« Le 14 septembre 1555, Marie de Beaucaire épouse François d'Authier, seigneur de Villemontée(z) ; c'est un des cent gentilshommes de la maison du roi Henri II, par ailleurs Capitaine de la ville et du château de Compiègne. Un an après son mariage, il est promu Grand Panetier de France et gouverneur de Clermont. Marie vécut peu avec ce premier époux qui fut tué à la bataille de Saint-Quentin le 10 août 1557 ». La famille d'Authier est issue de l'Auvergne (blason ci-contre).



Son second mariage

Après le décès de son mari, Marie reste à la cour et assiste en 1558, au mariage du jeune dauphin François (1544-1560) et de la jeune princesse Marie Stuart.

Monsieur Bonnet nous dit aussi :

« *C'est la reine Marie Stuart qui favorise son second mariage avec celui que les chroniqueurs de son temps appellent le vicomte de Martigues, le chevalier sans peur* ».



Sébastien de Luxembourg (v.1530-1569), vicomte de Martigues, marquis de Beugey (Savoie), fils de François II de Luxembourg et de Charlotte de Brosse, sœur de Jean IV, descend d'une des plus illustres familles d'Europe, celle de Luxembourg qui a fourni 5 empereurs d'Allemagne et plusieurs rois de Bohême. Le fief de Martigues, situé en Provence, confisqué en 1482 au grand-père de Sébastien, François 1^{er} de Luxembourg époux de Louise de Savoie, sera redonné à Sébastien. Le rameau des vicomtes de Martigues s'éteint avec lui.

Sébastien, fils de chevalier, fait partie de ces enfants élevés dans le bruit des armes. Très jeune, il accompagne son père qu'il voit mourir au combat. C'est un catholique convaincu. Avant son mariage, sous les règnes d'Henri II et de François II, Sébastien ne cesse de guerroyer, se distinguant par sa bravoure. Il est un des hommes les plus réputés de son temps. Il est de tous les combats et particulièrement de ceux contre les armées de Charles Quint.

En 1552, il défend Metz, l'année suivante, **il est fait prisonnier au siège de Théroouanne** (Pas-de-Calais) **où son père trouve la mort**. Après ce décès, Sébastien est connu sous le nom de *prince de Martigues*. Trois ans après (1556), Sébastien est à nouveau en deuil : son frère Charles est tué au siège d'Hesdin (Pas-de-Calais). Cette même année, **il est libéré au bout de 3 ans de captivité passés à Gravelines** (Nord), contre une très forte rançon (40 000 écus « sans les autres despens »), ce qui l'oblige à vendre plusieurs de ses biens pour s'acquitter de cette dette. Il se sépare du château de Thorens (Thorens-Glières en Haute-Savoie) venant de sa grand-mère paternelle Louise de Savoie, qu'il cède à son maître d'hôtel François de Boisy, le père de Saint François de Sales qui a pris le nom du lieu-dit du château.

Après cette captivité, le vicomte de Martigues rejoint son oncle, Jean IV de Brosse, qui a restauré son château de Lamballe et on retrouve l'oncle et le neveu dans une suite de combats : Sébastien seconde Jean IV dans la défense de la Bretagne contre les Anglais et les Flamands.

En 1558, il participe à la reprise de Calais et à son retour assiste, comme Marie de Beaucaire, au mariage du dauphin François avec Marie Stuart. L'année suivante la mort accidentelle du roi Henri II fait de François le nouveau roi de France sous le nom de François II. Le jeune roi est aidé dans la gestion du royaume par sa mère Catherine de Médicis, régente, et ses oncles par alliance : François 1^{er} de Lorraine, 2^e duc de Guise et Charles, cardinal de Lorraine, frères de la mère de Marie Stuart, Marie de Lorraine, veuve de Jean V, roi d'Ecosse. Le règne de François II est marqué par les troubles religieux : les catholiques avec à leur tête François de Guise et son frère Charles et, de l'autre côté, les protestants dirigés par Antoine de Bourbon, les Condé et les Coligny qui réunirent des armées en vue d'une guerre ouverte. La situation se détériore en France lorsque les protestants organisent en mars 1560 la conjuration d'Amboise destinée à enlever le jeune roi et placer le prince Louis de Condé. L'opération échoue.

En 1560, le roi de France, en qualité d'époux de Marie Stuart, reine d'Ecosse, envoie Sébastien de Luxembourg dans ce pays car, comme en France, les guerres de religion commencent. Le vicomte de Martigues est à la tête d'un corps de mille hommes mais les Anglais étant bien supérieurs, les Français doivent capituler. Ils se replient sur Leith près d'Edimbourg. Au cours des affrontements, Sébastien est blessé d'un coup d'arquebuse à l'épaule.

Une fois rétabli, il peut penser au mariage. C'est ainsi que le 23 août 1560, il signe son contrat de mariage avec Marie de Beaucaire. Il épouse, dit-on, une femme « *que la nature avait comblée de tous les dons : physiquement d'une grande beauté...* ». La cérémonie est célébrée en novembre, les festivités se déroulent en présence du roi et de toute la cour.

Sébastien de Luxembourg (v.1530-1569)



Monsieur de Martigues
surnommé *Le Chevalier sans peur*.

Portrait réalisé vers 1555, par François Clouet
(pierre noire, sanguine, crayon bleu)
Collection, Musée Condé, Chantilly

Marie de Beaucaire (v.1535-1613)

Madame de Martigues, baronne de Rié

Miniature (auteur inconnu) extraite
du *Livre d'Heures* de Catherine de Médicis
conservé à la Bibliothèque Nationale de
Paris. L'original est en couleur.

L'auteur de l'article, par ses recherches, a reçu du
Cercle héraldique du Bourbonnais, une
photocopie du portrait de Marie de Beaucaire.
Puis, suite à cette découverte, le service des
archives de Saint-Gilles-Croix-de-Vie en a
demandé une copie sur CD ROM à la
Bibliothèque Nationale.



Le Livre d'Heures de Catherine de Médicis



Miniature de « Madame de Martignes mère de madame la duchesse de Mercœur »

Un livre d'heures, dans sa forme initiale, ne rassemble que des textes appropriés aux heures liturgiques. C'est le plus courant des ouvrages médiévaux enluminés. A la cour de France, les reines, dont Catherine de Médicis, appréciaient beaucoup les portraits. Dans son livre d'heures, Catherine fait exécuter des enluminures représentant les portraits de ses dix enfants. Dans ce livre sont aussi rassemblés des portraits des membres de la famille royale et de son entourage dont celui de Marie de Beaucaire (Madame de Martignes).



Ci-contre, portrait de Marie de Beaucaire paru dans le livre de Monsieur Lesmaris cité page 4.

Note : Nous remarquons que le cliché communiqué par le service des archives de la Bibliothèque de Paris et celui paru dans le livre de M. Lesmaris (même référence) sont un peu différents. Dans le cliché ci-contre les traits de Marie de Beaucaire sont nets, le voile n'apparaît pas. Les défauts du fond du cliché sont les mêmes.

Le couple reste un peu à Paris avec leur oncle puis, assistent aux funérailles du jeune roi François II, décédé le 5 décembre. Ce dernier est remplacé à tête du royaume par son frère Charles IX (1550-1574). Après quoi, le trio part en Bretagne en s'arrêtant à Nantes où on leur fait une brillante réception, et de là, se rend à Lamballe. Puis, Sébastien et Marie viennent vivre aux Essarts (Vendée). C'est ici, que quelques mois après, naît leur fille Jeanne dont Marie Stuart, en « *témoignage de l'affection portée à son ancienne fille d'honneur, accepte d'être l'une des marraines* ». Marie Stuart se fera représenter car, après le décès de son époux, elle retourne en août 1561 dans son Ecosse natale. Le roi Charles IX désigne l'époux de Marie de Beaucaire pour l'escorter jusqu'à Calais.

La famille de Luxembourg quitte les Essarts pour s'installer au château de Lamballe remis en état mais pas dans toute sa splendeur de 1420. La vie y est relativement calme grâce à l'habile politique du duc d'Etampes. Sébastien reste auprès de ce dernier qui est atteint d'infirmité.

Le 15 février 1562, Marie de Beaucaire met au monde, au château de Lamballe, une deuxième fille, Marie de Luxembourg. Peu après, décède la petite Jeanne. C'est à Nantes, le 16 juillet, qu'à lieu le baptême de la jeune Marie au milieu de fêtes splendides : « *Les ruelles sont tendues de riches tapisseries. Le cortège est composé des principaux habitants de la ville portant des torches blanches allumées, les archers et gentilshommes portant des torches de cire jaune. Puis vient le chariot plein de nymphes, de satyres et de musiciens. L'Université, les gens de justice, les plus grands seigneurs du pays marchent ensuite. L'artillerie du château tonne. L'église Saint-Pierre est resplendissante de draps d'or. Le baptême est célébré par Philippe du Bec, évêque de Nantes...* » (De Thou Mémoires). L'enfant a comme parrain et marraines, Antoine de Bourbon, Marie Stuart et Marguerite de France, qui se font représenter. La famille de Luxembourg loge à l'hôtel de Briord de Nantes qui a servi longtemps de logement aux gouverneurs (correspond au numéro 13 de la rue de Briord dont il reste peu de traces).

La cérémonie terminée, la princesse de Martigues repart à Lamballe et son époux au combat car la France s'agite : la première guerre de religion vient d'éclater suite au massacre de Wassy de mars 1562. Sébastien prend part à la bataille de Dreux où le frère de Marie est tué, puis au siège de Rouen.

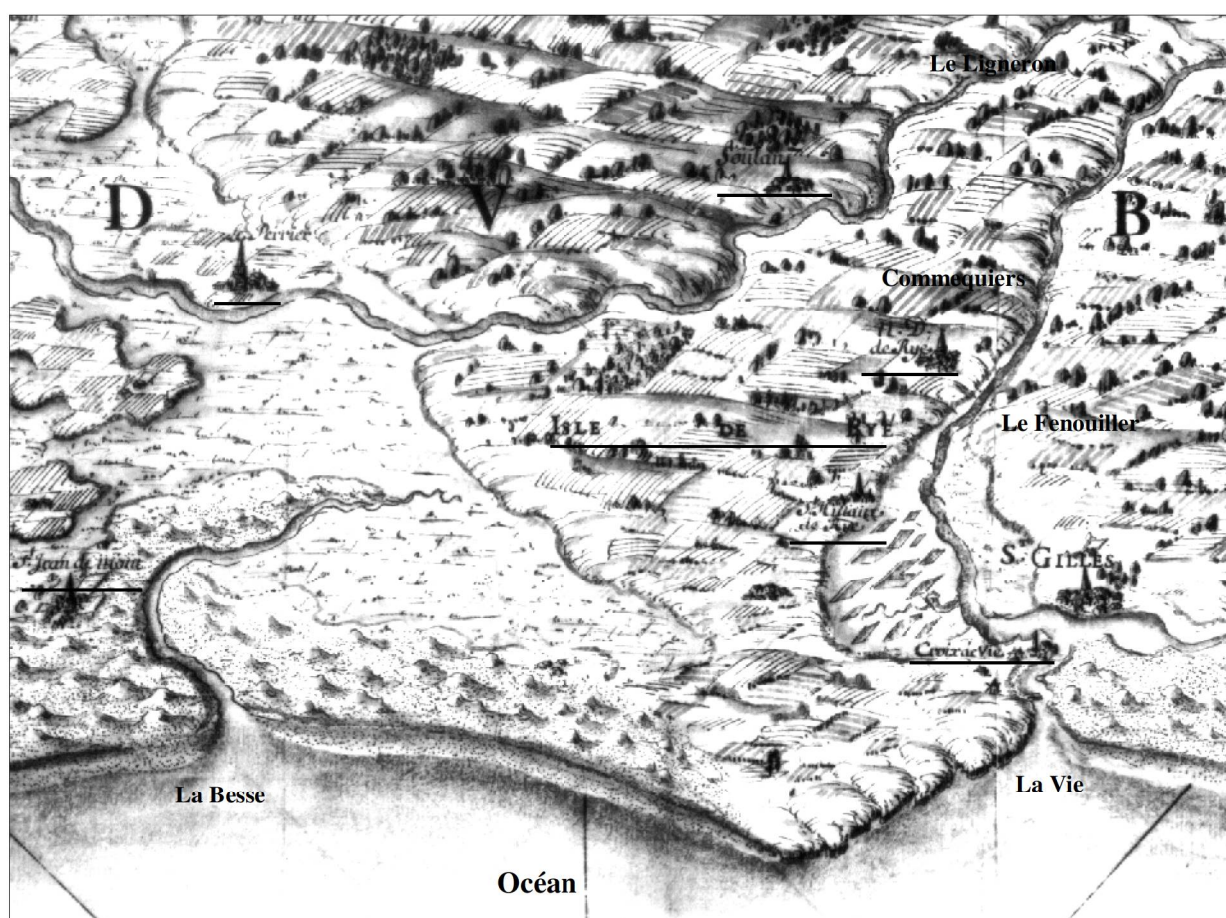
La Bretagne reste toujours calme grâce à la sagesse de son gouverneur Jean IV à l'inverse du neveu, ultra catholique, qui mène une lutte sans merci contre les protestants. Marie de Beaucaire connaîtra les 8 guerres de religion qui, durant 36 ans ((1562-1598), déchireront les deux parties. Comme Sébastien, Marie est une fervente catholique, mais essaie plutôt d'aider le peuple qui souffre. L'année 1562 est aussi celle où la Bretagne traverse une période de famine qui engendre l'année suivante une épidémie de peste provoquant des ravages importants.

La princesse de Martigues voit peu son mari et doit donc gérer seule tous les biens de la famille. Gère-t-elle également les affaires de l'oncle de Brosse ? Pourquoi le couple s'intéresse-t-il à l'Isle de Rié ? A en croire les archives, le domaine de Rié procure de bons revenus. **Toujours est-il que le 10 février 1563, Sébastien use de son droit de rachat et reprend l'île sur Jean de la Vergne, élu pour le roi au siège d'Apremont, époux de Guillemette Robert, au profit de Marie de Beaucaire.**

Signature grossie de Marie de Beaucaire dans un acte de 1580.

Parmi les aveux rendus aux Princes de Talmont par les seigneurs et dame de Rié, ceux de 1591 et de 1600, les plus faciles à lire, nous montrent qu'elle a perdu sa vraie identité d'île mais reste toutefois entourée d'eau. Sébastien et Marie découvrent « *une chatellenie qui tient :*

- *d'une part à la grande mer océanne,*
- *d'autre part a la chatellenie de St Gilles sur Vie, la rivière de Vie qui descend dans la mer entredeux, laquelle rivière est à ladite dame lige et a droit sur icelle ensemble sur havre dudit St Gilles tout droit d'ancrage et ce qui en dépend,*
- *d'autre part à la terre du Fenouïller, la dite rivière entredeux,*
- *d'autre part à la baronnie de Commequiers et chatellenie de Soullendeau, la rivière de Ligneron entredeux*
- *d'autre part à la chatellenie du Perier, l'abesse qui vient du pays bare entredeux*
- *d'autre aux terres et Isle de Mont, lacheneau qui rend au Porteau de cul de mer entredeux ».*



Extrait de la « *Carte topographique des costes maritimes de Poictou, et de Retz, avec les isle de Dieu, Noirmousyier, le Pillier, et Bouïn. Eschelle d'une lieue* » – « *Par le chevalier de Clerville commissaire général des fortifications de France* ». Coll. B.N

Clerville a vécu de 1610 à 1677 – Carte réalisée dans les années 1660.

Les indications : Océan, La Vie, La Besse et Le Ligneron ; Le Fenouiller et Commequiers ainsi que le soulignement des lieux ont été ajoutés par l'auteur de l'article.

et qui consiste

« *en droit de haute moyenne et basse juridiction avec tous exercices dicelle et tout droit de chatel et chatellenie, sceau, contrats, poix aulnages, mesure de bled et vin et marc et reformation, dicelle, cens rente et devoirs par deniers, vin, bled, avoine, poulailler, sel, terrage et autres espèces de devoir, garenne à poil et à plume par toute la dite terre et chatellenie, droit de franchise et naufrage et adventure de mer, succession de batards et biens aubeynes, amandes et forfaitures à cause de ladite chatellenie...* ».

Dans un autre document, que l'auteur de cet article se souvient avoir lu, mais à ce jour ne l'a pas retrouvé, il n'est pas question de château, mais d'un logis dit « hostel Saint Mars » sur Notre Dame de Rié, lieu d'accueil des seigneurs ou dames de Rié, qui doit être réparé.

En 1564, la population doit s'adapter au changement du calendrier. En effet, un édit fixe le commencement de l'année au 1^{er} janvier au lieu de la veille de Pâques.

Le 31 janvier 1565, les familles de Luxembourg et de Brosse, la Bretagne et principalement la ville de Lamballe sont en deuil : Jean IV de Brosse vient de mourir. Il est inhumé aux Cordeliers de Guingamp auprès d'autres membres de la famille de Penthievre. Une personne qui ne doit pas verser de larmes, c'est la veuve. Anne de Pisseleu a dû attendre dix-huit années pour être enfin débarrassée de son époux et retrouver sa liberté. Elle a gardé son domaine de Challuau (Villecerf en Seine et marne) et possède un hôtel, rue de l'Hirondelle à Paris.

Le comte de Penthievre, par son testament, déshérite Anne : « *Quant à ma femme, Dieu est témoin de mon intention que je crois agréable ; et n'ayant point voulu servir ni tenir lieu de femme, elle ne peut demander douaire* (part qui revient à la veuve) ». Il lègue ses biens aux enfants de sa sœur Charlotte, veuve de François II de Luxembourg, vicomte de Martigues : **Sébastien reçoit les Essarts...** ; **Madeleine**, dame de Pleslo, mariée en 1563 à Georges de la Tremoille, baron de Royan, **hérite d'Apremont...** Sébastien a eu deux frères : Charles, tué en 1553, marié à Claude de Laval (veuve) dont une fille morte jeune, et Philippe décédé très tôt. Dans son testament, le seigneur de Rié demande à Marie de Beaucaire d'être une bonne mère de famille, de bien élever ses enfants et surtout de ne pas les laisser « *troubler des nouvelles opinions de religion* ». Il regrette de n'avoir pu empêcher tous les grands maux dont a souffert la Bretagne.

Sébastien succède à son oncle dans les fonctions de gouverneur. Il fait son entrée officielle dans Nantes, porte Saint-Nicolas. Comme de coutumes, de grandes festivités sont organisées. Marie reçoit de nombreux cadeaux : des confitures, des dragées, 2 livres de soie d'Espagne... Le couple fait sa résidence nantaise à l'hôtel de Briord, un des plus beaux de Nantes.

Si l'oncle s'est attaché à rapprocher plutôt qu'à sévir et à combattre, il en est tout autrement du neveu : ardent catholique, il est impitoyable envers ceux qui ne le sont pas. Il ne connaît et n'emploie d'autre moyen de persuasion que les armes. La reine mère, Catherine de Médicis, lui écrit « *d'imiter la conduite de son oncle* » et de se faire « *... autant aimer et estimer de tout le monde, comme était celui-ci* ». Mais rien n'y fait, Sébastien ne change pas, il reste un catholique intransigeant et de mauvais caractère. Il passe son temps à lever des troupes et à combattre les calvinistes. Sébastien n'amène que des troubles en Bretagne.

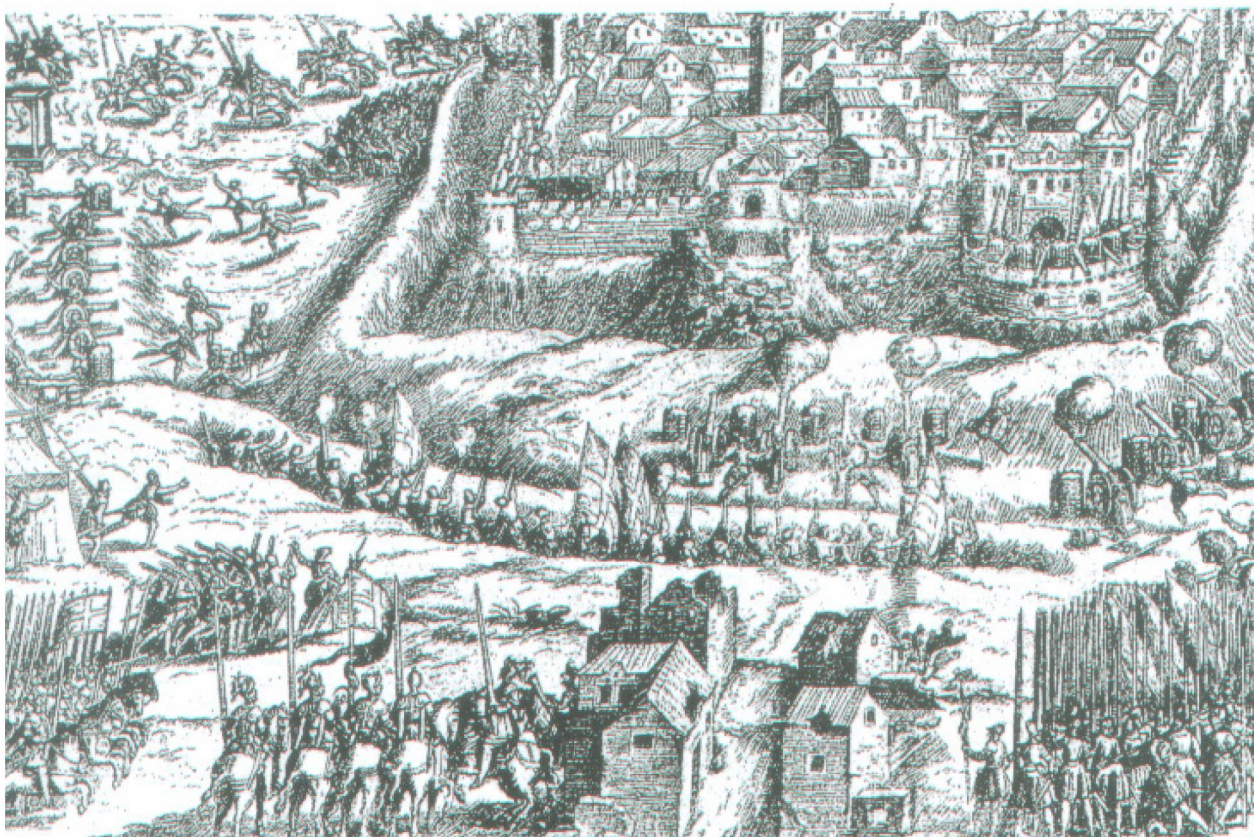
En tant qu'épouse du gouverneur de Bretagne, Marie de Beaucaire vit le plus souvent à Nantes où elle doit gérer aussi les affaires professionnelles : « *Elle était douée d'une intelligence très avertie, sachant utilement seconder son mari dans le gouvernement de Bretagne et jamais le palais du gouverneur, à Nantes, n'avait été le lieu de réceptions aussi brillantes* ». On ne s'étonnera pas dès lors qu'elle ait pu nourrir quelques ambitions politiques, entre autres de faire valoir les droits héréditaires de son époux au duché de Bretagne, malgré la renonciation qui en a été faite par ses ancêtres. Elle n'oublie pas Lamballe où elle fait de nombreux séjours.

En 1567, Sébastien prend des mesures tyranniques contre les protestants qui menacent d'attaquer Nantes. L'année suivante, la troisième guerre contre les huguenots commence. Marie voit, sur ordre du roi Charles IX, une fois de plus son époux quitter la Bretagne pour aller les combattre. La Rochelle devient la capitale de la Réforme où s'installe Jeanne d'Albret et son fils Henri de Navarre, le futur roi Henri IV. La violence gagne le littoral du Poitou et les églises sont

mises à sac dont celle de Saint-Hilaire-de-Riez. A Croix-de-Vie, le lieu-dit de la Motte-Ruffé est le fief du seigneur protestant de Montauzier. Cette même année 1568, Sébastien, par arrêt du Parlement de Paris du 25 septembre, entre en possession de la vicomté de Martigues (Provence) enlevé à son grand-père.

Charles IX récompense Sébastien pour sa bravoure et le sens de la stratégie dont il fait preuve sur les champs de bataille, en élevant le comté de Penthievre en duché-pairie par lettres datées du 7 septembre 1569, de Plessis les Tours.

Aussitôt, il doit partir livrer combat à Saint-Jean-d'Angély (Charentes-Maritimes), place forte des huguenots. Les catholiques en deviennent maîtres mais Sébastien y perd la vie. **C'est à Lamballe que Marie apprend sa mort survenue le 19 novembre suite à « un coup d'arquebuse reçue à la tête, en faisant dresser une batterie et loger ses soldats derrière des gabions. Il tomba dans la tranchée et Gassion, son maître d'hôtel, qui se trouva près de lui, l'emporta dans le camp où il mourut quelque temps après ».**



Le siège de Saint-Jean-d'Angély

Gravure reproduite de *Histoire de la Ville, Commune et Sénéchaussée de Saint Jean d'Angély* – Eugène Réveillaud, 1909. Origine : *Recueil de Torterel et Perissin*, publié sous la direction de M. Alfred Franklin (Fischbacher, éditeur Paris 1886).

Le corps de Sébastien est transporté de Saint-Jean-d'Angély aux Essarts. Son épouse fait acheminer le cercueil aux Cordeliers de Nantes, puis à Lamballe. Elle le fait inhumer près de son oncle Jean IV de Brosse dans le caveau des Penthievre, dit *Voûte de Charles de Blois* qui se trouve dans l'église des Cordeliers de Guingamp. Le roi fait rendre à son lieutenant les plus grands honneurs. Le 14 décembre 1569, « un service pour l'âme de Sébastien de Luxembourg, gouverneur de Bretagne », est donné en la cathédrale de Nantes.

Sébastien de Luxembourg passa donc sa courte vie au combat en se faisant remarquer par sa bravoure, mais les chroniqueurs de l'époque, dont Brantôme et Philippe Lenoir, nous dressent un portrait peu flatteur de l'époux de la baronne de Rié : « *C'est un être débordant de méchanceté, son caractère violent ne pouvait amener que des troubles, le bras part plus vite que le pied* ».

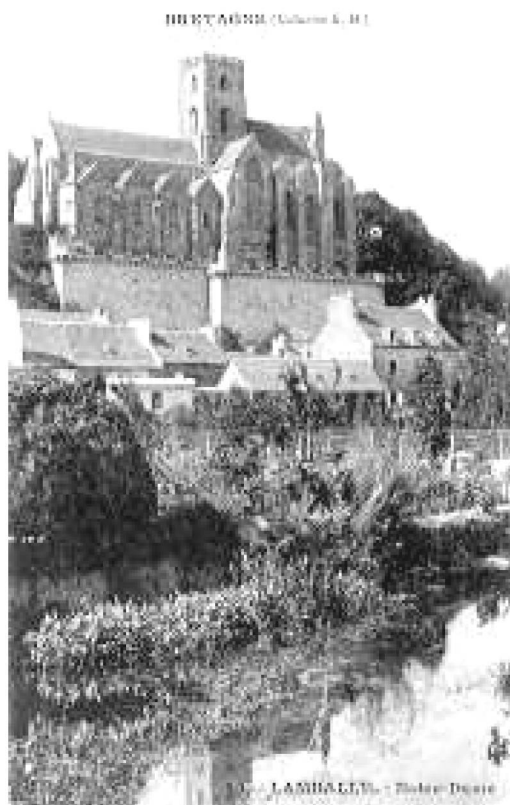
Marie de Beaucaire vécut 9 ans avec Sébastien, pour qui *verser le sang des hérétiques était rendre gloire à Dieu*, dans une France déchirée. Le gouvernement de Bretagne est donné au duc de Montpensier.

MARIE : VEUVE DURANT 44 ANS

Après le décès du prince de Martigues, la baronne de Rié est dite « *dame de Martigues, duchesse de Penthievre, tutrice testamentaire de Marie, fille du duc de Penthievre, pair de France* » et aussi « *dame de Martigues, duchesse douairière de Penthievre, marquise de Beaugé, comtesse de Plourhan, baronne des Essarts, de Coëtmen et de Ryé, veuve de très haut et illustre Bastien de Luxembourg, duc dudit Penthievre, pair de France, seigneur de Martigues, marquis de Beaugé, comte de Plourhan, vivant, gouverneur pour le Roy en Bretagne...* »

Dès son veuvage, les chroniqueurs du temps la désignent sous le nom de *Madame ou vicomtesse de Martigues*. Selon son testament, Sébastien a légué tous ses biens à sa fille dite Marie de Luxembourg qui devient duchesse de Penthievre et princesse de Martigues.

Marie de Beaucaire reste vivre à Lamballe avec la petite Marie qui n'a que 7 ans et demi. Elle passe son temps à gérer ses biens répartis dans toute la France et à prier. C'est dans la chapelle du château, maintenant dite Collégiale Notre Dame que Marie, accompagnée souvent de sa fille, vient à la messe et se recueillir. C'est la seule construction qui reste de l'époque : « *un édifice de 44 mètres de long sur 22 de large et flanqué de contrefort, qui, jugée sur un rocher taillé à pic, domine la ville de Lamballe* ». Le château a été rasé en 1626 sur ordre de Richelieu et a fait place à espace ouvert au public.



Nous pouvons imaginer notre dame de Rié essayant, *avec l'aide de Dieu*, de résoudre les nombreux problèmes matériels et sociaux surgissant dans ses propriétés. Bien qu'entourée d'hommes d'affaires, de confiance (ou soi-disant), la tâche n'est pas facile pour Marie. Malgré son éloignement, elle semble « proche » des habitants vivant sur ses domaines, mais toutes les décisions qu'elle prend sont souvent le résultat de rapports qu'elle reçoit de ses hommes de main. La gestion de l'Isle de Rié qui relève de la principauté de Talmont et du roi pour le port et les marais salants, est confiée à un fermier général ou procureur fiscal.

En 1571, c'est la désolation à Lamballe qui subit un orage terrible et des inondations importantes. Le conflit religieux a peu gagné la Bretagne à l'inverse du royaume de France qui s'enfonce dans la guerre d'où s'ensuit le massacre de la Saint-Barthélemy (1572). Cet événement se produit une semaine après le mariage (18-08-1572) de Marguerite de Valois, la sœur du roi.

Collection privée : La Collégiale Notre-Dame de Lamballe, juchée sur son piton rocheux, domine la ville. Extrait d'une carte postale aimablement prêtée à l'auteur.

1575-1602 : le mariage de sa fille



Le roi Henri III, qui a épousé le 15 février 1575, Louise de Vaudémont, de Lorraine, décide de marier la fille de Marie de Beaucaire à son beau-frère Philippe Emmanuel de Vaudémont (1558-1602), de Lorraine, duc de Mercœur. (Ci-contre le blason de la famille de Lorraine)

La jeune Marie de Luxembourg est l'une des plus riches héritières du royaume : duchesse de Penthievre, vicomtesse de Martigues, marquise de Beauguey, dame d'Evian, de Festerne, de Montay, de Vevay, de Blomay, de la Tour du Peil et de Rancourt, **des Essarts**, de **Rié**..., et le duc de Mercœur, demi-frère de la reine, l'un des plus beaux partis de France. Philippe Emmanuel de Vaudémont, né en 1558, est le fils de Nicolas de Vaudémont, oncle des ligueurs Henri, duc de Guise et Louis, cardinal de Lorraine. Il porte le titre de duc de Mercœur, marquis de Nomeny, pair de France et prince du Saint-Empire. C'est « *un homme instruit, de taille élevée, de figure noble* ». Le mariage a lieu le 12 juillet 1575 à Paris, suivi d'une tournée dans le duché de Penthievre par les jeunes époux.



Inscriptions :

PHILIPPE EMAN. DE LORRAINE
Duc de Mercœur

Né le 7bre 1558, Mort à Nuremberg le 19 Février 1602

D'après une gravure de Thomas de Leu

Collection. du Musée Condé, Chantilly



Marie de Luxembourg (1592-1623),
dite *La Belle Nantaise*

Le tableau, d'un auteur inconnu, n'est pas exposé car il est très abîmé. Collection de la B.N.

Sur CD Rom aux archives de Saint-Gilles-Croix-de-Vie

En 1576, la France est dans sa 5^e guerre de religion. Les ultra-catholiques, fortement opposés à la politique du roi qui octroie trop de concessions pour la pratique du culte réformé, forment la *Sainte Ligue* dirigée par Henri de Guise dit le *Balafré*, cousin de Philippe de Mercœur. Ils conspirent de plus en plus contre le roi. Henri de Navarre devient le chef des protestants dont les quartiers sont toujours à la Rochelle. Mercœur, rangé du côté de ses cousins, passe son temps au combat.

Marie de Beaucaire reçoit souvent la visite de sa fille dont le mari est peu présent. Les deux femmes, dites baronnes de Rié, gèrent toutes les deux leurs nombreux domaines. Le 26 octobre 1576, Marie de Beaucaire est en affaire avec Henri de Navarre pour les seigneuries de Lautrec, Villeneuve, Barbezan... Une lettre datée de Nantes du 22 mai 1578, nous indique qu'elle a vendu un diamant au roi Henri III pour 12 000 livres (pourquoi ?). Le fonds de la baronnie de Rié, aux Archives départementales de la Vendée nous révèle la gestion importante que nécessite

l'Isle de Rié, les procédures diverses n'en finissent pas. Le fief de Rié couvre principalement les îles de Notre-Dame et de Saint-Hilaire-de-Rié, mais il y a encore un petit bout de terre situé « hors de l'île et deçà les ponts », donc sur le continent, qui pose encore problème. Il consiste « en prés, pâturages, landes appelées les Aulnaies, borderies, four à ban... le tout confrontant au grand étier de Rié, que Jean de Brosse a vendu en 1546, à son fermier ». En 1581, Philippe Emmanuel de Lorraine, duc de Mercœur, et Marie de Luxembourg, sa femme, usent du droit de rachat.

Le 21 juillet 1582, Marie de Beaucaire a la douleur de perdre son père, sénéchal du Poitou. Elle hérite des baronnies de *La Font-Saint-Mageron* et *Thiroiseau* qu'elle vend aussitôt au fiancé de sa nièce, Gabrielle d'Alègre, à qui elle donne 4 000 écus le jour de son mariage. La baronne de Rié est très généreuse envers sa famille.

Cette même année, Henri III pensait compter sur la fidélité de la Bretagne mais tout bascule le 5 septembre 1582, quand il nomme son beau-frère Mercœur, malgré les réserves de ses conseillers, gouverneur de Bretagne. Cette charge permet au gendre de la baronne de Rié d'essayer de faire revivre les prétentions de son épouse sur le duché de Bretagne. Le duc de Mercœur prend son premier contact avec la Bretagne aux Etats de Vannes, le 30 novembre 1582.

Le 19 mai 1583, la famille de Mercœur arrive à Nantes où elle s'installe à l'hôtel de Briord qu'on avait meublé exprès. En septembre, le nouveau gouverneur de Bretagne fait son « entrée » triomphale à Nantes par la porte Saint-Nicolas en direction de la cathédrale. L'abbé Travers écrit : « Ni les ducs de Bretagne, ni le roi de France, ni la reine Anne de Bretagne n'avaient eu de réception semblable. Le clergé, les religieux, l'université et tous les corps de la ville avec la milice bourgeoise, une foule de gentilshommes allèrent au-devant du nouveau gouverneur qui était descendu chez André Rhuys à l'entrée de la Fosse » (*De Thou. Mémoires*). Le grand cérémonial d'accueil aura nécessité deux mois de préparation.

Durant les années 1583-1584, la Bretagne connaît une nouvelle épidémie de peste. Péronnelle, la nièce de Marie (fille de sa sœur Charlotte, et de Gaspard d'Alègre) qui était avec elle à Lamballe, en meurt le 9 mars 1583.

Les deux baronnes de Rié se retrouvent à administrer les affaires bretonnes pendant que le duc Mercœur s'affaire à faire fortifier le château de Nantes (bastion de la Tour du Port et demi-bastion de Saint Pierre).

En 1584, Marie de Beaucaire voit commencer les premières hostilités entre son gendre et le roi : Henri III n'a pas d'héritier direct, c'est donc Henri, roi de Navarre, protestant, qui en devient le prétendant. La religion du futur roi est intolérable pour la Ligue ; les ligueurs décident de barrer la route du trône à Henri de Navarre et de désigner l'oncle de ce dernier, le vieux cardinal Charles de Bourbon, comme futur roi. Entré dans la *Sainte Ligue*, le duc de Mercœur est mêlé à plusieurs intrigues contre le pouvoir royal ; accusé de complicité avec les de Guise, il échappe aux sentences du roi grâce à l'aide de la reine qui le prévient du danger. Il réussit toutefois à mobiliser une partie de la Bretagne qui ne voulait pas d'un roi huguenot.

La Ligue gagne du terrain alors, sous la pression de sa mère Catherine de Médicis, Henri III signe, le 7 juillet 1585, le traité de Nemours qui met la royauté sous la coupe de la Ligue. Henri de Navarre réagit à ce traité qui ne reconnaît que la religion catholique. La France entre dans sa huitième guerre de religion qui se transforme en guerre civile, puis en guerre étrangère quand les Espagnols, pour les catholiques, les Anglais et les Allemands, pour les huguenots, s'en mêlent.

L'oncle de Marie de Beaucaire, François de Beaucaire, est aussi un ardent ligueur et, pour soutenir la *Sainte Union*, lève un impôt sur ses terres vers 1585.

Les troupes d'Henri de Navarre veulent se rendre en Bretagne. Elles progressent vers Nantes en passant par le Poitou. Alors Mercœur et son armée franchissent la Loire, les deux parties s'affrontent dans plusieurs villes, comme en octobre 1588 dans celle de Beauvoir-sur-Mer (Vendée), en présence du futur Henri IV.

Puis la Ligue prenant trop de pouvoir, Henri III se rapproche de son beau-frère Henri de Navarre, bien que celui-ci refuse d'abjurer à sa demande. C'est ainsi que le roi décide de faire assassiner, en décembre 1588, les chefs ligueurs, Henri de Guise et Louis de Lorraine, les cousins du gouverneur. Le gendre de Marie de Beaucaire abandonne toute réserve après la mort de ses cousins : il rompt avec Henri III et devient chef de la Ligue en Bretagne, combat les troupes royales, collabore avec les troupes espagnoles. Par cette action, il entend aussi soutenir les droits que sa femme, Marie de Luxembourg, revendique sur le duché de Bretagne. Sa nomination à la tête du gouvernement de la Bretagne se révèle être une erreur qui met le pays à feu et à sang après le Poitou. Les talents militaires de Mercœur sont médiocres, on le nomme le duc de *Recule*.

La duchesse de Mercœur, proche de son mari, fait partie des femmes qui s'illustrent dans ce conflit. Elle joue un rôle important à Nantes où elle impose les idées de son époux qui reste ainsi maître de la ville. Dans le livret *DEFFAICTE DE L'ARMEE DU PRINCE DE DOMBES au pays et Duché de Bretagne : Par Monseigneur le Duc de Mercœur - A LYON, PAR JEHAN PILLEHOTTE, Libraire de la Sainte Union 1590 - Avec privilege de Monseigneur le Duc de Mayenne*, on peut lire : « *Je ne puis obmettre la diligēce & le soin dont Madame de Mercœur a usé en l'absence de Mondit seigneur son mary, à pourvoir aux inconveniens qui sont arrives à Nantes & aux environs : car ayant advertissement que les ennemis auroient surpris le bourg de Saint Lezaire (Nazaire), qui est à l'embouscheure de la riviere de Loyre...* ».

La vie à Lamballe devient de plus en plus difficile pour la baronne de Rié. Le château, place forte du duc de Mercœur, subit de nombreuses attaques. Voyant le comportement de Mercœur, le roi le destitue de sa charge de gouverneur et lance ses troupes à l'assaut de Lamballe. La famille a eu le temps de transférer les papiers et meubles précieux à Dinan mais cette ville est elle aussi attaquée et la citadelle pillée.

A la demande de son gendre, Marie de Beaucaire abandonne Lamballe devenu trop dangereux et rejoint sa fille qui vit à Nantes, mais Marie habitera dans la région nantaise au château familial d'Indret comme nous le confirme un acte du 13 mars 1596 : « *estant à présent en l'isle d'Indrette les Nantes, laquelle a baillé...* ».



INDRET — ANCIEN CHATEAU DU DUC DE MERCEUR (1591-1613), OCCUPÉ PAR L'ADMINISTRATEUR DE L'ONCLE D'INDRET

Le château féodal d'Indret près de Nantes a été construit en 1420 par le duc de Bretagne, Jean V. Il devient la propriété du duc de Mercœur en 1588. En 1642, il est racheté en même temps que l'île par le roi Louis XIII. Huit ans plus tard, la reine Anne d'Autriche en fait don à Abraham Duquesne. Aujourd'hui, il est la propriété de l'Etat. Ci-contre carte postale du château d'Indret paru dans le livre de Monsieur Ricordeau : *Mémoire en images – La Basse Loire*, tome II, 2000

Le pays de Lamballe est pillé, ravagé. Marie de Beaucaire vivra 10 années difficiles dans ce climat de guerres.

Le 21 mai 1589, Marie de Beaucaire a le bonheur de voir naître Philippe, son premier petit-fils. Malheureusement, cette joie sera de courte durée car l'enfant décède le 11 novembre 1590. Mercœur lui avait donné les titres de prince et duc de Bretagne.

La même année, le roi Henri III est assassiné faisant ainsi d'Henri de Navarre, Henri IV roi de France. Ce dernier veut reconquérir le royaume alors il intensifie les combats en affrontant directement la Ligue.

En 1591, une révolution éclate à Guingamp et le site des Cordeliers, où est enterrée la famille de Penthièvre, est saccagé. Marie de Beaucaire fait transférer les corps de son époux et de Jean IV de Brosse dans le cœur de la basilique de cette ville. Cette même année, l'oncle François

de Beaucaire décède et il semble que c'est Charlotte, la sœur de Marie, qui reçoit en héritage ses nombreuses terres.

Le 8 novembre 1592, la joie revient dans la famille : la duchesse de Mercœur accouche à Nantes, de François et de Françoise baptisés le même jour d'après le registre paroissial des baptêmes de Saint-Vincent :

« 1592-1611. - Saint-Vincent. - Baptêmes. - Curé, Yves Boullangier. - L'an 1592, 5 novbre, ont esté baptisés François et Françoise, frère et sœur jumeaux, enfans de très N. et très I. Prince Phe-Emanuel de Lorraine, duc de Mercœur et de Penthievre, Pair de France, Prince du St-Empire et de Martigues, Gouverneur de Bretagne, et très I. Princesse Marie de Luxembourg, naiz, lad. F. sur les 3 heures, et ledit F. entre les 4 à 5 heures, le tout du matin dud. jour. Lesquelz ont été tenuz par des pauvres et par eux nommez desdits noms... » (série Saint Vincent GG. 396. - In-f°, papier, 135 fos.)

Les parrains et marraines choisis parmi de pauvres mendiants eurent une pension viagère. Le petit François décède le 13 mars de l'année suivante. Il est inhumé avec son frère dont le caveau est dans l'église des religieuses de Sainte Claire. Sensible à la pauvreté, Marie de Luxembourg est toutefois une grande dépensière, particulièrement en réceptions. Elle tient une cour brillante malgré les circonstances politiques. Marie de Beaucaire sillonne la France pour voir l'état de ses domaines situés en Bretagne, en Poitou, à Paris, en Bourbonnais, etc., comme le prouvent de nombreux actes notariés. En 1593, Henri IV abjure et l'année suivante il est couronné roi.

Enfin, en 1598, Marie apprend que son gendre se soumet à Henri IV. En effet, Mercœur voyant de plus en plus la partie perdue, décide de conclure avec le roi. Le 18 février, ce dernier quitte Paris afin de rencontrer Mercœur à Angers et de se rendre à Nantes. Le roi promet à la reine Louise de traiter son frère avec « *humanité* ». Mercœur ne se rend pas à Angers, il laisse ses délégués et son épouse signer l'édit qui scellera la paix entre le roi et lui.

Pour cela, Marie de Luxembourg rencontre d'abord au Pont-de-Cé, près d'Angers, Gabrielle d'Estrées, maîtresse du roi, pour conclure les fiançailles de sa fille Françoise de Lorraine (6 ans) avec César de Bourbon (4 ans), fait duc de Vendôme, fils légitimé de Gabrielle et d'Henri IV. La duchesse de Mercœur avait rêvé d'un autre parti pour la plus riche héritière du royaume, qui représentait les maisons de Lorraine, de Luxembourg, de Penthievre... César n'est qu'un bâtard, fut-il du roi, mais Marie n'a pas le choix.

Ensuite Marie de Luxembourg se rend à Angers où se trouve le roi. Connaissant les faiblesses d'Henri IV pour les femmes, les conseillers de ce dernier ne voient pas d'un bon œil sa rencontre avec la duchesse de Mercœur. En effet, le roi peut se laisser attendrir par celle-ci. C'est ce qui arrive, et cela met en colère le ministre Sully car les conditions imposées à Mercœur sont moins dures que celles prévues. Henri IV demande à Marie de renoncer au droit sur la Bretagne et à Mercœur de retirer toutes ses troupes françaises et étrangères, de rendre toutes ses places fortes contre de nombreux avantages ; il garde la plupart de ses biens, obtient une amnistie... et une pension. Le 25 mars, le traité si impatiemment attendu est enfin signé et ainsi se termine cette longue guerre civile.

Marie de Beaucaire était du voyage. Les fiançailles sont célébrées aussitôt à Angers avec magnificences comme pour un fils de France légitime. Puis le contrat de mariage est signé le 5 avril. Henri IV, lui, se rend à Nantes où il signe le 30 avril *l'Edit de Nantes*. Cette même année, la duchesse de Mercœur achète Ancenis.

La famille de Mercœur quitte Nantes où, par son charme et sa beauté, Marie a été surnommée la « *Belle Nantaise* ». Les historiens de l'époque la disent intelligente et ambitieuse. On rencontre de nombreux lettrés dans son entourage.

Philippe, lui, laisse le souvenir d'un grand seigneur cultivé, dont les parents « *avoient pris un soin particulier à faire apprendre à leurs enfans de parler nettement, et de bonne grâce. Il a esté estimé l'un des mieux disans, et des plus eloquens Princes de son siècle, s'estant exercé en sa jeunesse à la prononciation des langues Latine, Françoise, Allemande, Italiene, et Castil-*

lane ». Il a donné des spectacles somptueux. Le duc emportait l'*Illiade* dans ses bagages et durant ses campagnes il composait des odes. Sa bibliothèque comptait dix-huit mille volumes en 1608. Plusieurs bâtiments ont été édifiés durant leur présence.

Le couple semble s'installer dans l'entourage royal. Les relations avec Henri IV paraissent très amicales si l'on en croit l'anecdote suivante entre le roi et la duchesse de Mercœur qui s'étonne de le voir *faire les cheveux* au petit César : « *Pourquoi non ? ma cousine... C'est moi qui fais la barbe à tout le monde. Voyez vous point comme je l'y ai bien faite, ces jours passés, à Monsieur de Mercœur, votre mari !* ». Quant à Marie de Beaucaire, elle se sépare de sa fille et part visiter le domaine de Penthievre où elle ne trouve que ruine et désolation. La peste fait à nouveau son apparition.

En octobre 1599, elle assiste au départ de son gendre qui prend du service dans les armées de l'empereur de Hongrie, Rodolphe II. Il veut continuer à mettre sa vie au service de la religion. Les Turcs menacent d'envahir toute l'Europe. Il part les combattre en Hongrie avec son frère Henri, comte de Chaligny.

L'absence de Mercœur apporte le calme au pays. La duchesse de Mercœur et la petite Françoise, dite de Lorraine, rejoignent Lamballe retrouver Marie de Beaucaire. Les deux baronnes de Rié s'emploient à réparer les malheurs de la guerre afin de développer la prospérité de leurs domaines. Elles s'occupent de nombreuses œuvres pieuses tant le pays est pauvre. Dans les paroisses de Saint Hilaire de Rié et de Notre Dame de Rié, des notables et la baronne de Rié font dire des messes pour eux et leurs familles, dont l'argent versé doit être distribué aux pauvres de l'Isle de Rié.

Le 11 janvier 1600, Marie de Beaucaire rend foy et hommage pour l'Isle de Rié par un acte passé au Châtelet à Paris. Durant son séjour elle est dite : « **demeurant à présent au lieu de la Roquette près ladite paroisse de St Paul** ».

Un an après, les dames de Rié et la jeune Françoise partent à Moulins (Allier) pour assister la reine mère, Louise de Lorraine, dans ses derniers jours. Elle décède le 28 janvier 1601 et laisse par testament pour héritière sa belle-sœur, Marie de Luxembourg. L'année suivante, c'est Philippe-Emmanuel de Mercœur qui meurt au cours du voyage qui le ramenait en France. Après s'être fait remarquer en « *combattant à un contre cinq, les forces anti-ottomanes, galvanisées par leur chapelain, écrasent les Turcs à Szekes-Fejerdars, près d'Albe Royale, en Hongrie* ». Il vient revoir sa famille lorsqu'il est emporté, à 44 ans, par la fièvre pourprée le 19 février 1602 à Nuremberg. Il est enterré en Lorraine dans le tombeau de ses ancêtres.

La duchesse de Mercœur part seule vivre son veuvage, laissant Marie de Beaucaire avec sa petite-fille Françoise.

1603-1613 : les 10 dernières années de sa vie

Marie de Beaucaire vit le plus possible à Lamballe car elle aime cette région et est très estimée de la population. Elle passe beaucoup de temps dans la gestion des affaires familiales puisque sa fille est absente. En outre, la liquidation de la succession de Louise de Lorraine est très compliquée ; l'actif ne couvre pas les dettes. Les dames de Rié acceptent de vendre des biens avec faculté de rachat pour désintéresser tous les créanciers. La duchesse de Mercœur a reçu entre autres le château de Chenonceau mais au nom de Françoise.

Dans l'acte du 2 avril 1604, on découvre que :

« *Furent présentes en leurs personnes très haultes et excellentes dames et princesses **Madame Marie de Beauquere**, dame de Martigues, baronne des isles de Rhé (Ryé), des Essarts et Loblonnière, **madame Marie de Luxembourg**, duchesse de Penthievre, pair de France, douairière de Mercœur, princesse de Martigues, veufve de feu très hault et puissant Monseigneur Philippe Emmanuel de Lorraine, vivant duc dsd. duchés de Mercœur et de Penthievre, pair de France, prince du Saint-Empire et dudit Martigues, marquis de Nomeny et de Saulge, comte de Chaligny et de Ploreh, et lieutenant général de l'Empereur en ses armées contre les infidèles, ladite dame de Mercœur tant en son propre et privé nom que **comme tutrice de très haulte et il-***

lustre princesse Mademoiselle Françoise de Lorraine, fille myneure dud. Défunt seigneur duc de madicte dame de Mercœur, et le sieur Chappelain, noble homme, conseiller et trésorier des maisons et finances de lad. Dame duchesse de Mercœur demeurant à Paris, rue de la Tixanderie, paroisse de Saint-Jean-en-Grève, vendent solidairement à Messire Guillaume Le Cirier, chevallier, seigneur de Neufchelle, du Plessis-sur-Autheuil et autres lieux, demeurant à Paris en l'hôtel de Nemours, rue Pavée, paroisse Saint-André-des-Arcs, 750 livres tournois de rente annuelle assise sur les terres et baronnies des Essarts et Isles de Rhé (Ryé), leurs circonstances et dépendances quelconques sises en Poitou tenu et mouvant de M. de La Tremouille appartenant à madicte dame de Martigues. Item ... qui représentent au total « la somme de 12 000 livres tournois rachetables ».

Marie de Luxembourg est une véritable femme d'affaires. La même année, elle fait construire des marais salants dans le fond du havre de Dahouët en Penthievre. Pour « *le gouvernement et l'extraction du sel* », elle passe plusieurs contrats dont ceux des « *23 février 1607, avec deux paludiers de Saint Hilaire de Rie, en Poitou* » et le 10 mars 1609, avec « *Etienne Augereau saulnier du dit Ryé* » en présence d'Etienne Lugreteau, procureur fiscal de Rié.

Le 7 juillet 1609, Marie de Beaucaire assiste au mariage, digne de celui d'un prince de sang, de sa petite-fille Françoise (17 ans) avec César de Bourbon-Vendôme (14 ans). Cette union, la jeune Françoise n'en voulait pas, il faudra toute l'insistance de sa mère pour qu'elle soit enfin célébrée. Françoise de Lorraine devient donc belle-fille du roi Henri IV. César avait fait son entrée à Nantes le 27 octobre 1608, en tant que gouverneur de Bretagne.

Nous avons peu de détails sur Françoise, par contre, les chroniqueurs de l'époque nous apprennent que César « *était un superbe jeune homme, grand et fort, mais qui avait l'esprit mal équilibré, était brouillon et aimait l'intrigue* ». Il est dit : duc et pair de France, de Vendôme, de Beaufort, d'Etampes, de Penthievre, de Mercœur, comte de Buzançais, prince de Martigues et d'Anet, seigneur des Essarts, de Rié, grand-maître, chef et surintendant de la Navigation et du Commerce de France.

Le 16 juillet 1610, les duchesses de Penthievre sont encore en affaires. Elles se portent fort pour Françoise de Lorraine, mineure, dans la vente de biens en vue d'obtenir 24 000 livres stipulées rachetables, pour l'achat des terres et seigneuries d'Anet qui appartiennent aux descendants de Diane de Poitiers, de celles d'Yvoy, de La Chaulcée et de Garennes. Cette année là, en mai, Henri IV a été assassiné.

Marie de Beaucaire, âgée de 74 ans, laisse de plus en plus sa fille administrer leurs biens et quitte son Lamballe pour la rejoindre à Paris, d'autant plus que César de Vendôme, gouverneur de Bretagne, multiplie les intrigues contre le nouveau roi, Louis XIII, son demi-frère. La Bretagne est de nouveau agitée car César pense à une Bretagne indépendante.

Françoise de Lorraine vit également à Paris où elle met au monde en 1612, le premier arrière-petit-fils de Marie de Beaucaire : Louis de Bourbon-Vendôme, le futur duc de Penthievre, de Mercœur et de Vendôme..., qui épouse en 1651 la nièce du cardinal Mazarin, Laure Mancini. Il devient le cardinal de Vendôme après son veuvage (1667) et décède à Aix-en-Provence en 1669 (même année que son frère François). Le fils aîné de Louis et Laure, **Louis Joseph de Bourbon-Vendôme** (1654-1712) duc de Penthievre, de Mercœur, de Vendôme, de Beaufort, d'Etampes, prince de Martigues, général des galères de France **vendra le duché de Penthievre**.

Marie de Beaucaire s'éteint à Paris le 8 septembre 1613 à l'âge de 78 ans environ, 44 ans après Sébastien. Son corps, soigneusement embaumé, est transporté dans un « carrosse » qui arrive à Guingamp le 4 octobre, après être passé à Lamballe où les habitants lui rendirent de grands honneurs funèbres. La population témoigna de sa sympathie et de ses regrets. La baronne de Rié est inhumée auprès de Sébastien et de l'oncle Jean de Brosse dans le caveau placé sous le cœur de la basilique Notre-Dame-de-Bon-Secours de Guingamp : « *La tradition avait conservé le souvenir de ce caveau mais rien n'indiquait, ni n'indique son emplacement exact. Ce fut seulement lors des travaux de réfection du parquet du chœur qu'on y trouva, le 22 septembre 1888, les deux squelettes de Jean de Brosse et de Sébastien de Luxembourg avec des débris de cercueil*

et un squelette de corps de femme embaumé, taille 1m58, sans cercueil, recouvert d'une toile commune. Le doute n'est pas possible : ce sont bien là les restes de Marie de Beaucaire ». (extrait du livre d'Albert Lesmaris)

En 1614, Marie de Luxembourg rend hommage au prince de Talmont pour son héritage de *l'Isle de Rié*. Marie est probablement venue sur l'Isle de Rié, compte tenu des ordonnances qu'elle fait établir la même année. Par contre, ce qui est certain, c'est le passage de César de Vendôme qui est au côté de son demi-frère, le roi Louis XIII, lors de la bataille de Rié (catholiques contre protestants) qui se déroule en 1622 (voir le Cahier de Rié n°1). L'entente des deux frères est de courte durée puisque l'attitude de César oblige Louis XIII en 1626, à assiéger et démolir le château de Lamballe « *pour punir son demi-frère, César de Vendôme, d'avoir excité quelques troubles en Bretagne* ».

Auparavant, Françoise et César eurent deux autres enfants :

- **Elisabeth de Vendôme**, née à Paris en 1614, qui épouse à Paris en 1643, Charles Amédée de Savoie (†1652), duc de Nemours. Elle devient comtesse de Penthievre, baronne de Rié et autres, au décès de sa mère et meurt à Paris en 1664.

Le couple a deux filles :

1) **Jeanne- Baptiste de Savoie-Nemours (1644-1724), dame des Essarts, de Rié..., qui vend l'île en 1715, mariée le 20 mai 1665** à Charles Emmanuel II (Turin 1634 – Turin 1675), duc de Savoie, fils de Victor Amédée 1^{er} de Savoie et de Christine de France, veuf de Françoise Madeleine d'Orléans (X 04-03-1663 au Louvre).

2) Marie Elisabeth Françoise de Savoie (1646-1683) épouse d'Alphonse VI roi du Portugal puis de Pierre II, roi du Portugal.

- **François de Vendôme**, né en 1616 à Paris, duc de Beaufort, dit le *Roi des Halles*, un des principaux acteurs de *la Fronde* avec son père. Il assassine, dans un duel, son beau-frère Charles Amédée (1652) et lui est tué en Crête en 1669 au siège de Candie.

La duchesse de Mercœur décède à Anet en septembre 1623. Son inhumation a lieu dans le couvent des Capucines du Faubourg Saint-Honoré dont elle est à l'origine de la construction. Elle semble avoir marqué son temps par beaucoup de gentillesse si l'on en croit le poème et le récit de Bouvard, lu après que les médecins eurent terminé leur mission et exposé son corps sur son lit de parade : « ...

*Aux Capucines fut ce corps mis en repos,
Ou sous le grand Autel il gist en son repos :
Prions nostre Seigneur qu'il nous fasse la grace
Que dans son paradis avec elle il nous place. »*

MARIE DE BEUCAIRE, LA PREMIERE GRAND-MERE DE L'EUROPE ?

En ce qui concerne la famille de Beaucaire, Monsieur Bonnet avait retenu l'histoire de Marie car, dit-il, « *on a plus volontiers parlé des hommes, oubliant un peu cette Marie qui perpétue la lignée des femmes et peut être considérée comme la grand-mère de l'Europe, concurrençant ainsi la Reine Victoria à qui on a attribué ce qualificatif.* »

En effet, la descendance de son arrière-petite-fille, Elisabeth de Vendôme mariée à Charles Amédée de Savoie, fait de Marie de Beaucaire l'aïeule (au sens large du terme) de Louis XV, roi de France et d'une suite de personnages illustres comme des rois du Portugal, d'Italie, de Sardaigne, de Bulgarie, des ducs de Savoie (voir annexe page 36).

Voici les grandes lignes de la vie de quelques seigneurs et dames de Rié dont notre célèbre Marie de Beaucaire, qui ont marqué leurs temps : les uns ont blessé, les unes ont pansé les plaies.

Colette Gengoux

Quelques descendants de Marie de Beaucaire et de Sébastien de Luxembourg que nous appelons la génération 1.

d'où la génération 2

- Jeanne (1561-1562)

- **Marie de Luxembourg (1562-1623)**

X 1575 Philippe-Emmanuel de Lorraine, de Mercœur (1558-1602)

qui donnent la génération 3

- Philippe (1589-1590)

- François (1592-1592)

- **Françoise de Lorraine-Mercœur (1592-1669)**

X 1609 César de Vendôme (1594-1665).

d'où la génération 4

Deux fils dont les branches sont éteintes et une fille qui donne une descendance dynastique.

1- Louis de Bourbon-Vendôme, (1612-1669), qui épouse en 1651, la nièce du cardinal Mazarin, Laure Mancini.

Leur fils aîné Louis-Joseph de Bourbon-Vendôme (1654-1712, enterré à l'Escorial dans le tombeau des infants d'Espagne), duc de Penthievre, de Mercœur, de Vendôme, de Beaufort, d'Etampes, prince de Martigues, général des galères de France, épouse Marie-Anne de Bourbon-Condé. Avec lui s'éteint la lignée des Penthievre qui a duré 678 ans. **Il s'est séparé du duché de Penthievre.**

3 - François de Vendôme, (1616-1669), duc de Beaufort, dit le *Roi des Halles*.

2 - Elisabeth de Bourbon-Vendôme (1614-1664)

X 1643 Charles-Amédée de Savoie, duc d'Aumale et de Nemours (1624-1652), fils d'Henri 1^{er} de Savoie-Nemours et d'Anne de Lorraine. Il est tué au cours du duel qui l'a opposé à son beau-frère, François, duc de Beaufort.

Ils sont les parents de la génération 5

3 garçons morts jeunes et 2 filles :

1) – Marie-Jeanne-Baptiste de Savoie-Nemours (1644-1724), dame des Essarts, de Rié, se dit reine de Chypre, qui vend l'île en 1715.

X 1665 Charles-Emmanuel II duc de Savoie (1634-1675) roi titulaire de Chypre, (fils de Victor-Amédée 1^{er} et de Christine de France) veuf de Françoise Madeleine d'Orléans X 1648,

qui eurent la génération 6

Victor-Amédée II duc de Savoie, roi de Sardaigne (1666-1732)

X à Chambéry 1684 Anne-Marie d'Orléans (1669-Turin 1728), dite Mademoiselle de Valois, fille de Philippe 1^{er}

XX 1729 Anna Teresa Cavalli, marquise d'Espagne, sans postérité.

du 1^{er} mariage de Victor-Amédée II naît la génération 7

I – Marie Adélaïde, princesse de Savoie (1685-1712)

X 1697 Louis (1682-1712), dauphin de France, duc de Bourgogne, fils du Grand Dauphin Louis (fils de Louis XIV),

qui sont les parents de la génération 8

1 - N. 1704-1705

2 - Louis – 1707-1712

3 - Louis XV roi de France (1710-1774) marié en 1725 à Marie Leszczyńska (1703-1768), arrière-petit-fils de Louis XIV, d'où descendent les Bourbon de France, les Orléans, les Bourbon d'Espagne, des Deux-Siciles, de Parme et de Luxembourg.

II - Marie Anne 1687

III – Marie-Louise de Savoie (1688-1714) épouse en 1701 Philippe V, fils de Louis, grand dauphin de France, duc d'Anjou puis roi d'Espagne (1683†1746) qui renonce au droit héréditaire de la couronne de France et qui se remarie avec Elisabeth Farnèse.

IV et V décédés

VI – Victor-Amédée 1699

VII – Charles-Emmanuel III duc de Savoie et roi de Sardaigne (1701-1773)

X Anne-Christine Louise comtesse Palatinat,

XX 1724 Polyxène de Hesse-Rothembourg (1706-1735),

donnent la maison royale de Savoie et de Sardaigne, des Deux-Siciles, de Bavière, d'où descend Victor Emmanuel II dont la fille Clotilde a épousé le Prince Jérôme Napoléon.

XXX Isabelle, princesse de Lorraine

VIII – Emmanuel-Philibert

Puis Victor-Amédée a une fille naturelle, Marie-Victoire de Savoie, avec Jeanne-Baptiste d'Albert de Luynes

X Victor-Amédée de Savoie-Carignan qui donneront des rois d'Italie, du Portugal, de Bulgarie.

Ils sont les ancêtres de l'actrice américaine Christa Brooke Shields.

Marie-Jeanne-Baptiste de Savoie,
dernière héritière en ligne directe de
l'Isle de Rié depuis au moins l'an 1000,
duc de Savoie (génération 5).



Leur petite-fille, Marie Adélaïde,
princesse de Savoie (génération 7),
épouse de Louis, dauphin de France, (ci-contre)
petit-fils de Louis XIV.
De cette union naît Louis XV, roi de France.
(génération 8)



reprise de la génération 5

2) Marie-Françoise de Savoie (1646-1683)

X Alphonse VI roi du Portugal (1643-1683), XX 1687 Sophie de Palatinat

XX Pierre II roi du Portugal (1648-1706)

3) José de Savoie 1649

4) François 1650

5) Charles-Amédée 1651

Nous avons trouvé en consultant le site Internet une autre descendante de Marie de Beaucaire :



Christa Brooke Shields, actrice (°31-05-1965 New York), mariée au tennisman Andrew Agassi puis en mai 2001, au scénariste Chris Henchy.

Elle descendrait de la génération 7 :

- **Marie-Victoire de Savoie**, fille naturelle de Victor-Amédée II, duc de Savoie, roi de Sardaigne (1666-1732), et de Jeanne-Baptiste d'Albert de Luynes.

et

- **Victor-Amédée de Savoie-Carignan** qui donnèrent des rois d'Italie, du Portugal, de Bulgarie.



vers 1995

Près de 450 ans séparent ces deux portraits.

(cliché inversé : miroir)
vers 1555

NEUF SOLDATS ANGLAIS ENTERRES A SAINT-HILAIRE-DE-RIEZ

Un après-midi de mars 2004, Jean Béthus, 77 ans, facteur en retraite demeurant à Saint-Hilaire-de-Riez, est allé au cimetière du bourg de la commune en entrant par la petite porte qui donne chemin de GélINETTE. Se dirigeant à droite, il est passé devant les tombes de soldats anglais morts au cours de la guerre 1939-1945. En s'arrêtant devant celle du soldat Boyes, une scène du mois de mai 1943 lui est revenue et peu de temps après, Jean nous remettait le témoignage ci-dessous. Près du sergent Boyes, reposent huit autres soldats britanniques dont nous avons recherché les circonstances de leur décès.

Depuis cet entretien, Jean nous a quittés le 15 décembre 2005. Il était le beau-père de Gérard Chusseau. Membre de notre association Nature et Culture, Jean s'intéressait beaucoup à l'histoire locale. Il aimait nous raconter son « vécu ». Durant plusieurs années, il invitait le public à découvrir sa « tournée » de facteur dans le marais de Saint-Hilaire-de-Riez que vous pouvez lire dans « Les cahiers de Rié » numéro 3.

SOLDAT J.E. BOYES

« Fin mai 1943, un matin, Monsieur Pierre Burgaud, maire de Saint-Hilaire-de-Riez, était avisé par la gendarmerie de Croix-de-Vie¹ qu'un pêcheur à pied venait de découvrir le corps d'un militaire échoué sur les rochers, vers les Cinq Pineaux.

Prié de se rendre sur place, étant employé municipal à l'époque (1942-1945), Monsieur le Maire me demanda de l'accompagner.

En arrivant à Sion-sur-l'Océan, plage des Cinq Pineaux, (dite aussi Petite Plage), nous constatons que le corps a été remonté sur le sable. Près de lui se trouvaient deux gendarmes français et une sentinelle allemande d'origine tartare².

Les papiers découverts sur le corps, nous indiquaient qu'il s'agissait d'un aviateur de la Royal Air Force, le sergent Boyes. Il y avait, éparpillés autour de lui, une carte de France, de l'argent français bien imité et ses affaires personnelles dans une poche plastifiée.

L'un des gendarmes français le mesura devant nous, en vue d'avoir une idée pour les dimensions du cercueil. Il annonça à son collègue que le soldat mesurait 2,05 mètres. Devant l'expectative de ce dernier, le gendarme prit une deuxième fois sa mesure et trouva la même longueur de 2,05 mètres.

Je ne connais pas les circonstances de sa mort.

1 – La gendarmerie de Croix de Vie était située rue de la Broche, pas très loin de l'église.

La tombe et ses inscriptions

PER ARDUA AD ASTRA
(A travers les hauteurs jusqu'aux astres)



†
PEACE IN GOD'S
ETERNAL HOME

Voir aussi la tombe (n°9) sur le cliché page 39

Le sergent Boyes repose en paix dans le cimetière de Saint-Hilaire-de-Riez auprès de 8 autres soldats britanniques ».

Jean Béthus

2 – Les Tartares ont été faits prisonniers au cours de la bataille de Russie puis, enrôlés dans l'armée allemande en raison de leur résistance au régime communiste.

Dans le registre de l'état civil de Saint-Hilaire-de-Riez, son acte de décès numéro 21, indique seulement :

« *Le deux juin mil neuf cent quarante-trois, à dix heures, est décédé Boyes, 1482187 R.A.F., Groupe 3/B/C : sur les déclarations de Amand Burgaud, soixante-treize ans, garde-champêtre. Signé : A. Burgaud et Pierre Burgaud ; maire.* »

Le soldat Boyes, bombardier à bord, fait partie des 7 hommes d'équipage du « *Stirling III BK701 OJ-G du 149 Squadron of Bomber Command* » de la Royal Air Force qui a du amerrir dans l'estuaire de La Loire après avoir été touché par la « *Flack* » (D.C.A. Allemande), le 18 mai 1943. L'appareil, parti de la base de Lakenheath dans le Suffolk, se rendait devant la Rochelle pour un mouillage de mines. Sur les 7 hommes, 4 périrent en mer, dont 3 sont enterrés dans notre région, et 3 sont faits prisonniers par les Allemands.

Le 2 juin, quinze jours après l'évènement, le corps de Boyes s'échoue sur notre côte. Le 31 mai, 2 autres avaient été trouvés en mer par des pêcheurs de Saint-Gilles-Croix-de-Vie où les corps sont enterrés. Sur leur tombe est inscrit :

- « *An air man of 1939-1945 war, a sergeant Royal Air Force, 18h may 1943 ; selon l'acte de décès : âgé entre 20 et 30 ans ; Ce corps non identifié est celui de S BIDDULPH, (navigateur) ou de CCD SCOTNEY, (mitrailleur arrière).*

- *Sergeant T. SMITH, flight engineer, Royal Air Force, 18th may 1943, age 22. (mécanicien navigant)*

Les actes d'état civil comportent quelques détails : uniforme drap bleu foncé, combinaison imperméable brune, bottes en caoutchouc fourrées en laine avec fermeture éclair, mouchoir marqué n°, chaussettes marquées n°, calot marqué n°, une boîte celluloïd n°, contenant chocolat et friandises...

LES AUTRES SOLDATS

Dans le registre de 1940, sont inscrits les décès de 7 jeunes alliés britanniques. Presque tous sont au nombre des victimes du drame du *Lancastria* survenu le 17 juin 1940, dans l'estuaire de la Loire. Dans les actes, complétés des inscriptions portées sur les tombes, nous apprenons que :

- le 26 juin, est découvert à 7 heures :

J.CE SMITH, matricule 2196053 – Pioneer Corps, **17th june 1940**, age 23 (tombe n°8).

puis,

- le 4 juillet, à 9 heures :

W.S BELL, matricule 6198302, – The Queen's Own, Royal West Kent Regiment, 16th-23rd june 1940, age 23 (tombe n°7).

- le même jour, à 9 heures:

Harry DOUGALL A.M. n°2, – Pioneer Corps, **17th june 1940**, age 42 (tombe n°6).

- le 5 juillet, à 8 heures,

Henri GUIRE, matricule 2188482, né à Aberdeen en Ecosse le 13 mai 1902 - Pioneer Corps, **17th june 1940**, age 38 (tombe n°5).

- le même jour, à 10 heures 15 :

E. A. ROGERS, matricule 6289036 – The Buffs 10th may-23 Rd june 1940, age 21 (n°3).

- le même jour, à 10 heures 30 :

H.E. GRIFFITH, matricule 1898735 – sapper, royal engineers, **17th june 1940**, age 23 (tombe n°2).

- sur une tombe est inscrit : A soldier of the 1939-1945 war, **17th june 1940** – Know unto god (tombe n°4).

Quatre soldats sont aussi inhumés à Saint-Gilles-sur-Vie (bulletin municipal janvier 2004) :

- Private Eric HOWARD, Pioneer Corps, 17th june 1940, age 35

- Private James LLOYD JONES, Pioneer Corps, 17th june 1940, age 57

- Corporal George KEEFE, Royal Army Service Corps, age 25

- Corporal Patrick MC MAHON, Pioneer Corps, 17th june 1940, age 37

En 1942, a été enterré également à Saint-Hilaire, un soldat inconnu : An air man of the 1939-1945 war, a sergeant Royal Air Force (tombe n°1).

LA CATASTROPHE DU LANCASTRIA

Le naufrage du *Lancastria* est un drame survenu 9½ mois après la déclaration de guerre de la France à l'Allemagne. Il est ignoré du grand public car à l'époque, il est passé sous silence : Churchill décide d'interdire toute publication sur ce sujet afin de ne pas atteindre le moral de son pays.

En juin 1940, après avoir traversé la moitié de la France, les Allemands arrivent sur Nantes. C'est la débâcle des armées alliées. Beaucoup de soldats attendent à Saint-Nazaire pour quitter la France à bord de navires mouillés dans l'estuaire.

Le plus grand est le paquebot anglais *Lancastria*, construit pour des croisières mais transformé en transporteur de troupes par la Royal Navy. Ce navire a appareillé le 14 juin de Plymouth pour rallier Saint-Nazaire afin d'évacuer les soldats du Commonwealth.

Le 17 juin, le *Lancastria* repart de Saint-Nazaire ayant à son bord entre 6 000 et 7 000 personnes (voir 9 000), en majorité des soldats (britanniques, canadiens, australiens, néo-zélandais et aussi belges) ainsi que des civils qui fuient l'avancée inexorable des colonnes allemandes.

La tragédie

A 15h48 précises, alors que le navire se trouve à l'entrée du chenal de l'estuaire, 8 bombardiers *Stukas JU 87*, de la ville de Floger Kopes, larguent leurs bombes.

Le docteur Louis Gouraud, auteur de l'article sur l'avion tombé à Saint-Hilaire en 1943, sans pilote à bord (*Cahier de Rié* n° 6) nous explique :

« Quatre bombes touchent à mort le *Lancastria* qui coulera en 24 minutes :

- la première éclate dans la cale n° 2 : tue 800 soldats de la R.A.F.

- la deuxième crève la cale n°3 d'où s'échappent 500 tonnes de mazout provoquant une explosion et une mini marée noire autour du paquebot.

- la troisième tombe dans l'unique cheminée et explose dans la salle des machines, sous la flottaison,

- la quatrième pénètre dans la cale n°4. »

Inutile de dire quelles scènes effroyables a pu provoquer ce bombardement. Si le recensement des survivants semble précis : 2447, le nombre de morts ne sera jamais connu : entre 3 000 et 6 000 dit-on ? Le nombre de victimes a été aggravé par les nappes de mazout, véritable piège pour ceux qui avaient réussi à s'extraire du bateau.

Une balise rouge, à l'entrée du chenal de la Loire, matérialise l'endroit où repose à jamais le *Lancastria*.

Nous avons rencontré Mademoiselle Boulineau de Saint-Gilles-Croix-de-Vie qui se souvient : « *Je circulais à vélo sur la route de la Corniche, lorsque j'apprends que des soldats anglais sont échoués sur la côte.*

Je suis allée voir et en effet, face à la villa « Les Marguerites » du docteur Potel, il y avait un attroupement autour de trois corps couverts de mazout. »

Le documentaire réalisé par le journaliste Christophe François, où des rescapés témoignent, a été diffusé sur France 3 le 4 avril 2004.

Les 8 mai et 18 juin de chaque année, Saint-Hilaire-de-Riez se souvient et dépose des gerbes sur les tombes de ces soldats britanniques, puis au monument « *Aux enfants de St Hilaire morts pour la France* » situé dans le cimetière.



Cliché Nature et Culture : tombes de 1 à 9 à partir du premier plan
Tombes réalisées selon les normes indiquées dans la circulaire adressée aux maires le 24 novembre 1949 : voir annexe 1, pages 44 et 45 – Document des archives municipales de Saint-Hilaire-de-Riez.

Historique du *Lancastria*

1916 : commande du *Tyrrenhia* par la *Cunard* au chantier naval écossais *William Beardmore and Co* implanté sur la rivière Clyde, près de Glasgow.

1920 : lancement, 169 m de long, 21 m de large.

1922 : le 31 juin voyage inaugural de Glasgow vers Montréal.

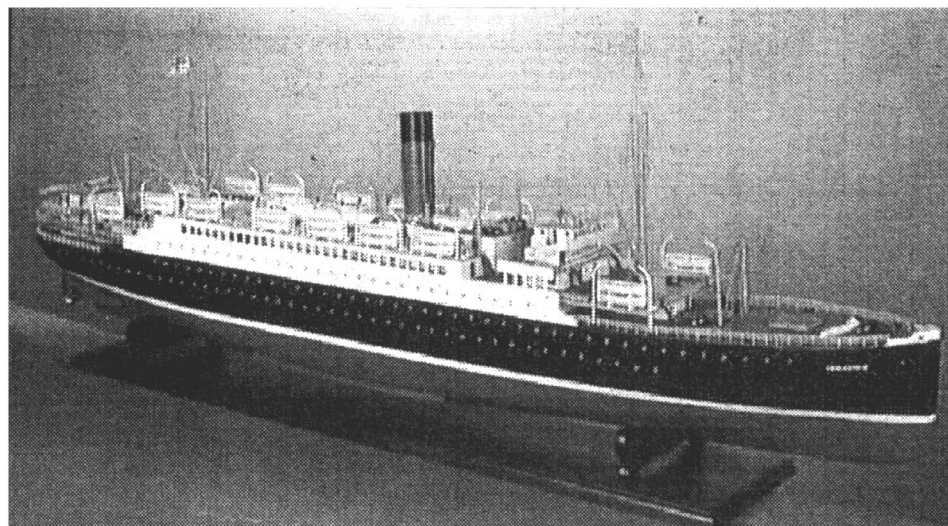
1923 : assure la ligne régulière Hambourg-Southampton-New-York.

1924 : février, son armateur change le nom et le baptise *Lancastria*, et le réaménage : 580 cabines de 1^{ère} classe et 1000 de 3^e.

1926 à 1932 : relie Southampton à New-York via Cherbourg, puis est affecté uniquement aux croisières.

1939 : à la déclaration de guerre, la *Royal Navy* le réquisitionne et le reconfigure en transporteur de troupes.

1940 : 14 juin appareille de Plymouth pour rallier Saint-Nazaire afin d'évacuer des soldats du Commonwealth fuyant les troupes allemandes. C'est dans cette mission qu'il connaîtra un funeste destin.



Maquette du *Lancastria* au 1/100 - Coll. Ecomusée de Saint-Nazaire

NOTRE REGION OCCUPEE

Quelques jours après le bombardement du *Lancastria*, le 23 juin, notre région est sous l'occupation allemande. Aussitôt, une circulaire des premières obligations et interdictions est rédigée par la *Kommandantur* et remise aux municipalités (annexe 2, page 46).

Sources :

Archives municipales de Saint-Hilaire-de-Riez et de Saint-Gilles-Croix-de-Vie

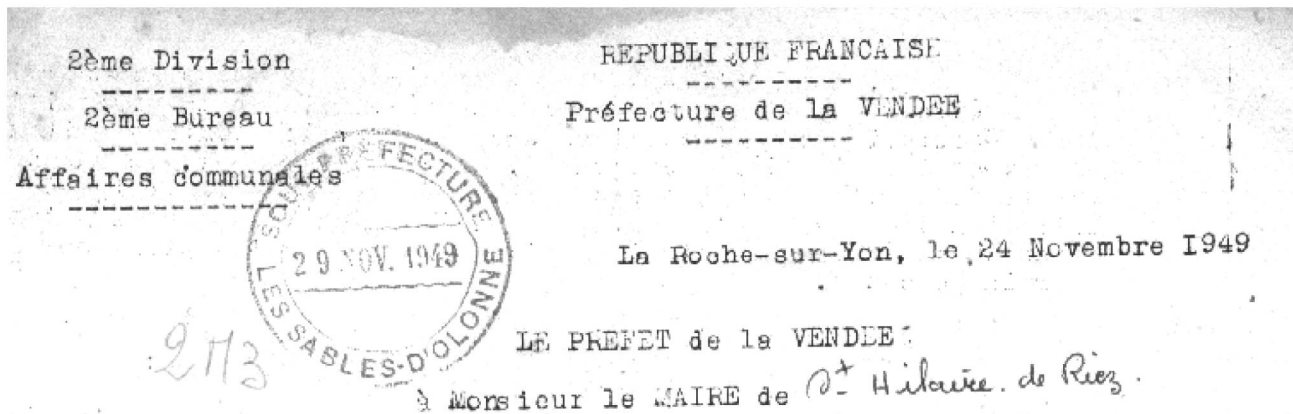
Articles parus dans les journaux *Ouest France* et *Presse Océan*

Article du docteur Gouraud

Article de V.I.E, Saint-Gilles-Croix-de-Vie

Annexe 1

Archives municipales de Saint-Hilaire-de-Riez : Circulaire 24 novembre 1949



Objet: Aménagement des tombes militaires britanniques situées dans les cimetières communaux.

La Commission Impériales des Sépultures Militaires Britanniques constituée par la Charte Royale du 10 Mai 1917 est reconnue par le Gouvernement Français comme le seul organisme officiel britannique chargé de veiller en France à la conservation des Sépultures Militaires Britanniques, suivant accord signé à Paris, le 26 Novembre 1918.

Après la Guerre de 1914-1918, la Commission a établi et entretenu les cimetières militaires britanniques et a procédé à l'aménagement des sépultures militaires britanniques dans les cimetières communaux.

Ce même but est actuellement poursuivi en ce qui concerne les tombes de la guerre 1939-1945.

A cet effet, un représentant de la Commission a l'intention de se rendre avec le personnel approprié pour y procéder à l'érection des stèles et des entourages des tombes britanniques se trouvant dans le cimetière de votre commune au nombre de *neuf*.....

La stèle qui sera posée à la tête de chaque tombe est une pierre des dimensions approximatives suivantes: 0 m 36 x 0 m 86, et la tombe, si elle est isolée, sera entourée d'un entourage en béton de 2 m x 1 m approximativement.

Toutefois, lorsque plusieurs tombes ont été rassemblées ou se trouvent proches les unes des autres, il est d'usage d'entourer la superficie totale par un seul entourage.

...../.....

Or, l'exécution des travaux ci-dessus qui commenceraient le 1er Juin 1950, se trouve subordonnée à la mise à la disposition de la Commission des Concessions occupées par les tombes britanniques dans les cimetières communaux, et c'est pourquoi, en vue de ne pas retarder l'aménagement des tombes, je vous serais obligé de vouloir bien demander à l'Assemblée Municipale quelles sont ses intentions quant au mode de cession qu'elle envisage d'adopter pour le terrain en cause.

Je vous précise qu'aux termes des règlements en vigueur elle se doit d'opter pour l'une des solutions suivantes:

- Faire don à l'Etat des concessions occupées par les tombes militaires britanniques qui, en application de la loi n° 46.2206 du 14 Octobre 1946, en accordent la libre disposition sans limitation de durée, à la Commission Impériale. Cette décision peut être prise par simple arrêté municipal non soumis à approbation, conformément au décret du 30 Mai 1921, et à la circulaire 1800 AD/I du 4 Janvier 1947.
- Vendre le terrain à l'Etat dans les conditions fixées par le décret du 22 Février 1940.

Je vous prie de bien vouloir m'informer d'urgence de la décision prise par la Municipalité à ce sujet.

D'autre part, en vue d'assurer la conformité des résolutions des conseils municipaux, vous trouverez en annexe 2 modèles de délibération.

En ce qui concerne le terrain appartenant à des particuliers et servant d'assiette aux sépultures britanniques, le Génie sera chargé, par les soins de M. le Ministre des Anciens Combattants et Victimes de Guerre, de réunir la Commission prévue à l'article 7 de l'Instruction du 19 Mars 1940, pour l'application du décret du 22 Février 1940.



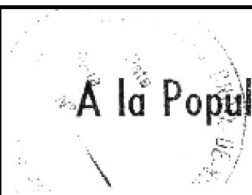
LE PREFET
Pour le Préfet:
Le Chef de Division délégué,

Coran

Cliché Nature et Culture
Plaque posée sur le pilier droit de l'entrée principale du vieux cimetière.

Annexe 2

Archives municipales de Saint-Gilles-Croix-de-Vie



A la Population de Saint-Gilles, Croix-de-Vie, Saint-Hilaire & Sion

1. J'assumè, en qualité de Commandant de Place, le commandement sur les localités de St-Gilles-sur-Vie, Croix-de-Vie, Sion et St-Hilaire-de-Riez.
2. La vie publique doit continuer comme en temps de paix. La poste et le chemin de fer seront rétablis sous peu.
3. Dans la nuit du 25 au 26-6-40 — 0 heure — l'heure allemande sera introduite dans la circonscription du commandant de place. Toutes les horloges seront avancées d'une heure.
4. Les magasins devront être ouverts de 8 à 13 heures et de 15 à 19 heures. Les boulangeries pourront ouvrir à partir de 6 h. 30. Les usines travailleront selon les heures fixées par leurs dirigeants.
5. Les prescriptions de la police française devront être respectées. Les sens uniques devront être observés. Les piétons ne doivent circuler que sur les trottoirs et non pas sur la chaussée. Le stationnement des voitures automobiles civiles est interdit dans les rues principales.
6. Jusqu'à nouvel ordre toutes réunions quelconques sont interdites. Cette interdiction ne vise pas les services religieux. Les processions et les défilés sont interdits jusqu'à nouvel ordre.
7. Il est interdit jusqu'à nouvel ordre de pavoiser ou de porter des drapeaux. Seul le drapeau allemand est autorisé.
8. L'heure de police est fixée à 22 h. 30. Toute circulation est interdite entre 22 h. 30 et 6 heures. Pour les médecins, pharmaciens, sages-femmes, ecclésiastiques, ouvriers et pêcheurs, les mairies établiront des permis spéciaux les autorisant à circuler pendant la nuit sur la voie publique.
9. Il est interdit de stationner devant le bâtiment du commandement de place (Ortskommandatur) dans un périmètre de 30 m.
10. Le cours du change pour un franc français est de 0,05 RM, pour un franc belge de 0,10 RM.
11. Toutes les armes (fusils, revolvers, pistolets, sabres, baïonnettes, fusils de chasse, poignards) sont à déposer contre récépissé à la Ortskommandatur jusqu'au 26-6-40 à 12 heures.
12. Les pillages sont défendus. Tout piller sera fusillé sur-le-champ.
13. Les infractions aux prescriptions ci-dessus seront poursuivies selon les lois militaires allemandes devant le Conseil de Guerre.

Le Commandant de Place,

signé: **HACKENBERGER, Major.**

Louis Toffoli, peintre de la lumière

En février 1999, s'éteignait à Créteil le peintre de renommée mondiale, Louis Toffoli bien connu des Vendéens et plus particulièrement des hilairois. C'est pour nous l'occasion d'évoquer sa vie et son œuvre, mais aussi l'attachement qu'il portait à notre région et à ses habitants.

Louis Toffoli découvre la Vendée en 1946 à 39 ans et pendant 10 ans il viendra avec sa famille en vacances à Sion-sur-l'Océan chez Monsieur et Madame Pierre et Marie-Ange Burgaud.

Le regard qu'il porte sur tout ce qui l'entoure se retrouve dans son œuvre : les hommes et leurs tâches, les paysages... C'est ainsi que notre région se trouve transcrite dans les mosaïques de couleurs qui lui sont propres.

*Cinquante ans après sa venue en Vendée, en 1996, la municipalité de Saint-Hilaire-de-Riez lui rend hommage en réalisant, salle Henry Simon, une exposition intitulée : **Toffoli, « Premières vacances en Vendée »**. Pour cet événement, un catalogue a été conçu par le service culturel dont nous avons extrait les clichés ci-dessous.*



C'est en 1946 que j'ai fait la première fois je viens en vacances en Vendée
je ne savais pas que dans ce coin
de France existait un calme
aussi merveilleux.
J'ai parcouru la région dans tous
les sens en vélo du matin jusqu'au
soir. Avec les émotions ressenties
j'ai pris conscience de la valeur
et de la simplicité de mon entourage.
J'ai introduit cette ambiance dans mes
tableaux.
Je suis très heureux de montrer
quelques toiles de Vendée et de
renverser les émotions de ma
jeunesse Toffoli



Luigi Toffoli

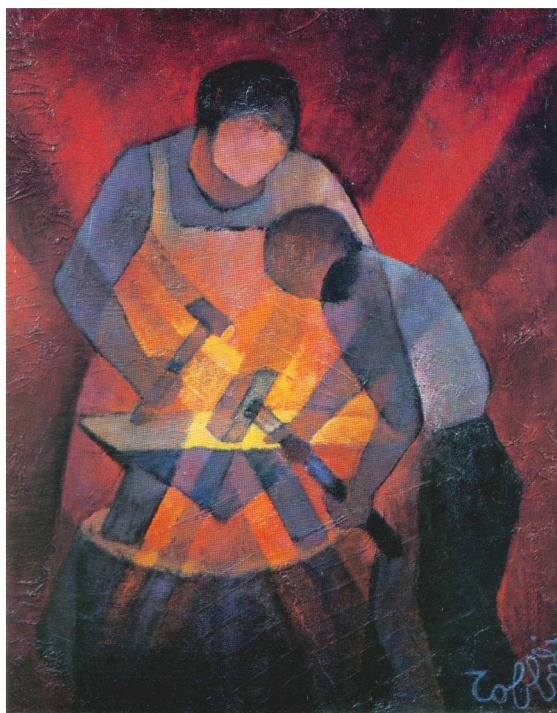
Luigi Toffoli naît en 1907 à Trieste, port de l'Adriatique de l'Empire Austro-Hongrois, d'une mère slovène et d'un père italien. Il a 2 sœurs.

En 1915, étant sujet italien, il doit s'exiler car l'Autriche est entrée en guerre avec l'Italie. En 1928, il fuit le fascisme et, ayant saisi l'occasion d'un voyage organisé, il arrive en France en 1930 « *sans papier, ni argent* ». Il fait toutes sortes de métiers avant d'être remarqué par un grand couturier Denis Kalman : « *J'ai commencé comme forgeron, puis j'ai travaillé le bois, et ensuite je suis devenu tailleur de mode pour homme, puis pour dame. Je concevais les modèles du départ, c'est-à-dire de son dessin jusqu'à leur finition.* » (Vendée Matin, 15-8-1985)

L'été 1946, Toffoli découvre la Vendée en venant à Sion-sur-l'Océan. Naturalisé en 1947, il portera le prénom de Louis. Quelques années plus tard, dit la légende, « *le tailleur d'habits, Louis Toffoli se sépare définitivement de ses ciseaux qu'il jette à la mer, au « Trou du Diable » à Saint-Hilaire-de-Riez* ». L'année 1985, il expose à Saint-Jean-de-Monts avec les Douze amis de la Côte de Lumière. Il confie : « *J'aurais pu rester dans ce métier qui me plaisait beaucoup, mais la peinture prenait déjà tout mon temps libre... J'ai l'impression d'avoir toujours tenu une craie ou un crayon entre mes doigts. C'est une véritable vocation pour moi, et je suis conscient que j'ai beaucoup de chance* ». (Vendée Matin, 15-8-1985)

« *Mon école à moi, c'est le monde
et les gens qui le peuplent* »,
déclare-t-il.

« *L'apprenti forgeron* », 1958
(Un des premiers métiers de Toffoli)
Extrait du catalogue : *Hommage à Toffoli*,
Ville de Saint-Jean-de-Mont, 1980



Quant à son art proprement dit, Toffoli a été influencé par Van Gogh et aussi par les Cubistes. Mais son inspiration n'est pas réductible à une source précise. Il a su trouver sa « *manière* », accordant une grande importance à la couleur, dans des œuvres où les scènes sociales et familiales prennent une grande place. Curieux de tout et observateur précis, il a su au travers de ses nombreux voyages, mais aussi par la qualité de ses rencontres, mettre l'humanité au centre de son art. Il est l'auteur de nombreuses huiles, lithographies et tapisseries effectuées à Aubusson, de cartes postales de l'Unicef et de timbres-poste.

Colette Gengoux et Gérard Chusseau

Sources : « *Toffoli, l'amant de la lumière* » de Jacques Fugier, édition du Vieux Chouan, 1991.
« *Louis Toffoli, catalogue raisonné de l'œuvre peint* » de Jeanne Pelissier, 1993.
« *Toffoli, Premières Vacances en Vendée* », Service culturel de Saint-Hilaire-de-Riez.

Les auteurs de cet article ont rencontré en décembre 2004, Madame Paulette Fouquet, née Burgaud, qui se souvient bien de la famille Toffoli qui venait en vacances chez son oncle et sa tante, Monsieur et Madame Pierre et Marie-Ange Burgaud, de Sion-sur-l'Océan. Pierre, plus connu sous le nom de Vivi dit *Petit Moineau*, était pêcheur. Il a été conseiller municipal.

Témoignage de Madame Paulette Fouquet, née Burgaud

« A l'époque, je vivais chez mon oncle et ma tante, alors je me souviens bien de Monsieur et de Madame Toffoli.

Louis Toffoli et sa femme Sylvia sont venus chez nous en vacances dans les années cinquante. La première fois qu'ils ont découvert notre région, elle a dû leur plaire puisqu'ils sont revenus en location pendant une dizaine d'années environ.

Notre maison comportait plusieurs pièces qui étaient aménagées différemment pour la saison afin d'en louer une partie aux « estivants ». En effet, depuis l'arrivée des vacanciers, les gens du pays s'arrangeaient pour libérer une partie de leur habitation pour la location et ainsi se procurer un revenu supplémentaire. La famille Toffoli occupait la partie droite. »



Collection municipale

Maison de Vivi et Marie Ange Burgaud construite sur la butte de sable de *Barbotteau*, quartier près de Sion-sur-l'Océan.

« Louis Toffoli venait avec sa femme et ses enfants. Ils arrivaient en train à Croix-de-Vie. Mon oncle allait les chercher et les reconduire avec la charrette à cheval. Au début, il était encore tailleur d'habits spécialisé dans les robes de chambre, je crois. »

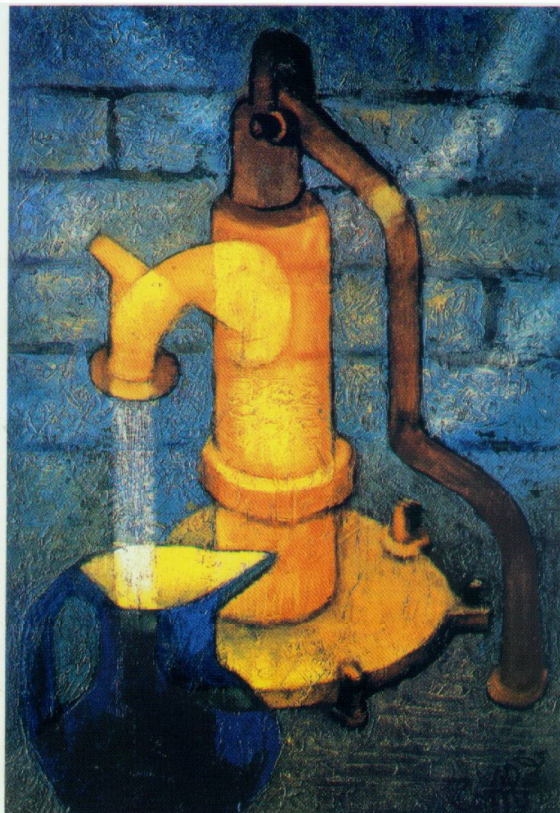


Collection privée

Dans la cour : la charrette, un des moyens de transport des années cinquante-soixante. Les familles Burgaud et Toffoli. Louis Toffoli est rarement sur les photos.

« Si Madame Toffoli et les enfants restaient à Sion les 2 mois d'été, son mari repartait et revenait plus tard pour un séjour plus court. Le contact était toujours établi par Mme Toffoli. C'est elle qui écrivait pour la réservation et l'annonce de leur arrivée.

Louis Toffoli se déplaçait beaucoup, un peu partout dans la région. Avec son vélo et son carnet à spirales qui ne le quittait pas, il allait à la mer, à Saint-Gilles-Croix-de-Vie, vers le marais, dans la forêt ou à Notre-Dame-de-Riez (Il est même allé à vélo en Espagne). Il prenait beaucoup de croquis de ce qu'il voyait, mais on ne le voyait pas peindre. Il réalisait ses tableaux de retour à son domicile. Autour de la maison, il s'intéressait au puits, à la **pompe**... ».



Pompe à eau, 1958 – Extrait de : « Toffoli, Premières Vacances en Vendée »

« C'était un artiste dans tous les sens du terme, un *original*. Un été, avec des amis estivants comme lui, qu'il avait connus ici, Toffoli avait organisé une pièce de théâtre dans la forêt. Nous, les enfants, on y participait aussi : il y avait les noirs et les blancs. J'ai une petite photo de ce spectacle.

A cette époque, il y avait d'autres personnes qui côtoyaient le milieu artistique parisien et qui venaient à Sion : Monsieur Cornu, ébéniste, qui travaillait à l'Opéra, et son beau-frère Monsieur Bagnolini.

Louis aimait aussi discuter avec les gens. Il avait ainsi sympathisé avec mon oncle. Il rencontrait aussi Jean-Jacques Viguié, qui a été maire de Saint-Jean-de-Monts, Henry Simon¹, le peintre de St-Hilaire ainsi que beaucoup d'artistes qui venaient dans notre région.

Si Louis Toffoli se déplaçait beaucoup, sa femme, à part d'aller à la plage, tenait la maison. Je la revois descendre le beurre dans le puits, après l'avoir posé dans un seau, comme on faisait à l'époque, pour le tenir au frais.

1) Madame Simon, nous a confirmé que Toffoli voyait son mari et que tous les deux parlaient beaucoup peinture. Mais il allait rencontrer l'artiste vendéen à son atelier-bourrine des *Rimajures* et très peu chez le peintre lui-même.

Des portraits de marins aux scènes de marché maraîchin, Louis Toffoli a immortalisé le N-O de la Vendée.



Louis Toffoli a réalisé en 1949 les portraits de Pierre et Marie-Ange Burgaud.

« Mes oncle et tante ont bien souvent servi de modèle à l'artiste, en particulier ma tante : elle est représentée allant vendre son ail, ses oignons, et ses pommes de terre au marché. »



Marchande d'ail, 1956 – Extrait de : « Toffoli, Premières Vacances en Vendée »

« Tout ça est loin maintenant. J'avais une petite dizaine d'années quand ils sont venus pour la première fois.

Mon oncle est décédé le premier en 1962, ma tante en 1985, et Louis Toffoli en 1999. »

La Vendée : « *Une belle région qui possède une exceptionnelle luminosité.* »



« *Printemps en Vendée* », 1953

Extrait de *Toffoli, Premières vacances en Vendée*

Louis Toffoli parcourt le monde



« *Les Buffles dans la rizière* », 1980

Extrait de *Charenton Magazine*, hors série, mars 1999

« *Chez tous les hommes, j'ai rencontré la même lumière.*
Une lumière que j'ai captée et que j'ai essayé de transmettre à travers mon œuvre. »

Louis Toffoli

Biographie

1907 : Naissance de Luigi Toffoli le 16 octobre à Trieste, port de l'Adriatique de l'Empire Austro-Hongrois, d'une mère slovène et d'un père italien.

1915 : L'Italie déclare la guerre à l'Autriche, la famille s'exile en Italie, pendant que le père est prisonnier des Autrichiens.

1918 : Son père est libéré et meurt peu après.

1922 : Mussolini dirige l'Italie, régime fasciste.

1924 : Toffoli rentre à l'école navale de Trieste, qu'il quitte peu après. Exerce divers métiers et suit des cours du soir à l'Académie des Beaux-Arts de Trieste.

1930 : Fuyant le fascisme, Toffoli profite d'un voyage organisé pour émigrer en France. Il s'affirme dans la couture, continue à pratiquer le dessin et s'intéresse à la technique de l'affiche.

1934 : Il s'installe à Charenton-le-Pont.

1935 : Premières expositions dans les grands salons : *Salon d'Automne*, *Salon des Indépendants*, *Salon des Peintres témoins de leur temps*, *Salon de la Marine*.

1945 : Naissance de son fils Patrick. Luigi Toffoli s'affirme peintre. Il expose au *Salon des Indépendants* des toiles inspirées du *Monde du travail*, un thème majeur de son œuvre.

1946 : Premières vacances en Vendée, à Sion-sur-l'Océan (lieu-dit de Saint-Hilaire-de-Riez).

1947 : Naturalisation. Il s'appelle désormais Louis Toffoli.

1950 : Naissance de son fils, Claude.

1952 : Première exposition personnelle à la *Galerie RG*, à Paris.

1954 : Pratique la lithographie.

1957 à 1973 : Se consacre entièrement à la peinture. Voyage beaucoup en Europe, au Brésil, Etats-Unis, Mexique, Chine... plusieurs expositions, en France et à l'étranger.

1973 : Décès de son épouse Sylvia Toffoli.

1976 : Aubusson tisse les premières tapisseries du peintre. Reconnaissance mondiale de son talent jusqu'à nos jours, à travers expositions, films et émissions T.V.

1995 : Inauguration du musée Toffoli à Charenton-le-Pont. De nombreux musées dans le monde possèdent ses toiles.

1996 : Réalisation de l'affiche du cinquantenaire de l'UNICEF. En juin, il est revenu à Saint-Hilaire-de-Riez à l'occasion d'une exposition consacrée à ses vacances en Vendée.

1999 : Décès en février, dans un hôpital de la région parisienne à l'âge de 92 ans.

Source

Charenton-Magazine, hors série, mars 1999.

LA NIOLE : UN ELEMENT D'IDENTITE DU MARAIS

Pour circuler dans les marais sillonnés d'étiers (ou écours), les habitants utilisaient des barques nommées nioles ou yoles.

L'écriture « yole » est la plus utilisée, en particulier pour légender les cartes postales ou autres illustrations. Elle doit aussi beaucoup au pseudonyme choisi par l'écrivain local Jean Yole, de son vrai nom Léopold Robert. Mais l'appellation « niole » est celle qui correspond le plus à la prononciation réelle des gens du marais. C'est donc le mot « niole » que nous emploierons pour la rédaction de l'article. Le document ci-dessous datant de 1846, nous le confirme.

Observation
 que mon devoir m'oblige de vous faire dans toute nécessité
 C'est que le courseau de la Mazurerie doit être libre
 N° 1 il faut de toutes nécessité que les nioles qui court dans la rivière entre dans le dit courseau depuis le mois de juin jusqu'à uau mois octobre
 N° 2 pour rendre les récolte des propriétaires qui ont du grain qui ne peut se rendre chez eux que par petit bateau
 N° 3 a la St Michel au plus tard, il se rend soit a la métairie des Aises, la petite Mazurerie, même au Fouchereau, 1 millie 5 millie 10 millie même peu être 20 millie de rozeau pour couvrir le sel de la salline qui ont leur marais sur le bord de la rivière... »¹

Observation que mon devoir m'oblige de vous faire dans toute nécessité

C'est que le courseau (étier) de la Mazurerie doit être libre (nettoyé, curé)

N° 1 il faut de toutes nécessité que les **nioles** qui court dans la rivière entre dans le dit courseau depuis le mois de juin jusqu'à uau mois octobre

N° 2 pour rendre les récolte des propriétaires qui ont du grain qui ne peut se rendre chez eux que par petit bateau

N° 3 a la St Michel au plus tard, il se rend soit a la métairie des Aises, la petite Mazurerie, même au Fouchereau, 1 millie 5 millie 10 millie même peu être 20 millie de rozeau pour couvrir le sel de la salline qui ont leur marais sur le bord de la rivière... »¹

Jean Yole, dans son livre « Le marais de Monts en Vendée » - 1939, écrit :

« Elle est de tous les voyages. C'est elle qui par vents et marées mène les nouveau-nés au baptême, les enfants à l'école, les morts au cimetière, conduit la mariée qui ne s'habillera qu'au bourg et va chercher aux rives les amis. »²

La fabrication des nioles était affaire de tradition et de famille. La famille Boury de Soullans y a perpétué cette tradition. Monsieur Raphaël Boury habitait entre Soullans et le Perrier, au lieu-dit le Taillis. Il y avait son atelier et aussi une scierie. Il achetait les billes de bois à Saint-Hilaire-de-Riez, chez Monsieur Chabrat, ou à Saint-Gervais.

On distinguait deux sortes d'embarcation : la niole et une barque plus petite, le nioléa.

La **niole** d'une longueur de 5 à 6 mètres servait à transporter les gens, mais aussi les bestiaux, les récoltes, le fourrage à la mauvaise saison. La niole a les deux extrémités plates, à l'inverse du nioléa. Quand le marais était *au blanc* (inondé), il n'y avait pas d'autre moyen de déplacement. Monsieur Boury en fabriquait de différents gabarits en fonction des commandes.

1) Archives communales du marais de St Hilaire de Riez. Document rédigé par Honoré Renaud, *facteur en sel* (dit aussi courtier) de la saline de Saint-Hilaire-de-Riez. Colette Gengoux.

2) Jean Yole, de son vrai nom Léopold Robert (Soullans 1878-Vendrennes 1956), a été médecin de campagne à Soullans durant 20 ans. La Vendée honore la mémoire de cet écrivain Vendéen décédé il y a tout juste 50 ans.



F. A. 10. SAINT-JEAN-DE-MONTS (Vendée)
Une Yole, embarcation servant aux Maraîchins

Collection AREXPO, Saint-Jean-de-Monts

« Saint-Jean-de-Monts
Une Yole, embarcation servant aux Maraîchins »

Le nioléa, ou **niolère** à d'autres endroits du marais, servait pour le déplacement des Maraîchins et aussi pour la pêche et la chasse. Plus petit, il mesurait entre 4 et 4,50 mètres. Terminé en pointe à l'un des deux bouts, il était plus maniable sur l'eau. Autrefois, cette embarcation était utilisée par le facteur du Perrier, à l'endroit le plus bas du marais, pour faire sa tournée.

A Saint-Hilaire-de-Riez, un maraîchin était payé par la commune pour faire traverser le facteur à bord de son nioléa, du côté de l'*Ile*. Ceci a existé jusque dans les années 1950.



Arnaud-Nozais, Nantes

3e - Au Pays Maraîchin - Bourrine et Yole

Collection AREXPO, Saint-Jean-de-Monts

« Au Pays maraîchin – Bourrine et Yole »

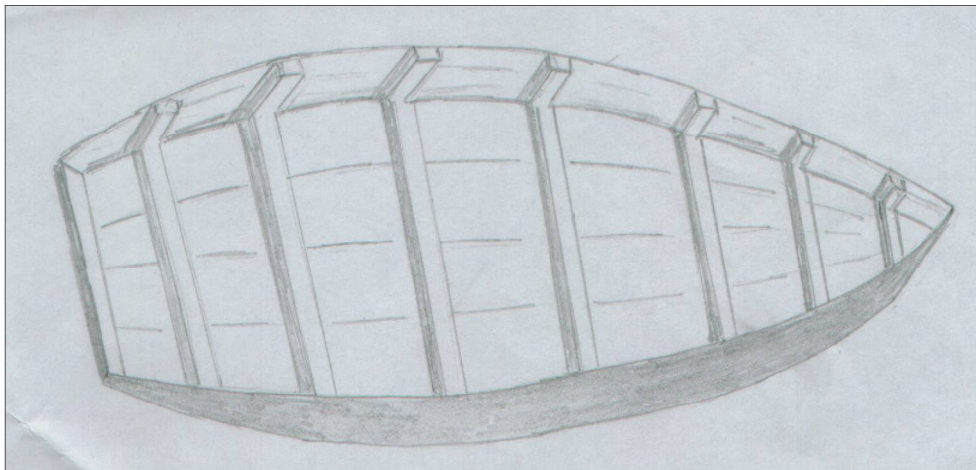
Les outils utilisés pour la construction étaient la varlope, l'herminette, la plane, le rabot, la scie de long et la scie à chantourner.

Le bois le plus utilisé était le chêne (le *chaïne* en parler local) pour le plus gros de l'embarcation, surtout pour la niole. Le sapin (*sapane*) était aussi employé. Le peuplier (*pliène*) servait pour le nioléa. Les membrures (*corbes* et *corbets* en maraîchin) étaient en orme (*oméa*) de façon systématique. Autrefois, les planches du fond étaient fixées par une cheville de bois. Par la suite, on fixait les planches avec des pointes prises entre les deux.



Cl. J. Roubier. La famille Boury dans son atelier de fabrication de yoles.
Extrait de *La Vendée* de Jean Yole, éditeur, J. de Gigord, 15, rue Cassette, Paris VI^e.

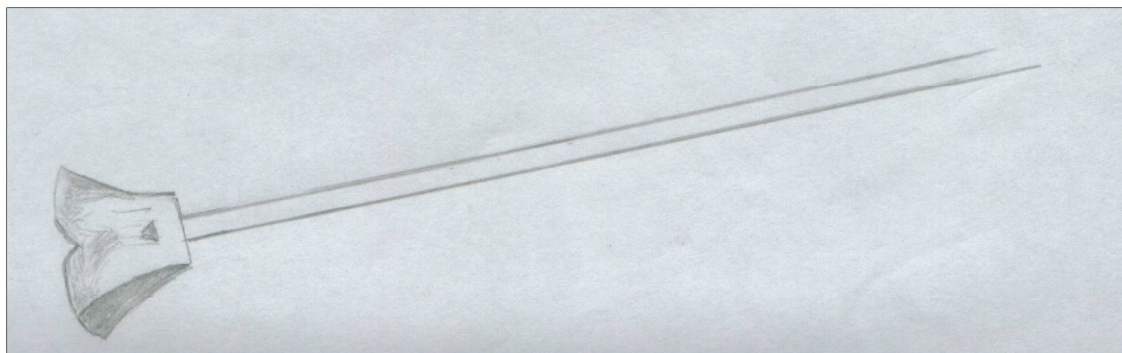
La niole avait les deux extrémités carrées alors que le **nioléa** en avait une carrée et l'autre pointue. Cette extrémité carrée consistait en une traverse appelée *l'abotouèr*, car elle servait à *abotei* le long des canaux, c'est-à-dire à accoster. Pour le transport des personnes, ce côté servait d'avant. Le bout pointu servait au maraîchin pour chasser ou pêcher. Il l'utilisait alors pour fendre l'eau. Au bout de l'extrémité pointue, on fixait un éperon en fer pour accrocher le bateau. Le fond plat lui permettait de glisser partout.



Un nioléa – Dessin de Gérard Chusseau

Pour rendre l'embarcation plus étanche, lisser et jointoyer les planches, on colmatait avec du brai (*broë*), qui était un mélange de résine dure et de goudron.

Pour *niolêi*, c'est-à-dire conduire la niole, on utilisait une ningle avec un bout en fer. Le Vendredi Saint, jour de la crucifixion du Christ, il était interdit de travailler la terre (pas de pelle, fourche, râteau, charrue, etc.) : il ne fallait pas, selon la tradition, la blesser sinon elle *saignait*. Pour éviter cela, la partie en fer des ningles était entourée de tissu. Il existait aussi des ningles qui servaient à sauter les fossés, le bout qu'on appelait le froc était alors en bois.



Une ningle : détail du froc - Dessin de Gérard Chusseau

Dans un article paru dans le journal *Le Phare* en 1937, l'écrivain vendéen Valentin Roussière relatait l'événement suivant : « *En raison des inondations qui couvraient tout le marais breton, au cours de l'hiver 1935-1936, le fabricant de yoles installé sur la Charrau-Thibaud de Soullans voyait les commandes affluer chez lui : pendant la saison des eaux, il arrive à en construire 75* ». Dans le même article, il souligne que « *déjà le fabricant ne construit plus que des nioleaux et que depuis 40 ans, la fabrication des yoles de 18 pieds est arrêtée.* »

Avec l'amélioration des voies de communication, ce mode de transport a peu à peu disparu. Il a subsisté comme moyen de se distraire, pour la chasse et aussi comme animation pendant les préveils et autres kermesses qui ont eu lieu après la Libération. En voici un témoignage à travers le récit de Jean Béthus. Celui-ci évoque la fête du Pissot qui avait lieu le premier mai de chaque année (Elle existe toujours, mais l'époque n'est plus la même) :

« *Le comité des fêtes était présidé par Marcel Burgaud. A cette époque le village du Pissot comprenait une quinzaine de foyers dont plusieurs commerces : 3 cafés, 2 épiceries, un café-épicerie. La fête débutait dans la matinée par une course de vélo pour non-licenciés. Une seconde course se disputait dans l'après-midi pour les licenciés. Les cafetiers avaient le droit d'installer des buvettes sur le parcours de la fête. On y trouvait aussi des stands (pêche aux canards, jeu du chamboule-tout...). Après la course de vélo, l'après-midi, plusieurs manifestations avaient lieu dont une course en yole. Elle se tenait à la sortie du Pissot, sur la route de Saint-Jean-de-Monts, sur l'écours du Grollier. Cette course donnait lieu à des joutes épiques, l'écours n'étant pas très large, il n'était pas facile de doubler les copains qui se trouvaient en tête. Pour certains concurrents la tentation était forte d'utiliser la ningle pour freiner la course de l'adversaire autant que pour avancer soi-même. Le public nombreux*

Saint-Hilaire-de-Riez
Journal
Ouest France
le 12 mai 1982
Concours de yole



Les traditionnels concours de yole ont toujours leurs adeptes. Le comité des fêtes du Pissot n'a pas failli à sa tâche en présentant ses meilleurs yoleurs qui n'ont pas hésité, malgré le risque du bain gratuit... et glacé. C'est ainsi que Raphaël Coëtard l'a emporté devant Philbert, d'une portée de ningle... à l'année prochaine pour la revanche !

encourageait ses favoris sur les berges de l'écours. Une dizaine de courageux, issus du quartier du Pissot, y participaient. La fête se terminait le soir par un concours de danses maraîchines.

A la fête du Pissot, les courses en niole ont eu lieu jusqu'au début des années quatre-vingts. Mais cette pratique a été reprise dans la commune voisine du Perrier, avec les *Olympiades maraîchines* qui se déroulent chaque été, avec une importante fréquentation d'estivants, mais aussi d'habitants du marais. La course en niole est au programme de cette manifestation avec d'autres jeux, en particulier un concours de saut à la ningle.

La vue des nioles glissant le long des canaux, dans une atmosphère de brumes et de silence a été source d'inspiration pour de nombreux écrivains, particulièrement dans la première partie du XX^e siècle. Marc Elder et surtout René Bazin, avec son roman « La terre qui meurt » ont décrit la vie de ces habitants du marais, qui sans arrêt ont du s'adapter à leur milieu si particulier. Voici un extrait de *La Terre qui meurt* paru en 1899, dont l'action se passe à Sallertaine et qui traite déjà de ce que plus tard on nommera l'exode rural :

« Il s'empara de la longue perche, et, assis sur le banc d'arrière de la yole, se mit à la pousser, avec une sûreté de main et une vigueur étonnante. La vitesse fut bientôt telle, malgré les glaçons et les herbes, qu'André n'aurait pu en donner une semblable au bateau, qui filait droit, sans heurter nulle part. Mathurin emplissait de son corps toute la longueur entre les deux bordages, et son buste énorme se courbait, se redressait, avec l'aisance robuste de la santé. Et plus il allait, plus il accélérail le mouvement de ses bras, et multipliait les coups de la ningle sur les talus qui fuyaient. Bientôt il tourna à droite, par un canal qu'il suivit pendant quelques centaines de mètres. Des rayons de lumière apparurent au bord de l'eau, et augmentèrent d'éclat. Ils s'échappaient de la porte de la Seulière. Les bâtiments de la ferme sortirent vaguement des ténèbres. La rumeur de voix humaines, qui chantaient, courut dans la nuit, mêlée au bruit des pas martelant le carreau. Puis en deux coups de perche, Mathurin arrêta presque son bateau, et le fit couler au milieu d'une dizaine d'autres yoles rangées bord à bord ».

Nous allons terminer par un court article, avec la photo, paru dans le journal *Ouest France* du 17 mars 1989, concernant la réalisation d'une niole à la Maison familiale de la Bouchère de Saint-Gilles-Croix-de-Vie. Sur la photo, Messieurs Boury père et fils, consultants pour cette réalisation, sont respectivement troisième et septième à partir de la droite.



Dans notre édition de mercredi 14, était évoquée l'opération portes ouvertes à la maison familiale de la Bouchère. Les métiers du

bâtiment avaient mis en relief leurs réalisations. Pour la première fois, une création nautique avait été exposée. Il s'agissait d'une

yole, cette embarcation qui permet de naviguer dans les marais

Gérard Chusseau, avec la participation de Jean-Claude Boury, fils de fabricant de nioles, Jean Béthus, ancien habitant du Pissot et Jean-Claude Pelloquin pour l'écriture des noms locaux.

MADAME TOUZEAU, DERNIERE SAGE-FEMME A DOMICILE A SAINT-HILAIRE-DE RIEZ

« Tu enfanteras dans la douleur »

nous dit la Bible, dans le livre de la Genèse, chapitre 3, verset 16 (Gen, 3, 16). Depuis l'écriture de ce texte, l'évolution de la mentalité de l'homme et les progrès de la médecine permettent à la femme de mettre au monde presque sans douleur. La formation des sages-femmes a marqué une sécurité importante pour la future maman et le nouveau-né.

« Sage-femme ! Quel beau métier ! » s'est exclamée Madame Victorine Touzeau lorsque nous lui avons demandé de nous parler de sa profession.

C'est avec fierté et beaucoup d'émotion que Victorine, connue sous le nom de « Liline la sage-femme », l'a évoquée.

Nous allons découvrir une vocation du XX^e siècle, mais comment a évolué ce métier ?

La naissance, pendant des centaines d'années, était un mystère lié à des croyances, des pratiques rituelles étonnantes de nos aïeux aux comportements surprenants vis à vis de la femme enceinte...

L'aide de Dieu n'est pas la seule à présider aux accouchements d'autrefois. Amulettes et pierres d'aigle, tisanes et décoctions, secrets de femmes supposés aider à faire « *tomber l'enfant dans le monde* » et « *délivrer* » la mère.

Sous l'Ancien Régime, on meurt en *couches* dans les sombres maisons familiales où l'enfantement se fait entre femmes près de l'âtre ; pas de surveillance, donc hémorragie, crise d'éclampsie à cause de l'albumine, problèmes dus au diabète..., « *Femme grosse a un pied dans la tombe* » dit-on alors.

On dit aussi : « *Mars d'un souffle tue beaucoup de nourrissons* », car de nombreux enfants meurent à peine ondoyés (baptisés à la maison). Ceci est confirmé par les actes de sépultures relevés dans les registres paroissiaux ; décès de la maman et du nouveau-né le jour de la naissance ou quelques jours après.

Afin de faire reculer la mort, les accoucheuses, appelées plus tard sages-femmes, recevront une formation. Cette mort était dite « puerpérale », infection due au manque d'hygiène.

LA SAGE-FEMME

La sage-femme était dite :

- coupeuse de cordon sous la Grèce antique, dont Artémis, déesse de la Chasse, est aussi celle de l'Accouchement. Les femmes l'invoquaient pour atténuer leurs douleurs.

- mère divine chez les Egyptiens,

- medica chez les Romains,

- ventrière, sage-garde ou matrone, au Moyen Age en France ; la future maman accouche seulement en présence de femmes, la mère et des voisines dont l'expérience est uniquement d'avoir enfanté.

La première école de sages-femmes en Europe ouvre à Strasbourg en 1500. Soixante ans plus tard, est publié un règlement relatif à ce métier.

En France, le terme de sage-femme est officialisé au XVII^e siècle. Avant la généralisation de sa formation, la sage-femme était choisie dans chaque paroisse par une assemblée de femmes. Une fois reconnue par le curé, elle prêtait serment avant ou à l'issue de la messe, devant les habitants rassemblés.

A cette époque, il est surtout demandé aux accoucheuses « *d'être bonnes chrétiennes et de savoir baptiser* » comme le prouve l'article XII extrait des « *Ordonnances, mandements et lettres pastorales de Monseigneur l'Evêque et comte de Châlons, Pair de France* » (paru en 1663 et repris en 1693) :

« *Puisque la nécessité oblige quelque fois les sages-femmes de baptiser les enfants, il est du devoir des curés et des vicaires de leur apprendre la manière de bien administrer le sacrement. C'est pourquoi ils seront soigneux de leur faire savoir que pour baptiser valablement, trois choses seront requises :*

- *Le premier, de verser de l'eau naturelle sur la tête de l'enfant, ou au moins sur quelque partie vivante de son corps qui se présente venant au monde.*

- *Le second, de prononcer distinctement ces paroles : je te baptise au nom du Père, au nom du Fils, et du Saint-Esprit, en même temps qu'elles versent l'eau sur l'enfant.*

- *Et le troisième, d'avoir l'intention de faire ce que Jésus-Christ a institué, et ce que l'église désire que l'on fasse en l'administration de ce sacrement. Et, afin de les mieux instruire, ils leur en feront faire la pratique en leur présence, s'ils le trouvent à propos. »*

(Revue Champagne Généalogie)

Selon la période et la société, les sages-femmes voient leurs pouvoirs augmentés ou diminués. Longtemps, « *affaire de femmes* », la grossesse et la naissance deviennent petit à petit des domaines investis par les hommes. En France par exemple, Louis XIV est le premier roi à exiger qu'un médecin assiste la reine et ses maîtresses dans leurs accouchements. En 1692, le décret du roi fixe les compétences et les conditions requises pour exercer.

Des ouvrages traitant de l'obstétrique sont édités au XVIII^e siècle, pour éduquer notamment les matrones de campagne, et des maternités publiques réservées aux *filles-mères* et aux pauvres sont ouvertes.

A partir de 1760, Madame Angélique Marguerite Le Boursier du Coudray tente de faire reculer la mort. Pendant 25 ans, elle parcourt la France et donne des cours aux matrones (comme Madame La Chapelle au 17^e siècle) avec un mannequin de chiffons. Elle a enseigné en 1765 aux Sables-d'Olonne, à Fontenay-le-Comte.

Des écrits, comme celui reproduit ci-dessous, nous apprennent que la future sage-femme passe un examen devant une commission de **chirurgiens jurés**. Nous trouvons cette information dans les registres paroissiaux. Dans ces derniers, outre l'indication des actes de baptêmes, mariages et sépultures, nous rencontrons de temps à autre, suivant l'humeur des curés, la mention d'événements sortant de l'ordinaire : famines, bénédictions de cloches, épidémies... et aussi des prestations de serments de sages-femmes.

Monsieur Bouron de Saint-Vincent-sur-Jard, membre du *Cercle Généalogique Vendéen*, a relevé dans les archives de Saint-Cyr-en-Talmondais (Vendée) le serment suivant :

« *Aujourd'hui dimanche quinziesme du jour de septembre mil sept cent soixante cinq, Nous, Pierre Métayer, Docteur en droit, curé soussigné, étant duement informé de la catholicité et des bonnes vie et mœurs de **Louise Robin**, veuve de Jacques Arnaud, journalier, âgée de trente six ans, de ce bourg, recüe maîtresse accoucheuse par Messieurs les chirurgiens jurés de la communauté de la ville de Fontenay le comte,*

avons d'elle reçu le serment de bien et fidèlement s'acquitter de sa charge suivant le rituel,

a juré et promis, Le Saint Evangile touché,

- *de vivre et mourir dans la religion catholique, apostolique et romaine,*

- *de s'acquitter avec le plus de fidélité et de diligence – qu'il lui sera possible – de la charge d'assister les femmes dans leurs couches,*

- de ne permettre jamais que la mère ni l'enfant encourent aucun mal par la faute et, où elle verrait quelque péril éminent, d'user de conseil et de l'aide des médecins et chirurgiens, et d'autres personnes expérimentées en cette fonction,

- de ne jamais révéler les secrets des familles ni des personnes qu'elle assistera,

- de n'omettre rien de ce qui sera de son devoir, sans prédilection de personne,

- mais de procurer de tout son pouvoir le salut corporel et spirituel tant de la mère que de l'enfant.

Interpellé de signer, a déclaré ne le savoir. »

Signé P. Métayer, curé de Saint Cyr

En 1806, Napoléon, crée la Chaire d'Obstétrique, qui est la première spécialité médicale. Le premier titulaire est Beudelocque qui a la charge de former médecins et sages-femmes.

Longtemps, les professionnelles seront cataloguées en *première* et *deuxième classe*.

La formation des sages-femmes passe de 6 mois à 1 an puis à deux ans comme celle reçue par Madame Touzeau.

Au XIX^e siècle, les conditions de l'accouchement se sont améliorées : utilisation du stéthoscope pour écouter le fœtus et du chloroforme pour endormir, pratique de l'asepsie...

Puis au XX^e siècle, la surveillance de la grossesse et les méthodes pour mettre au monde évoluent : surveillance du fœtus par échographie, analgésie péridurale pour atténuer les douleurs...

DANS LES ARCHIVES DE SAINT-HILAIRE-DE-RIEZ

La lecture des actes de baptêmes ou de sépultures de Saint-Hilaire-de-Riez datant d'avant la Révolution, nous fait découvrir la présence d'une matrone uniquement lorsque le curé signale que l'enfant « *est né en danger de mort et ondoyé par la matrone...* ». Elle n'est pas nommée, exception faite en 1716, pour la naissance d'un enfant de Maître Louis François Collinet, sieur de la Charrault, notaire, procureur fiscal de la baronnie de Rié et cabaretier, ondoyé à la maison par Renée Michaud (pas de serment).

A partir de 1792, à la création des mairies, les nouveau-nés (baptisés ou pas) sont notés dans les registres d'état civil. La sage-femme est nommée dans les actes lorsqu'elle accompagne un membre de la famille pour faire la déclaration de naissance. Elle vient systématiquement effectuer cette formalité pour l'enfant d'une fille-mère. A l'époque, la mère-célibataire était la *honte* de la famille et son état, un pêché.

Dans les registres, pour les années de 1792-1795, nous avons trouvé quelques noms de sages-femmes :

- Marie PONTOIZEAU, cultivatrice au canton des *Bouts*,

- **Jeanne RIVALIN du chef lieu**,

- Renée MORINEAU de la métairie de la *Burnière*,

- Marie GUYON de la *Grande Rive*,

- Marie-Jeanne CHAILLOU, épouse BENE'EAU, cultivatrice à la *Cossardière*, 42 ans,

- Marie CHEVRIER,

- Jeanne Suzanne BERTHOME de Croix-de-Vie,

- **Elizabeth BURGAUD**,

- Suzanne FROND, sage-femme, du bourg de Notre-Dame-de-Ryé (plus proche du domicile du nouveau-né),

- Marguerite Martine PLESSIS, femme GIRARD, sage femme demeurant *La Touche*,

- Florence RENOU, sage femme à Croix de Vie,

- Louise GUILBAUD, sage-femme à la *Parée Pruneau*,

- Marie Anne NEAU, sage-femme au bourg de Croix de Vie.

Dans l'acte n° 109 de l'an 14 (1805), la sage-femme est Jeanne MOREAU, épouse BROSSARD, cultivatrice aux *Noues*, 67 ans.

En 1830, c'est Françoise MONNERON, demeurant aux *Chaumes*, qui est dite sage-femme. En 1833, elle a 61 ans (accouchement d'une fille-mère).

L'analyse des registres nous laisse supposer qu'il devait y avoir une matrone ou sage-femme par quartier. Il s'agissait en principe de femmes ayant eu des enfants et d'un certain âge. Puis dans les états de recensement de la population, depuis 1836, n'apparaît qu'une personne, plus jeune, exerçant cette profession et qui a reçu obligatoirement une formation.

En 1836, nous trouvons : Jules ALLAIN, sous-brigadier, 28 ans, époux de Pauline BLAYE, sage-femme, 22 ans ; domiciliés à la *Fenêtre* ; en 1841, les mêmes mais domiciliés *Grand'rue* au bourg, etc.

Plus tard, dans différents documents, apparaît le nom de Marie PAGOT, née CHARBONNEAU, qui a fait des études de sage-femme comme l'atteste le *Recueil des actes administratifs* de 1876, fascicule adressé par la préfecture à chaque commune depuis 1862. Dans ce dernier est indiqué, entre autres, la *Liste nominative des Docteurs en Médecine, Dentistes, Pharmaciens, Sages-Femmes, Herboristes et Vétérinaires, exerçant dans le Département de la Vendée*. Cet état nous apprend que Marie a vu le jour à Chavagnes-en-Paillers le 18 septembre 1851, qu'elle a fait ses études à Poitiers où elle a été reçue à son diplôme le 15 septembre 1874. Marie est venue exercer à Saint-Hilaire-de-Riez le 15 octobre 1875. Dans un acte de naissance de 1878, Marie est dite : Marie CHARBONNEAU, femme PAGOT, demeurant *les Bussoleries*, 28 ans, **sage-femme jurée**. Madame Pagot, comme toutes les sages-femmes, devait prêter serment. Elle figure dans les recueils jusqu'en 1935, année de son décès. Marie a donc exercé son métier jusqu'à 81 ans, durant 60 ans.

Marie Charbonneau a épousé un garçon du pays, Louis Hélic Aimé Pagot (1847-1906), instituteur adjoint, puis Jean-Baptiste Pajot. Après *les Bussoleries*, Marie a vécu dans le bourg, à *Bel Air* (dans le bas de l'ancien cimetière).

Marie est remplacée par Mademoiselle Moizeau qui a exercé seulement quelques mois. La place étant vacante, c'est ainsi que Mademoiselle Victorine Monneron (future Mme Touzeau), 21 ans, reçue à son examen de sage-femme le 12 juillet 1935, peut pratiquer son métier à Saint-Hilaire-de-Riez. Victorine a bien connu Marie Pagot puis Pajot : « *La mère Pagotte* », comme on disait à l'époque, c'est elle qui a assisté à ma naissance ».

Baud, née Cognac	Croix-de-Vie	NANTES	19 septembre 1877
Gabriel, née Milcent	id.	—	31 juillet 1896
Crochet, née Couton	id.	—	10 juillet 1928
Monneron (M ^{lle})	St-Hilaire-de-Riez	—	12 juillet 1935

Extrait de la liste des sages-femmes parue dans le *Recueil des actes administratifs* de l'année 1936

Madame Crochet Georgette née Coton, sage-femme à Croix-de-Vie, après son veuvage se remarie et devient Madame Pineau. ; « *Je m'entendais très bien avec elle* » nous a dit Madame Touzeau.

Les sages-femmes de Saint-Hilaire-de-Riez, jusqu'en 1796, étaient aidées de médecins dits à l'époque: « officier de santé, docteur en médecine ou chirurgien ». Nous avons relevé en 1737, François COLLINET, en 1761, François Gabriel CORDON et le dernier, en 1796, Pierre Alexandre Marie GAUTIER (donc disparition peu de temps après la Révolution).

C'est seulement en 1943 que s'installe le docteur Dauplais âgé de 58 ans.

Colette Gengoux

SAGE-FEMME A SAINT-HILAIRE-DE-RIEZ

Témoignage de Madame Touzeau Victorine, née Monneron, aujourd'hui âgée de 92ans, recueilli en 2002 par Anny Garcia et Colette Gengoux. Article mis en forme par Christiane Morineau et Gérard Chusseau

Ma famille

« Je suis née le 2 juin 1914, dans le bourg de St-Hilaire-de-Riez, dans une famille modeste.

Maman, née Marie **Victorine** Cantin dans une famille de 4 enfants, tenait une petite épicerie dans la *Grand'Rue*, maintenant rue *Clemenceau* (voir clichés de la rue suivante).

Papa, (Louis), **Charles** Monneron né à Soullans, exerçait le métier de roulier, transporteur de bois avec son cheval, dans l'entreprise Morineau. Ah ! un beau métier ! (dans le sens négatif). Il livrait chez les artisans de grands arbres qu'il attachait avec des chaînes sur le *diable* tiré par son cheval. Un dur métier ! C'était pas la journée de 7 ou 8 heures. Il fallait qu'il aille à 4 heures du matin faire manger le cheval, préparer sa litière avant de s'en aller avec son diable. Il terminait très tard et son employeur n'était pas *large* pour payer ! Après, il est *monté en grade* et a changé de patron. Il était sorti de l'école à 8 ans ; pourtant il apprenait bien !



Collection privée : Madame Monneron et ses enfants : Marcel, Victorine et Charles en 1915. Ces photos familiales étaient adressées aux chefs de famille partis à la guerre.

Quand je suis née, j'avais 2 frères Charles et Marcel. Moi, la petite sœur, je ne suis pas arrivée au bon moment. C'était la déclaration de la guerre et mon père y est parti aussitôt. En plus de ça, à chaque naissance, maman faisait des phlébites et une infection puerpérale.

On avait un docteur, le docteur Potel de Croix-de-Vie (pas de médecin à Saint-Hilaire), il dit : « *Il faut l'envoyer en nourrice* ». Le bébé allait chez une femme qui vous donnait le sein car elle avait mis au monde un enfant qu'elle allaitait et avait assez de lait pour en nourrir un

1) L'état de recensement de 1911 nous indique que Mathurine Collinet, née en 1895 à Saint-Jean-de-Monts, était bonne chez Mme Monneron.

deuxième. Ça se faisait fréquemment. Mon frère aîné avait été nourri par la tante Lucie, une belle-sœur de maman. On allait le conduire plusieurs fois par jour car elle n'habitait pas loin. Il n'était pas pensionnaire.

Moi, j'étais pensionnaire ! à plein temps ! A 2 km du bourg, sur la route de Notre-Dame-de-Riez, dans une bourrine, chez la *mère Dédèle* (Adèle Billon). Elle ne m'a pas nourrie longtemps, 4 à 5 mois, mon frère de lait ayant déjà 15 à 16 mois.

Elle m'appelait « *la p'tit' Nor'* » (la petite noire) car elle devait avoir trois autres enfants blonds. Moi j'étais brune. Maman devait venir me voir de temps en temps, mais c'est tout. C'était la guerre. Mon père était dans les tranchées. Elle travaillait et elle avait déjà deux autres enfants en bas âge. Puis un 4^e enfant, Raymond, est arrivé en 1918 : l'enfant du retour ! »

La vie a repris. J'allais à l'école laïque.

« Maman n'était pas tellement ni de la droite, ni de la gauche, mais ses clientes étaient plutôt de la gauche, surtout les institutrices laïques.

L'épicerie était à l'emplacement de l'actuelle boulangerie Jouanne. La maison en face était une boulangerie, chez le père Barreteau, comme on disait. Du jour au lendemain (c'était un *original*), il dit : « *Je ferme la boutique !* », donc plus de boulangerie. Cela c'est passé peu avant son décès qui a eu lieu en 1928.

Mon frère aîné, Charles, a fait son apprentissage de boulanger à Saint-Hilaire-de-Riez puis il est allé travailler à Nantes. Il aimait beaucoup chanter. Le boulanger Barreteau n'a pas été remplacé, alors, en 1933, mon frère décide de créer sa boulangerie. La famille aménage un four dans l'épicerie qui se transforme ainsi en boulangerie. Voici près de 75 ans qu'on y fabrique du pain. Maman est partie installer son épicerie de l'autre côté de la rue où habitait un artisan sabotier : un ancien douanier qu'était *malin comme la gale*.

Mes deux autres frères sont devenus instituteurs. »

Je suis sortie de l'école en 1926

« A l'école, je n'étais peut-être pas trop bête, j'ai eu mon certificat d'études à 12 ans, présentée par mon institutrice, Madame Simon, la mère de l'artiste peintre Henri Simon. Cette dame a été gentille pour nous à tous égards.

A 12 ans rien n'est décidé quant à mon avenir. Je suis restée avec maman pour travailler à l'épicerie et participer aux tâches de tous les jours. Mes parents avaient organisé du portage à domicile 3 fois par semaine, alors j'y participais. On vendait de l'épicerie, de la mercerie et beaucoup de produits nécessaires à la vie de tous les jours tel que le pétrole, mais pour l'éclairage ! On rayonnait assez loin, jusqu'aux Becs ; la dernière maison, chez Bret, aux *Vases* (maintenant les « *Merlin* »). On faisait un arrêt aux *Roselières* pour la pause du midi. Je détélais le cheval et on faisait le repas avec presque rien. Les tournées avaient lieu toute l'année quel que soit le temps, et on n'était jamais malade. On voyait la grippe autour de nous et on ne l'avait jamais !

Lorsque *j'ai été en âge*, j'ai continué les tournées toute seule avec le cheval attelé d'une charrette à 4 roues. »

Je me suis présentée au concours à 18 ans en 1933

« Maman était prévoyante : « *Un jour, l'épicerie ne donnera rien du tout* (elle avait raison), *tu devrais être sage-femme* ». Moi, je n'y pensais pas. Je ne savais même pas par où le bébé sortait. Et puis, vous savez, autrefois, on ne commandait pas. C'était bien souvent les parents qui décidaient. J'ai donc suivi son conseil.

J'avais mon certificat d'études. Madame Simon m'a donné quelques cours du soir chez elle gratuitement pour préparer le concours. Ce n'est pas elle qui travaillait pour de l'argent ! Je tiens à le dire.

Le concours d'entrée pour les Vendéennes se passait à La Roche-sur-Yon. J'avais 18 ans. Nous avions des épreuves de mathématiques, rédaction, histoire et géographie. J'ai été interrogée sur Napoléon par une femme. J'ai dit que Napoléon avait fait le plan de La Roche-sur-Yon. C'est peut-être ça qui lui a plu ! Je me souviens : on était 70 à se présenter et 16 ont été reçues. Je ne connaissais pas le rang que j'avais. Le principal était d'être reçue.

Je suis entrée à l'école à 19 ans, pas avant. J'ai fait mes études à Nantes, à l'Hôtel Dieu, du 2 novembre 1933 au 13 juillet 1935. Il était tenu par des religieuses. Le 3 novembre 1933, une cousine s'est mariée, je n'ai pu aller aux noces. J'ai été boursière, pensionnaire, pendant 2 ans. Je rentrais à Noël et à Pâques, 8 jours, je crois ? On avait un mois de vacances : juillet ou août ou septembre. On choisissait. Il y avait 20 élèves par promotion. J'étais la seule de Saint-Hilaire.

A l'école, on portait le voile et l'uniforme. Même si on l'achetait, on dépensait peu pour la toilette ! Les cheveux étaient rentrés. Même à la sortie en ville, on était en gris, avec le voile. On nous prenait pour des bonnes sœurs ! « *Les souris grises* », on nous appelait. On avait une croix bleue la première année, rouge la deuxième.

Il y avait une très bonne entente entre nous. Nous étions bonnes amies. Le dortoir était de 34 à 36 places où plusieurs promotions étaient mélangées. Il n'y avait pas de bizutage mais on se faisait des blagues : lits en porte-feuille, manches cousues...

Dans un coin du dortoir, des chambres à deux lits étaient réservées pour quelques femmes mariées qui apprenaient le métier. Je me souviens de Mme Lebrasseur, une institutrice libre qui voulait changer de métier : elle était appelée « *brasse-brasse* » car elle s'agitait beaucoup. »

A l'Hôtel-Dieu, il y avait deux services

« Le bas était réservé aux « *pensionnaires* » clientes des professeurs. C'étaient des femmes de condition élevée qui venaient accoucher avec leur médecin. Souvent, elles arrivaient avec leurs draps brodés et leurs beaux trousseaux en prévision des visites qu'elles auraient après la naissance du bébé. Le haut était réservé aux élèves sages-femmes. On y recevait surtout des femmes de condition modeste.

Les études comprenaient des cours pratiques le matin et des cours théoriques l'après-midi de 2 à 4 heures et retour en salle le soir. On faisait nos devoirs en salle d'études.

La première année, nous étions des « *pouponnières* ». Nous nous occupions des bébés et assistions aux accouchements. Je n'en avais jamais vu avant (les parents ne parlaient pas de sexualité) mais ça ne m'a pas choqué. On faisait aussi les « *bonnes* » en salle de travail ; on approchait les ustensiles, on lavait...

Nous avions une maîtresse sage-femme malentendante, Madame Hallier, qui lisait sur les lèvres mais était excellente. Elle est devenue sourde dans l'exercice de ses fonctions². Elle se mettait bien à notre portée. Bien plus que les docteurs Lerat, Jarousseau et Leroux qui faisaient passer les examens de fin d'année.

La deuxième année, on faisait les accouchements sous surveillance puis seule. La « *principale* » qui donnait les cours était secondée par Mlle Bernard. Elle venait l'accouchement terminé, elle disait « *Ça va ?* » et elle repartait. J'ai dû en faire une trentaine. Je me souviens surtout d'une jeune fille de 15 ans à qui on en aurait donné 10. Je la revois avec son petit chapeau en toile au bord empesé. Elle pleurait en voyant deux autres parturientes au travail qui criaient. On l'avait éloignée en attendant son tour. J'ai obtenu l'examen à 21 ans. Il y avait des femmes qui se « *prêtaient* » pour qu'on le passe.

Il y avait deux sortes de diplômes. Pour celui des hôpitaux, c'était surtout des épreuves écrites. Pour celui de l'école de médecine, il fallait établir un diagnostic et palper une femme. C'est ce dernier que j'ai obtenu. On avait le stéthoscope pour écouter le cœur, pour le reste, on n'avait que nos oreilles et nos mains, sans gant, seulement le savon de Marseille et une brosse.

2) Elle a voulu sauver une femme atteinte d'une infection puerpérale épouvantable, mais elle s'est elle-même infectée : un rhume qui a mal tourné en devenant sinusite, otite, mastoïde double et il a fallu l'évidement complet des deux oreilles.

Durant l'exercice de mon métier, j'ai eu peu d'erreurs dans les diagnostics. Chez une cliente j'avais dit 1 mois à l'avance de préparer 2 layettes. Le lendemain tout Sion savait que j'avais annoncé des jumeaux ! Et si je m'étais trompée !

C'est Monsieur Péchereau, de la poste de Saint-Hilaire, qui a apporté le télégramme me disant que j'étais reçue la première.

J'avais obtenu le diplôme d'état à l'Hôtel-Dieu de Nantes avec mention honorifique de l'école de médecine. »

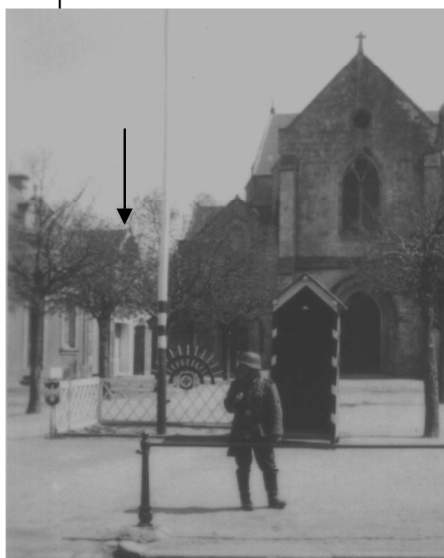


1 2 3 4

La promotion de la deuxième année : Flèche en haut, Madame Touzeau

En bas en partant de la gauche : Mlle Bernard 1, Dr Jarousseau 2, Dr Lerat 3 et Mme Hallier 4

Mon métier de 1935 à 1977



« Suite à la place vacante laissée par Mademoiselle Moizeau, j'ai pu commencer à exercer en juillet 1935, trois semaines avant mon mariage (5 août) avec Delphin Touzeau qui était coiffeur.

Nous nous sommes installés dans une maison de la famille Robin, située place de l'Eglise. Tout de suite j'ai préparé une plaque. C'était une pancarte de bois dont j'ai fait l'inscription moi-même. Après, j'ai acheté une plaque noire marquée : « Mme TOUZEAU, SAGE-FEMME ».

Sur la photo ci-contre, prise durant l'occupation, nous apercevons notre habitation (flèche). Mon mari y a créé son salon de coiffure. Cette maison a été démolie pour agrandir les locaux des services techniques de la mairie.

Avant Mlle Moizeau, il y avait eu Mme Pineau qui était partie à Croix-de-Vie. On s'entendait bien, c'était une bonne collègue. Nous faisons suite à la « mère Pagotte ». Je ne sais

pas si elle avait eu une formation (NDRL : Si, comme nous l'avons vu plus haut).

J'étais la seule sage-femme sur la commune de Saint-Hilaire, je pratiquais aussi sur Notre-Dame-de-Riez où j'allais avec une collègue, à Commequiers, au Fenouiller et à Croix-de-Vie. En ce temps-là, il n'y avait pas de maternité, j'ai exercé pendant 20 ans à domicile.

Je me souviens de mon premier accouchement, à Sion, un dimanche. Ça a duré 3 jours. La patiente a accouché le mardi soir. L'accouchement a été très difficile. Les parents ne voulaient pas que je m'en aille. C'était une fille unique qui a eu 5 enfants. J'ai accouché les 5.

Il m'est arrivé, quand « *le travail* » s'éternisait, de coucher chez la cliente - parfois dans le même lit - de laver du linge, de faire la cuisine, de partager les repas.

Dans les cas difficiles, on appelait le médecin Hillériteau de Saint-Gilles. Il se déplaçait pour les accouchements aux fers mais la plupart du temps, il n'était pas « *curieux* » de venir !

Je me rappelle avoir fait un accouchement gémellaire à *Loisson*, il fallait y aller en yole. La femme avait fait une hémorragie formidable. Il fallait une délivrance artificielle. Je fais appeler le docteur. Il n'avait pas voulu se déranger. C'était la nuit, mais quand-même ! Je l'ai fait.

Pour les soulager, on avait quelques médicaments. Pour les césariennes, il fallait aller à La Roche-sur-Yon. C'était des cas rares.

Il fallait faire des choix cruciaux. Un jour, un bébé est né tout noir. Une vraie momie. C'était une fille. Plus tard elle a fait une misérable, en fauteuil roulant et elle est morte à 10-12 ans. Une autre fois, le bébé est sorti mort en apparence. Tout de suite, il fallait qu'il aille à La Roche. L'idée m'a pris de lui faire une piqûre dans le cordon. J'étais à « *la tremblotte* » et le bébé était cyanosé. Il est revenu tout de suite. Il s'est mis à crier. De la Roche, ils sont venus, mais j'avais fait le nécessaire.

Parfois des bébés naissent gros comme un kilo de sucre. On venait les chercher de La Roche-sur-Yon avec une couveuse. A 7 mois, il n'était pas rare de les garder. On les mettait au chaud, dans un oreiller, dans une couverture, des cotillons de grand-mère, en bure... J'ai eu quelques anormaux : spina bifida crânien, spina bifida rachidien, un bébé anormal qui est mort, un petit mongolien qui n'a vécu que 4 ans. A la maternité de Saint-Gilles, une cliente est morte et son bébé aussi. Le docteur était venu. Il n'y avait pas de moyen pour détecter les anomalies à cette époque. Pourtant, le plus souvent, les naissances se passaient bien malgré les conditions de vie de ce temps là.

La commune de Saint-Hilaire-de-Riez étant très étendue, je parcourais de belles distances, jusqu'à 10 kilomètres quand j'allais aux *Mattes*. Au début, j'étais à vélo avec ma valise sur le porte-bagages. La journée en vélo, la nuit en charrette. On venait me chercher en voiture à cheval, deux hommes. C'était l'usage. *J'étais bien pelotonnée entre ces deux hommes* ! Sur place, l'eau était à chauffer dans la cheminée, sur le trépied, sur un feu de *grainettes* ou de *bousas*. Le pot de café était dans les cendres pour me réconforter.

Quand il y avait de la neige à *Sion*, on venait me chercher en charrette à *bourricot*. Dans le marais, l'hiver, on prenait la yole. L'été, il n'y avait pas d'eau sur le marais, je connaissais le nombre de prairies et de planches à passer pour franchir les fossés... Sept pour aller aux *Durantières*...

En 1946/1947, j'ai eu un vélomoteur. C'était dur le vélomoteur quand je sortais du lit bien chaud et je regrettais le temps du cheval, la nuit. J'ai eu mon permis de conduire le 28 janvier 1956, alors j'ai acheté une voiture, une 4 CV verte. Au départ, je n'en voulais pas, mais après j'ai tout laissé tomber pour la voiture !

Quand j'arrivais chez la cliente, je trouvais souvent sa maman ou une voisine. Autrefois, mon arrière-grand-mère Monneron, de *l'Epinette*, était appelée pour assister aux accouchements. Elle avait la réputation de bien assister dans ces moments-là.

Alors que je débute, il m'est arrivé de trouver une femme installée par terre, le dos sur une chaise retournée, au-dessus d'une couche de paille, pour ne pas salir le lit. Après la naissance

elle était remontée dans son lit à quenouilles. Elle avait déjà eu 7 ou 8 enfants et elle en a eu encore un autre après.

Je suis allée dans des maisons où on me disait : « *Dam', la cheminaie est bouchaie !* » On attendait avec une couverture sur le dos. Si le feu brûlait, on ouvrait parfois la porte à cause de la fumée. J'ai fait un accouchement dans une maison où il y avait de la glace sur les murs. A cette époque, souvent il n'y avait pas l'électricité. Les gens gardaient le pétrole pour le moment de l'accouchement. Pendant la guerre, j'ai travaillé à la lueur des bougies. Une fois, on avait utilisé une lampe à carbure qui éclairait bien mais fumait beaucoup. C'était pour la naissance de jumelles, elles avaient le nez tout noir ! Les draps aussi étaient noirs.



Pendant la période de la guerre 1939-1945, mon mari étant prisonnier, j'allais chez ma maman. J'avais un laissez-passer. Les soldats allemands étaient plutôt corrects ; mais une fois, il y avait des Tatares. Ils ne savaient pas le français et ne reconnaissaient pas mon laissez-passer. Alors, il y en a un qui m'a branché son fusil sur la poitrine. « Je n'en menais pas large ! »

Au retour de captivité de mon mari, nous nous sommes installés à l'angle de la route de Saint-Jean-de-Monts et de l'avenue du Marchais. Voici l'entrée du salon de coiffure pour homme de Delphin. Ma fille, Mme Favreau Andrée, créa son salon de coiffure juste à côté, maintenant *Déclic Coiffure*.

Les accouchements se passaient « *en famille* ». La présence du mari était assez fréquente ; celle des enfants aussi. Dans une grande famille (16 ou 17 enfants) lors d'une naissance, le père me demande : « *Est-ce que j'ai le temps de tirer les vaches ?* ». Je dis que oui. Mais quand il est revenu le bébé était né. Je me suis fait disputer ! Chez eux, il n'y avait que deux pièces. Dans celle où accouchait la mère, il y avait des enfants dans leur lit. On tendait des draps pour ne pas qu'ils voient.

A l'occasion d'un autre accouchement, il y avait une petite fille de 18 mois à 2 ans environ. Quand elle a entendu le bébé crier, elle a dit : « *Oh, un petit gogo !* ». Elle croyait avoir entendu un petit cochon. J'ai accouché la femme d'un rémouleur. La famille vivait dans une roulotte, près du calvaire. On avait transporté la femme dans une maison vacante, dans le bourg. Sur la paille, on étendait des draps. Vous me voyez à 4 pattes. Mon mari et la jeune fille du *Café de la Mairie* ont été parrain et marraine de la petite fille.

A la naissance, le bébé était lavé, langé et emmaillotté (comme on disait), c'est-à-dire que, en plus de la couche (à l'époque, tissu fin rectangulaire que l'on recouvrait d'une couche triangulaire en plastique pour éviter « les fuites »), le bas du corps était entouré d'un tissu épais (molleton)³. La mère était bandée avec un torchon... trop court ? On en mettait deux ! Les jours suivants, je faisais souvent des visites gratuites. Dans le bourg, j'y allais matin et soir. Je faisais la toilette du bébé et de la mère aussi. Souvent, si je n'y allais pas, la maman n'était pas lavée. Elle ne se levait que le 9^e jour. C'était pas comme maintenant !

Presque toutes les femmes nourrissaient leur bébé au sein. Certaines pendant deux ans : pratique, économique, mais c'était aussi pour ne pas avoir de *règles* et ne pas être enceintes rapidement. Il y avait pourtant des grandes familles dans la commune, certaines de plus de 10 enfants ; 14, 15 et même une vingtaine.

Quand une femme était enceinte, c'était obligatoire que le 1^{er} examen soit fait par le médecin. Cela lui donnait droit à une prime de naissance dont elle touchait la 1^{ère} mensualité à 2 mois de grossesse. Au 5^e mois, elle recevait un carnet de maternité et elle venait me voir pour un autre examen. Le jour de l'accouchement, je signais la feuille attestant que l'accouchement était

3) L'enfant était serré dans ce tissu épais, par un pliage bien spécial, pour qu'il soit bien au chaud et de plus cela le sécurisait. Le fait de ne pas être libre de ses mouvements le rassurait comme dans le ventre de sa maman. De plus, ses jambes étaient tenues droites, disait-on ?

payé. Je me faisais rembourser quand la cliente avait perçu l'argent. Parfois, elle encaissait l'argent mais ne me payait pas ! Mais les temps étaient si difficiles que je n'osais réclamer.

Mes attributions ne se limitaient pas aux soins de la mère et du bébé, j'assistais à tous les baptêmes. Moi-même, j'ondoyais les enfants en danger de mort. Dans une famille très pieuse où il y avait 8 ou 9 enfants, le baptême a eu lieu deux heures après l'accouchement car il fallait que le nouveau-né, en cas de décès prématuré, le reçoive afin que son âme n'aille pas dans les limbes⁴ où elle serait condamnée à errer éternellement. Sans baptême, l'enfant ne pouvait recevoir une sépulture chrétienne et, dans ce cas, le petit corps était mis dans une boîte confectionnée par le père, puis déposé dans le cercueil d'un membre de la famille. Je préparais le bébé, emmaillotté, habillé pour le baptême et on s'en allait. Si c'était l'hiver on prenait la yole. Le soir, on me ramenait chez moi. La règle, c'était de faire le baptême dans les 3 jours, au-delà on ne sonnait pas les cloches. Plus tard le délai est passé à 5 puis 9 jours.

Si le bébé naissait avant les 9 mois qui suivaient le jour du mariage, il ne passait pas par la grande porte de l'église mais par la petite, dans la soirée à la nuit tombante, sans les cloches ! Chez un jeune couple de la jeunesse catholique, ç'avait été toute une histoire ! Pour les punir, ils avaient du subir la même règle. Ça, c'était dans mes débuts.

Lectures pour Tous

LOTÉRIE

DE L'ŒUVRE DE

L'Allaitement Maternel

On trouve des Billets dans toute la France Chez les Débitants de Tabac, Libraires, Journaux, etc.

Pour recevoir à domicile, s'adresser à

L'ŒUVRE DE L'ALLAITEMENT MATERNEL

9, rue Jean-Baptiste-Dumas PARIS

en joignant à la demande mandat-poste du prix des billets et timbre pour retour.

LE BILLET : UN franc



Exiger cette GRAVURE sur chaque Billet et le mot

"ALLAITEMENT"

L'ALLAITEMENT n'a jamais reculé son tirage.

Tirage irrévocable : **15 Mars 1906**

1^{er} GROS LOT	2^e GROS LOT
200.000 fr.	100.000 fr.
3^e et 4^e Gros Lots : 25.000 fr. — 10.000 fr.	
Plus : 520 Lots de 1.000, 500, 100 francs.	
Soit 524 Lots pour 400.000 fr. , tous payables en argent.	

ADMINISTRATION : 9, rue Jean-Baptiste-Dumas, PARIS

REMISE AUX MARCHANDS

Extrait de la revue *Lectures pour Tous* de 1905

4) latin limbus : bord – théologie : lieu où étaient les âmes des justes de l'Ancien Testament avant la venue de Jésus-Christ, et où vont celles des enfants morts sans baptême.

Le baptême et la déclaration du bébé à la mairie étaient souvent pour les hommes des occasions pour boire un coup. Je me rappelle d'un père qui buvait le coup. A plusieurs, ils étaient venus au baptême à pied en longeant la ligne de chemin de fer, le bébé sur un oreiller, bien enveloppé. Revenus chez eux, le bébé n'était plus sur l'oreiller. Ils l'avaient perdu en route ! Ils l'ont retrouvé le long de la voie. C'était la coutume de transporter les bébés juste nés dans un oreiller, enveloppé dans un voile d'étendard, celui de la communion ou dans le voile de mariée de la mère. C'était plus une fantaisie qu'une utilité. L'enfant n'attrapait pas froid, chez eux, ce n'était pas chauffé.

J'assistais aussi les femmes à la cérémonie des « *relevailles* ». On disait « *lever à messe* ». Chez trois ou quatre clientes, au bout de 15 jours, on « *levait à messe* ». Ça se passait le dimanche matin, à la fin de la deuxième messe.

J'accompagnais la maman, je portais un morceau de pain dans une serviette. On se tenait dans le fond de l'église. Le curé venait avec un cierge qu'il donnait à l'accouchée. On allait à l'autel, le curé disait une prière et bénissait la maman et le pain. Puis, on le ramenait à la maison. C'était une cérémonie de purification (la future mère était considérée comme un être impur et devait, entre autres interdits, éviter de croiser le regard des autres). On disait que la femme ne devait pas sortir avant que cette bénédiction soit réalisée. Elle ne devait pas tirer de l'eau au puits, car ça portait malheur.

En 1956, la maternité de Saint-Gilles s'est ouverte avec 12 lits. Alors, j'ai eu beaucoup de travail. C'était la seule de la région. Des femmes venaient des communes voisines, des pays de Monts, de Challans et des environs. Elle était tenue par des sœurs dont une faisait les soins aux femmes qui pouvaient rester 14 jours. Il n'y avait pas de médecin anesthésiste, peu de personnel, des femmes de ménage surtout. Le docteur Hillériteau venait au plus vite si on l'appelait, il était très gentil.

Cette même année, en août, j'ai suivi une formation de 15 jours à Paris : des cours d'accouchement sans douleur, à la *Clinique des Bleuets* du docteur Lamaze. Mademoiselle Pin, une institutrice de Sion très estimée par tout le monde a beaucoup insisté pour que j'aie suivi ces cours.

J'allais en salle d'accouchement. Je découvrais des méthodes de respiration, de relaxation qui améliorent le travail des femmes.

J'ai encouragé ma collègue de Croix-de-Vie, Madame Pineau, à aller suivre ces cours à son tour. Pendant plusieurs années j'ai donc exercé à domicile et à la maternité. C'était les clientes qui choisissaient. Les voitures étant rares, c'était souvent moi qui les emmenais à la maternité.

A la fin de ma carrière, j'ai travaillé deux ou trois ans aux Sables-d'Olonne, à l'ancienne clinique. Il n'y avait pas de gynécologue, mais plusieurs sages-femmes et un bloc opératoire. En 1977, à 63 ans, quand la maternité des Sables-d'Olonne a fermé, j'ai arrêté à regret. J'aimais tellement mon métier !

En 42 ans, j'ai mis environ 5 000 bébés au monde.

J'ai assisté parfois trois générations : la mère, la fille, la petite-fille.

Au début de mon travail, cela faisait 90 à 100 naissances par an, moins pendant la guerre, plus pendant la période de la maternité.

Madame Touzeau, pourriez-vous nous dire ce que signifie l'expression :

« Avoir des mains de sage-femme » ?

Effectivement, quand une femme avait des longs doigts, on lui disait quelle avait des « mains de sage-femme ». Pourquoi ? Et bien, avoir de longs doigts permettait d'atteindre plus facilement le promontoire du bassin, une excroissance osseuse. »



Madame Touzeau aux environs de 60 ans

Quelques témoignages

Jean Claude Pelloquin

« Lorsque maman annonce à la famille que j'ai décidé de voir le jour, mon grand-père part chercher la sage-femme, mais il doit attendre son retour car elle est partie pour un autre accouchement. Heureusement, j'ai été patient et Madame Touzeau est arrivée à temps. Par contre, mon grand-père n'était pas content car il avait manqué le marché aux volailles du vendredi de Soullans. »

Christiane Morineau, née Charrier, proche de Madame Touzeau

« Je revois le petit pichet, qui contenait de l'eau bénite, posé sur la cheminée. Liline l'emmenait toujours avec elle lors des cérémonies de baptême car, au cours de ces dernières, elle devait rincer les mains de Monsieur le curé avec cette eau bénite. »

Madame Léone Gengoux, 83 ans, maman de Colette Gengoux.

« J'ai mis au monde six enfants, assistée à chaque fois de « Liline la sage-femme » comme on disait à l'époque. C'est une cousine par la famille Cantin. Liline était une sage-femme douce, rassurante et dévouée. Mes accouchements se déroulaient très bien : « aussi vite que si l'on mettait une lettre à la poste », comme on disait. Le plus pénible pour moi était la période de grossesse. »

Colette se souvient des naissances de son frère René et de sa sœur Claudette : « A cette époque, nous vivions au quartier de la Touche entourés d'un bon voisinage. Tous les deux sont nés lors de nuits enneigées du début mars des années 1951 et 1955. A l'annonce des naissances, mes deux frères, ma sœur et moi étions réveillés et conduits chez une voisine, Madame Délina Bernard. Nous avons donc terminé nos nuits chez elle. Papa allait à moto chercher la sage-femme qui venait à vélomoteur. Trois jours après la naissance avait lieu le baptême, auquel maman ne pouvait assister. »

Colette Gengoux

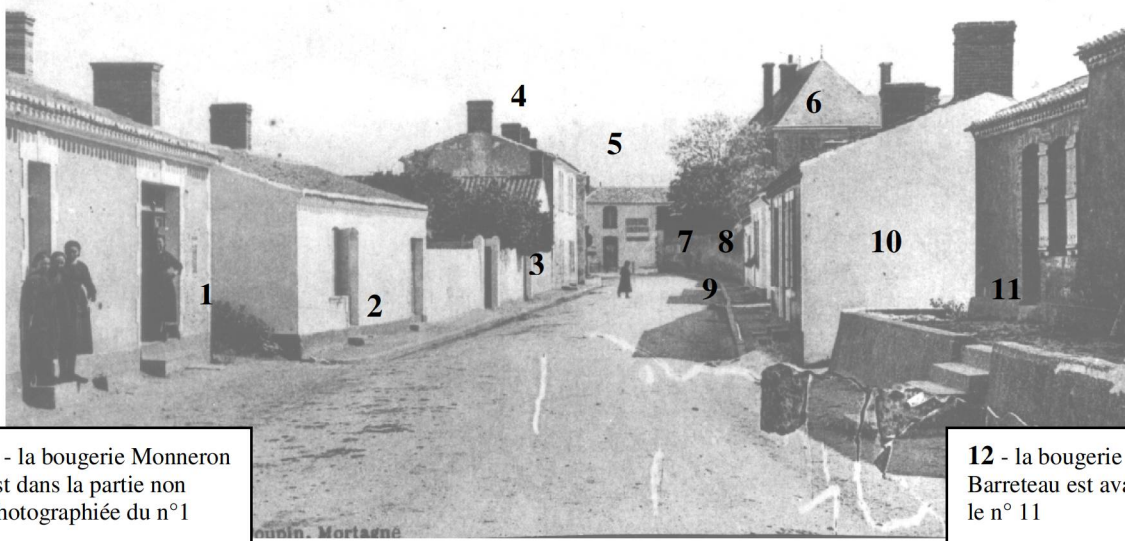
**Dans notre région, longtemps naissaient :
les petits garçons dans les choux et les petites filles dans les roses.**



Photos d'Anne Geddes, photographe australienne installée en Nouvelle-Zélande. Elle s'est spécialisée dans la photo de bébé, touchant le cœur et l'imagination des gens. Les livres de Anne Geddes se sont vendus à plus de 14 millions d'exemplaires dans le monde entier et ont été traduits dans 15 langues.

Annexe

1) Carte postale d'une partie de la rue Principale (vers 1930) qui mène place de l'église en venant de Croix-de-Vie.



1 - la boulangerie Monneron est dans la partie non photographiée du n°1

12 - la boulangerie Barreteau est avant le n° 11

Sur ce cliché, à droite, nous pouvons voir la maison (1) où a été créée la boulangerie Monneron en 1933. « *Ce n'est pas notre première habitation. Elle a été construite après que mes parents aient acheté en 1927, le terrain qui se trouvait devant notre premier logement. Cet endroit dépendait de la ferme Beauregard, propriété d'une famille Coëtard de la Bardonnerie à Saint-Hilaire-de-Riez.* », nous explique Mme Touzeau.

Coll. Guy Briand : C.P.réf : 130. St-HILAIRE-DE-RIEZ (Vendée) – La Rue principale – Imp.-lib. Jehly-Poupin – Mortagne.

Analyse de la carte en partant de la gauche

Nous voyons :



1) la maison Monneron où Madame Monneron est sur *le pas de sa porte*. En 1933, sera créé le premier emplacement de la boulangerie (cliché ci-contre extrait d'une autre photo) qui est exploitée aujourd'hui par M. et Mme Jouanne. 2) la maison Garat (charpentier) dont une partie est occupée aujourd'hui par le *Tiki's Bar*. 3) le jardin Guénet (maçon) et la maison ; devenus une partie de la rue Sonnereau et la maison Boucard (1972) où est installée au rez-de-chaussée l'agence immobilière *Century21*. 4) la maison Michineau, (commerçant) actuellement propriété de l'assureur Fiolleau où sont installés le géomètre-expert Bernard et l'agence immobilière *La Forêt*. 5) le *Café de la Mairie* tenu par la famille Giraudet puis Robin, aujourd'hui *Bar de l'Hôtel de Ville*.

6) le presbytère terminé en 1905 (devenu les locaux de la poste et de la mairie, puis uniquement ceux de la mairie) dont le jardin est transformé en place *François Mitterrand*. 7) la maison Michineau appartient par mariage à Mr Raffin qui la loue à Mr et Mme Bénétiau qui y exploitent un café avec jeu de boules en bois. 8) la maison Grivet. 9) la maison Gaillard louée au sabotier Prouteau puis en 1933, à Mme Monneron, épicière. 10) la maison Péault. Entre les maisons 10 et 11 coule un « *marigot* » qui inonde la rue les jours de pluie. 11) la maison Barreteau (boulangier) construite avant 1911.

Les maisons 7, 8, 9, 10 et 11 sont devenues la place François Mitterrand, le début de la rue de la Poste, un parking et la Résidence de l'Europe comme nous pouvons le constater sur la photo de la page suivante.

12) A toucher la première maison Barreteau, cette même famille a fait construire en 1911, l'imposante bâtisse que l'on peut encore voir aujourd'hui où M. Barreteau installa sa boulangerie (cliché de droite – coll. Briand). Actuellement, propriété de la commune, elle est occupée par la police municipale, le Secours Populaire Français et le bureau du Club de la Gaieté.

Quelques détails de la maison du boulanger Barreteau

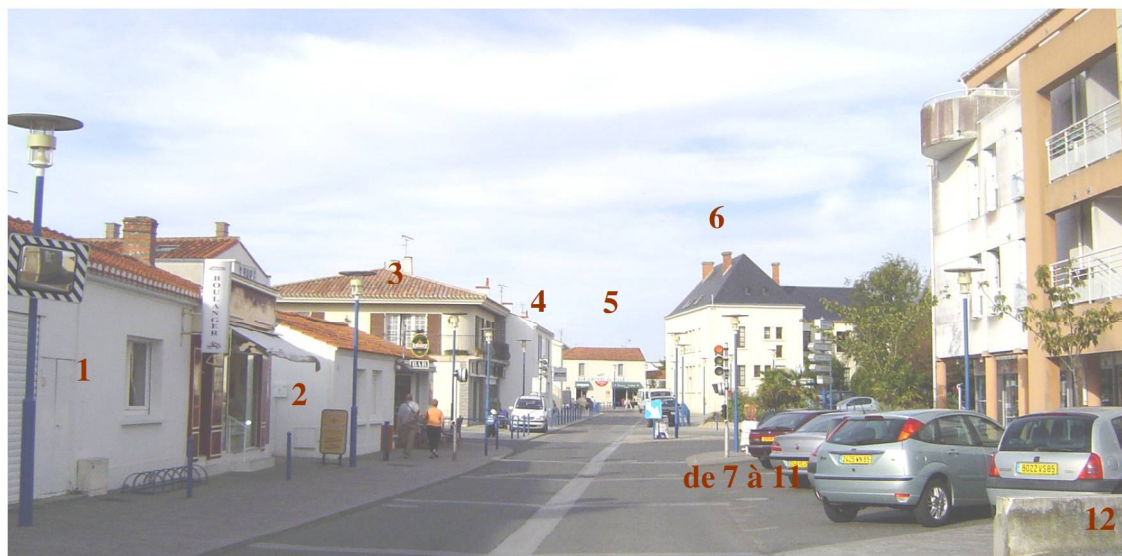


Branche de ???

Initiales d'Alfred Barreteau

Epi de blé sur *miches* de pain - Clichés Nature et Culture

2) Le même endroit, rue Clemenceau en 2006 - Cliché Nature et Culture



LE SAVIEZ VOUS ?

Sur le cliché de gauche, nous voyons devant la boulangerie Monneron, une charrette à cheval et une automobile qui ont fait l'objet d'un recensement. En effet,

« Aux termes de la loi du 3 juillet 1877, sur les réquisitions militaires, et du décret du 2 août suivant, modifiés par la loi du 27 mars 1906 et le décret du 13 novembre 1907...un recensement général des chevaux, juments, mulets et mules..., des voitures attelées et des véhicules automobiles (loi du 22 juillet 1909) doit avoir lieu avant le 16 janvier... ». Extrait de l'affiche de recensement de 1925.

Ceci, dans le but de «... faire connaître à l'Autorité militaire les ressources du pays en animaux aptes de chaque catégorie aptes au service de guerre et de préparer les opérations de la réquisition en cas de mobilisation ». Extrait de la circulaire de 1920 du « 11^e Corps d'Armée-Etat Major-Ière Section-Bureau territorial-N°302 CR-T - P O. Le Chef d'Etat Major - signé Philouze ».

En 1927, 77 animaux sont reconnus aptes. Ils étaient classés selon leur SEXE (Entier : 1, Hongre : 27, Jument : 48, Mulet : 1, Mule 0), leur AGE (au-dessus de 4 ans), leur TAILLE, leur ROBE et PARTICULARITES puis en CATEGORIES : cuirassiers : 5, dragons : 2, trait-léger : 60, trait-lourd : 9, mulet de bât, mulet de trait : 1. Une cinquantaine d'animaux a moins de 4 ans et une trentaine est réformée.

Sur la liste de 1923, figurent les véhicules automobiles suivants :

PROPRIETAIRES			MARQUE N°CHASSIS	NUMERO VOITURE	PUIS- SANCE HP	COMBUS- TIBLE	DESIGNATION ETAT
Chabrat Eugène	jardinier	La Roseraie	Ford T 9.776.237	3.728L7	14	essence	plateau à ridelles assez bon
Durand René Berthomé Frédéric	mareyeurs	Sion	Ford T 2.206.201	7823L2	14	essence	camionnette médiocre
Chabrat Jean	marchand de bois	La Rousse- lotière	Ford A 440.708	9865L7	22	pétrole	tracteur agricole assez bon
Renaud Germain	boulangier	Sion	Ford T 11.061.910	9882L7	14	essence	camionnette - ?
En 1927, nouveaux propriétaires :							
Loiseau Maurice	marchand forain	Le Roc		2666L3			camion - bon
Morineau Louis	négociant	Bourg		2664L3			tourisme
Vrignaud Jeanne	propriétaire	Villa Notre Dame des Pins		2738L2			cycle car – Peugeot passable
Grolleau Paul	instituteur	La Fradinière		8140L2			tourisme – assez bon
Laidin Pierre	commerçant	Bourg		517L8			camionnette - assez bon très usagé (?)
Martineau Marcel	éleveur	La Tisonnière		949L14			tourisme - bon
Caiveau frères	entreprise de roulage	Le Pissot		9574L8			voiture - médiocre
Burgaud Pierre	cultivateur	Levrelles		5277L4			tourisme – assez bon
Burgaud Pierre	commerçant	Le Pissot		3703L7			tourisme - bon
Crochet Joseph	volailleur	Bellevue		1545L4			voiture - médiocre
Chabrat Jean	marchand de bois	La Rousselotière		9747L3			voiture assez bon

Colette Gengoux

JOËL, NOTRE AMI

Trois ans (2003) que Joël Crestois nous a quitté. Son départ a laissé un grand vide dans l'association Nature et Culture, tout particulièrement au sein de notre commission Histoire et Patrimoine.

Joël est né en 1926 d'un père normand et d'une mère bretonne ; Il a exercé le métier de kinésithérapeute à Cholet d'abord, puis à Angers avec Jacqueline, sa femme. Il a travaillé à La Roche-sur-Yon ensuite, en association avec un autre kiné. A partir de 1980, il a rejoint le centre de rééducation de la Villa Notre-Dame à Saint-Gilles-Croix-de-Vie où il restera jusqu'à la retraite.

Homme actif et touche à tout, il exerçait des responsabilités dans différents domaines : administrateur du Crédit Mutuel, responsable de parents d'élèves à l'Institution Richelieu de La Roche-sur-Yon...

Des vacances de son enfance passées à Quiberon, il gardera toute sa vie un amour pour la mer et l'environnement côtier. Cette passion liée à celle de la géographie l'amènera à s'investir dans plusieurs associations du Havre de Vie pour défendre et faire connaître à travers ses écrits notre belle côte.

Au sein du CPNS (*Comité pour la Protection de la Nature et des Sites*) et aussi de NEC (*Nature et Culture*), dont il a animé la commission *Environnement*, Il a milité toujours dans un esprit de dialogue, pour défendre l'environnement naturel de la *Corniche Vendéenne* de Saint-Hilaire-de-Riez. On pourrait même dire « *sa Corniche* », tant il savait mettre de passion et de conviction à son sujet. Toujours au sein de NEC, il animait une commission *Randonnée* proposant des sorties pédestres sur le bord de mer entre Sion-sur-l'Océan et Croix-de-Vie, mais aussi dans le marais doux de l'arrière-pays.

Membre très actif depuis les débuts de l'association NEC, il y avait exercé les fonctions de trésorier pendant quelques temps et il en était vice-président. Il participait aussi à la commission *Histoire et Patrimoine* depuis sa création (1998), nous proposant régulièrement des sujets d'articles. Lors de nos réunions, son point de vue était motivé par la recherche d'une grande honnêteté intellectuelle. « *Dans mes textes, disait-il, je n'invente jamais rien, ce que j'écris s'appuie sur ce que d'autres ont pu écrire avant moi et je mentionne toujours mes sources avec précision* ».

Soucieux de la conservation des traces du passé, il avait créé une association « *Cercle de recherche sur l'histoire et le patrimoine de Vendée* », précieuse pour les chercheurs.

Enfin rappelons, que profondément croyant, il participait à l'animation de la vie paroissiale de sa commune. En bon historien, il se passionnait pour l'église et son patrimoine, proposant avec son fils des visites guidées pendant l'été, où il cherchait à faire connaître les retables (parmi les plus beaux de Vendée) et les peintures d'Henry Simon.

A partir de 1988, il a commencé la rédaction d'une première monographie intitulée « *la Corniche de Rié* ». Cet ouvrage sera suivi de plusieurs autres parutions qui sont le fruit de ses travaux de recherche tant sur l'histoire que sur la géographie et qui font référence pour qui s'intéresse à notre région :

- *La Corniche de Saint-Gilles à Saint-Hilaire*, 1995
- *Entre Mer et Vie, à la découverte du Canton de Saint-Gilles*, 1993
- *Le pays de Riez*, 1998
- *Du Pays de Riez au Pays de Brem*, 2001

Aujourd'hui, nous ne savons guère comment remercier Joël de son esprit d'ini-

tiatives et de propositions et de sa participation active pour enrichir la vie de notre Association. Les amitiés qu'il a su créer parmi nous restent vives et son souvenir grand.

Gérard Chusseau et Jean-Paul Bouffet

Joël au cours d'une de ses visites sur la *Corniche Vendéenne*
Article paru dans le journal *Ouest France* du 18 août 2001

Une balade matinale pour faire connaissance avec Sion-sur-l'Océan

Si on vous racontait Sion...

Durant l'été, une visite guidée entre la plage de Sion et « La roche percée » cumule les leçons d'histoire, de géographie, de géologie... sur le site le plus connu de Saint-Hilaire-de-Riez : Sion, une station balnéaire créée de toutes pièces, au début du siècle dernier.

Derrière le vivier de Sion, Jean Yole passait ses vacances dans une petite villa qui n'existe plus. C'est sur les traces de quelques illustres personnages que marchent les visiteurs de la promenade commentée, « Sion, ses falaises et les Pineaux ». Deux bonnes heures pour apprendre, en moins de deux kilomètres, plusieurs pages d'histoire et de la géographie pas seulement locales.

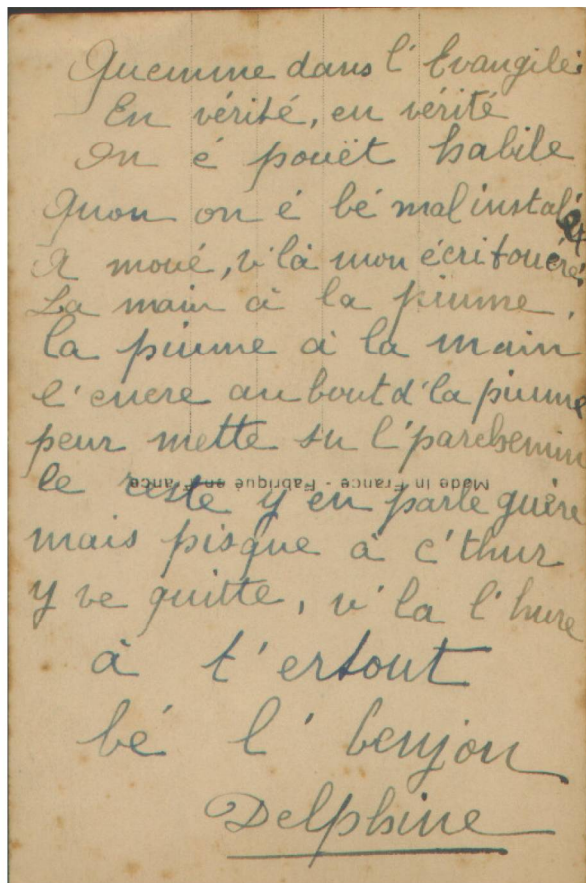


Hier encore, quelque 25 personnes ont suivi Joël Crestois sur les traces de Sion.

Note : Jacqueline, son épouse décédée récemment, nous avait gentiment reçus et mis sa documentation à notre disposition pour évoquer Joël.

« TERTOUT A VOS PIUMES »

Une carte postale parmi d'autres



Collection Colette Gengoux

Comme dans l'Evangile
En vérité, en vérité
On n'est pas habile
Quand on est bien mal installé
A moi, voilà mon écritoire
La main à la plume
La plume à la main
L'encre au bout de la plume
Pour mettre sur le parchemin
Le reste j'en parle guère
Mais puisque qu'à cette heure
Je vous quitte, voilà l'heure
A tous

Bien le bonjour

Delphine



Jean-Claude Pelloquin et Colette Gengoux

I vous metons tortos à la mane de venir nous
trouvei per fare ine équipe à la recherche
dou témp passaï.

**Nous vous invitons à venir nous
trouver pour faire une équipe à la recherche
du temps passé.**